

Ernest Dhombres

QUELQUES SOUVENIRS

Quoique mort, il parle encore
par sa toi.

(HÉB. XI, v. 4).

Mes yeux ont vu ton salut.

(LUC II, v. 30).

Avec Portrait



PARIS

MAISON DES MISSIONS

102, BOULEVARD ARAGO, 102

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES PROTESTANTS

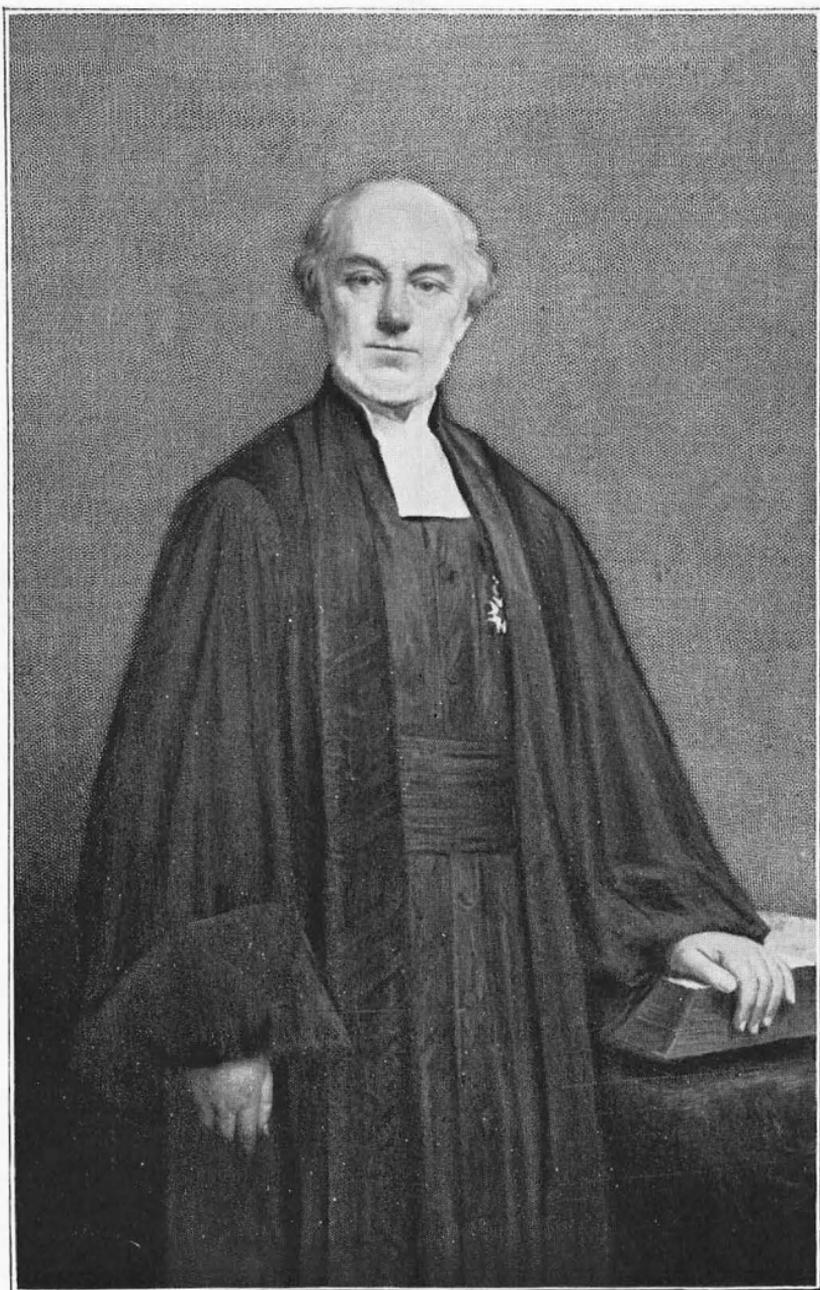
17² *Lavender*, G. B.

14E

ERNEST DHOMBRES

X
307

SS - 181121



Portrait of the Rev. John [unclear]

Ernest Dhombres

QUELQUES SOUVENIRS

Quoique mort, il parle encore
par sa foi.

(HÉB. XI, v. 4).

Mes yeux ont vu ton salut.

(LUC II, v. 30).

Avec Portrait



PARIS

MAISON DES MISSIONS

102, BOULEVARD ARAGO, 102

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES PROTESTANTS

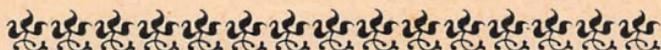
AVANT-PROPOS

Nous présentons ce volume à notre public protestant, à la paroisse du Saint-Esprit tout d'abord, et, plus particulièrement, à ceux et à celles qui ont eu le bonheur d'être les catéchumènes de notre vénéré et regretté collègue, M. Dhombres.

A vrai dire, ce petit livre n'aura nul besoin de notre recommandation pour faire son chemin dans toutes les familles où M. Dhombres a exercé son ministère et dans tous les cœurs qu'il a édifiés, affermis et consolés pendant si longtemps. Mais il nous est doux d'exprimer ici notre joie de la publication de ces précieux souvenirs, qui perpétueront la chère mémoire de celui que nous pleurons.

Les pasteurs de la paroisse du Saint-Esprit :

C. SOULIER, ED. SAUTTER, A. BONZON.



Quoique mort, il parle encore
par sa foi.

(HÉB. XI, v. 4).

Mes yeux ont vu ton salut.

(LUC II, v. 30).

« Avec M. Dhombres, écrivait il y a quelques mois M. le pasteur Poux d'Alais dans le journal *le Huguenot*, disparaît une des physionomies les plus attachantes du protestantisme français. Avant que le temps — ce grand destructeur — en ait effacé, l'un après l'autre, les traits fixés dans la mémoire des contemporains, essayons de les réunir, pour les conserver à ceux qui viendront après nous, — nous souvenant, comme l'a dit Vinet, que « *la vie d'un homme de Dieu est, elle aussi, une parole de Dieu.* »

Ces lignes ont été l'inspiration des *Souvenirs*

que nous publions aujourd'hui. Il nous a paru qu'il fallait faire vivre la mémoire de M. Dhombres en quelques pages sincères; qu'il fallait dire quelque chose de lui à ceux qui l'ont aimé, à ceux, en si grand nombre qui, de tous les points de la France et de l'étranger, nous ont exprimé leur douleur au sujet de sa mort; à ces jeunes pasteurs et à ces jeunes laïques qui, ne l'ayant pas connu, pourront un jour peut-être s'inspirer de son exemple, et voir dans ces *Souvenirs*, nous osons l'espérer, une sorte de prédication continuée d'Ernest Dhombres.

On trouvera dans l'*Appendice* de nombreux témoignages pour corroborer celui de M. le pasteur Poux. Puisqu'ils émanent d'hommes pieux et distingués, ils seront d'une précieuse valeur pour conserver de M. Dhombres un portrait moral authentique, plein de vie et de relief. C'est avec une douce satisfaction que nous avons pu y joindre son image, — reproduction de la belle œuvre faite par M^{lle} Berthe Delorme, qui fut remarquée au Salon de l'année 1880.

Ainsi, quelque chose de lui restera après lui. Mais ce que nous voudrions surtout graver sur une sorte de granit moral, c'est le souvenir de sa foi. « Quoique mort, il parle encore par elle. »

En cette époque de scepticisme tantôt amer, tantôt insidieux et morbide, M. Dhombres a cru de toute son âme au Christ Rédempteur et à cette vieille Bible qui lui avait fait connaître ce Christ-là, — et non point un autre ! Cette foi n'était point chez lui une croyance irraisonnée, inintelligente, — car il comprenait toutes les recherches de la pensée ; — mais elle était avant tout un acte moral, un effort de son âme pour s'appropriier les mystères de Dieu ; puis, une conquête, une prise de possession qui s'exprimait par une relation filiale, par un commerce journalier avec le Dieu de Jésus-Christ ; or, c'est là un fait d'expérience contre lequel aucun argument de l'incrédulité ne peut prévaloir. Donc, point d'intellectualisme dans sa foi, aucune solution de continuité entre la théorie et la pratique, mais une sainte fusion entre l'homme de la terre et l'homme du ciel. C'est un des enseignements qu'affectionnait le plus M. Dhombres : que le Christianisme, tout en gravant sur nos fronts l'image divine par « la nouvelle naissance », n'exclut jamais ce qui est véritablement humain ; au contraire, il est l'inspiration de la vie la plus haute où rayonnent tous les sentiments généreux, toutes les nobles jouis-

sances, toutes les belles vertus d'ici-bas. Cette conciliation entre la vocation terrestre et la vocation céleste du chrétien, il l'a cherchée, prêchée et pratiquée. De là l'unité de sa vie; de là sa force pour gravir les hauteurs morales, jusqu'à cette cime sévère de l'épreuve où Dieu l'attendait pour consommer son œuvre en lui.

De là aussi cette mort dont nous ne pouvons parler sans une sainte émotion. Assurément, toute mise en scène serait sacrilège sur un tel sujet. Mais les paroles d'Ernest Dhombres ont eu un tel cachet de grandeur simple, qu'il convient de les conserver aux vivants. Le doute en ce qui concerne la vie éternelle a fait aujourd'hui des ravages si considérables, qu'il faut garder religieusement toute manifestation de l'Invisible. On nous dit quelquefois que les morts ne reviennent pas d'outre-tombe pour nous parler... A-t-on assez réfléchi à ce que nous disent ces prophètes d'un avenir supra-terrestre qui en ont pris possession dès ici-bas, ces voyants qui ont eu de l'au delà des intuitions magnifiques et décisives? Celui qui a eu le privilège de voir l'un de ces mourants, transfiguré par la vision céleste, en est illuminé pour toute sa vie. C'est pourquoi nous nous sentons pressé de dire à

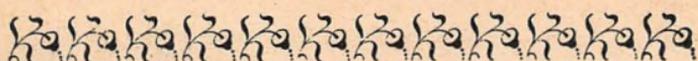
ceux qui doutent : Pendant que ses yeux, depuis longtemps éteints, ne s'ouvraient que sur des ténèbres, l'œil de sa foi était triomphant; il voyait « le salut de Dieu »; il apercevait « la terre de la promesse »; il en embrassait les infatigables horizons dans cette journée du dimanche où sa chambre mortuaire était devenue comme un Béthel, où les anges montaient et descendaient les degrés de l'échelle mystérieuse...

Nous nous souvenons que, tandis qu'on lui faisait respirer de l'oxygène, on l'entendait dire : « Oh! cela n'est déjà plus terrestre, cela vient d'un autre pays! »

Puisqu'il a respiré, mourant, les brises de ce pays de nos rêves et de nos ardentes aspirations, qu'il lui soit donné, du sein de la gloire, d'en parler encore à ceux qui doutent, qui souffrent et qui pleurent!

Nous voudrions ce petit livre tout rayonnant de foi, d'immortalité et d'espérance!





I

Premières années

Ernest Dhombres naquit au Vigan le 16 mars 1824, « dans la vaillante petite cité huguenote nichée au cœur des Cévennes », — c'est ainsi que la décrit M. le pasteur Jean Bianquis, de Rouen (1). Elle aura un jour sa page d'histoire dans les annales du protestantisme, à cause du Synode officieux qui y a tenu ses assises au mois de juillet 1890.

Ernest Dhombres et ses frères reçurent une éducation distinguée qui, s'ajoutant à leurs dons

(1) *Le Protestant de Normandie*, 15 janvier 1895.

naturels, explique qu'ils aient marqué tous les trois dans leur carrière. M. Dhombres père, pasteur au Vigan, avait beaucoup de bonté, d'aménité et d'onction évangélique; M^{me} Dhombres, d'origine genevoise, dirigeait un pensionnat de jeunes filles, et, autant par la supériorité de son esprit que par la dignité de son caractère et de ses manières, elle attirait la confiance, en sorte qu'on lui amenait des élèves de centres importants, même de Nîmes et de Montpellier. Elle voilait, sous des dehors sévères, un esprit charmant et absolument primesautier. Mais, le moyen de s'abandonner à cette gaieté naturelle quand on avait quatre enfants à élever, quand il fallait, en quelques années d'études rapides, former l'esprit et le cœur de jeunes pensionnaires pour les rendre à leurs parents des *femmes accomplies*?... Au reste, les élèves de M^{me} Dhombres lui étaient profondément attachées.

Ernest Dhombres tenait de son père le tact, la mesure, et de sa mère la décision, l'esprit, la bonne humeur. Mais il y avait aussi dans la maison deux vieilles demoiselles qui contri-

buèrent pour une grande part au développement des enfants Dhombres. Elles avaient pris leur retraite dans le ménage de M. et de M^{me} Dhombres, et on les appelait *tantes*, sans qu'elles le fussent en réalité. M^{lle} Chevandier avait des allures masculines, un esprit doué pour toutes les sciences, — et pourtant si bonne, si patiente à enseigner l'alphabet à ses petits neveux ! M^{lle} Mouchon, au contraire, était tout à fait littéraire. Des allures aristocratiques, de beaux cheveux bouclés à la Sévigné, des manches à gigots comme aujourd'hui, elle était grande dame et attirait chez elle les étrangers de distinction qui passaient par la petite ville. Elle avait l'esprit mordant, railleur, en sorte qu'elle faisait rentrer sous terre les pauvres petites pensionnaires qui n'avaient pas comme elle l'art des belles manières. Elle aimait avec passion les enfants Dhombres, surtout son filleul Ernest avec lequel elle se sentait plus d'une affinité.

C'est vers 1832 qu'un jeune avocat distingué vint s'établir au barreau du Vigan, M. Barafort, qui devait beaucoup plus tard entrer dans la

magistrature et devenir conseiller à la Cour de cassation. M^{lle} Mouchon se lia d'une vive amitié avec M. et M^{me} Barafort. Elle fut le trait d'union entre eux et les Dhombres. On se réunissait le soir pour lire, travailler et causer sous la lampe; on discutait les questions du jour, politiques, religieuses, littéraires; on se passionnait pour Lamartine et pour Victor Hugo. C'est ainsi que s'est préparée, de longue main, une alliance entre les deux familles qui devait rendre plus intimes encore leurs relations de sincère et inaltérable amitié.

Les fils Dhombres furent envoyés de bonne heure au collège de Nîmes, à cause du peu de ressources qu'offrait la petite ville du Vigan au point de vue des humanités. Ernest Dhombres, le plus exubérant des trois, ne se lassait pas d'inventer, d'agir. Pendant les récréations, il entraînait son frère aîné dans la cour du collège pour des duos de violon que l'un subissait, et qui enthousiasmaient l'autre. « La prestesse, la vivacité de son intelligence s'affirmaient dans ses devoirs d'écolier. Les vers latins étaient pour

lui des occasions de triomphe. Dans les promenades du jeudi, il s'engageait avec quelques amis à *enfiler* des vers latins sans s'arrêter, et il tenait le pari » (1). Il a raconté lui-même, fort souvent, qu'ils se sont disputé les modestes couronnes du collège de Nîmes — et cela lui faisait grand honneur — avec un académicien devenu célèbre, M. Gaston Boissier.

Avant seize ans et demi, Ernest Dhombres passait brillamment son baccalauréat et sortait du collège de Nîmes avec tous les honneurs de la guerre. Déjà il rêvait la carrière du barreau. Mais M. Dhombres père se méfiait de l'impétuosité de cette nature. Avec beaucoup de sagesse, il exigea que son fils allât passer une année à Genève pour y compléter ses études littéraires. « Jamais, disait-il, je ne consentirai à envoyer un enfant de cet âge dans une Faculté de droit. »

M^{me} Dhombres partit donc pour Genève et alla présenter son fils adolescent à ses anciens amis. Détail caractéristique qui montre bien la

(1) Samuel Gout. *La Bonne Semence* (n° 2, 1895).

fermeté de cette nature ! C'était le premier congé qu'elle se donnait depuis trente années de leçons et de travaux ininterrompus !

On accueillit avec une vive sympathie la mère et le fils, et bien des portes s'ouvrirent devant ce jeune homme à l'aspect aimable et séduisant.

Certes, la vieille Genève, avec ses bastions moroses, ses veilleurs de nuit, ses gendarmes qui, dès l'heure de minuit, venaient disperser les réunions les plus innocentes, n'était pas ce qu'elle est devenue plus tard : une ville moderne, élégante et cosmopolite. Toutefois, elle offrait au jeune Français bien des genres d'attraction. Ses goûts littéraires et artistiques pouvaient se satisfaire : professeurs distingués, cours publics nombreux et variés, ressources scientifiques, cercles d'étudiants où chacun présentait son travail, promenades ravissantes sur les bords de l'Arve, en bateau, au Salève, réunions aimables où régnaient la simplicité et l'abandon, enchantement d'une nature à la fois pleine de grâce et de grandeur, — tout était fait pour

séduire cette jeune imagination. Ernest Dhombres fut bientôt sous le charme. D'ailleurs, en fréquentant les étudiants en théologie, il s'aperçut que la vocation pastorale n'était pas à l'exclusion des belles choses, et qu'on pouvait devenir pasteur, sans se faire moine ou ascète. Dès lors, sans déterminer sa vocation, cela eut une influence considérable sur son avenir. L'année suivante, en effet, il demandait à entrer aux cours préparatoires de théologie de l'académie de Genève, à la grande satisfaction de sa famille, qui n'avait pas voulu peser sur sa décision.

Parmi ses condisciples, un journal bien renseigné, la *Semaine religieuse de Genève*, a cité MM. Binder, J.-J. Dufour, Cougnard, Viguet, etc. Mentionnons aussi, pour les Français, Henry Paumier, Evariste Martin, Ch. Bois, Arbousse-Bastide, G. Ducros, etc., puis, celui qu'il devait retrouver à Paris, dans un camp opposé, Athanase Coquerel fils. Faut-il que les questions religieuses soient grandes pour séparer ainsi ceux que leurs affinités intellectuelles et morales eussent si complètement unis! Nous ne pou-

vons nous refuser au plaisir de citer un portrait en vers d'Ernest Dhombres, fait par son condisciple A. Coquerel, avec ce charme et cet esprit qui le caractérisaient :

Art d'être franc sans jamais outrager,
Et d'être vif sans causer nulle peine,
Cœur simple et bon, sans dédain et sans haine,
 Désir sincère d'obliger,
Et de prétentions assez pour vouloir plaire,
Mais pas assez pour n'y pas réussir,
Voilà d'un bon enfant l'aimable caractère;
Et ce portrait, ami, n'est pas fait à plaisir :
 C'est le tien que j'ai voulu faire.

Plus âgé que lui de quelques années, et très bien posé à Genève par les relations de son père, Athanase Coquerel fils fut particulièrement aimable pour Ernest Dhombres en lui ouvrant l'accès de plusieurs salons distingués. Quant aux professeurs, tous n'avaient pas l'art de plaire à MM. les étudiants ; on les discutait, on les imitait... Mais c'est là l'éternelle histoire de la jeunesse... Nous croyons nous rappeler que si Ernest Dhombres était plein de déférence pour l'austérité de M. Cellérier, pour la science de M. Chastel, il avait dans son

cœur un petit coin de tendresse pour le bon, le candide M. Diodati.

Il y avait alors à Genève une femme distinguée qu'on admirait beaucoup et qui groupait autour d'elle la société de l'Oratoire, composée de plusieurs familles de la haute aristocratie. Née dans le Midi de la France, elle en avait toute la flamme. Son visage charmant, ses yeux noirs tout pétillants d'esprit, la rendaient séduisante. Elle composait des livres qui ont eu un certain succès dans le monde religieux : *Emma ou la prière d'une mère*, *le Génie du Cimetière*, *les Réalités de la vie domestique*, etc. Mais combien plus brillante causeuse, qu'écrivain distingué ! Nous la voyons encore avec son charme spirituel ; nous l'entendons avec sa voix d'un timbre suave ! L'Évangile s'était emparé de cette âme avec une extraordinaire puissance ; elle avait tout trouvé en Jésus-Christ et tout donné à Jésus-Christ : sa vie, son cœur, l'éducation de ses enfants, sa santé elle-même toujours si précaire depuis de longues années ! Étendue sur un canapé, elle lisait, écrivait, ou travaillait de ses doigts pour les œuvres chré-

tiennes, sans jamais se lasser, aimable, souriante, lorsque le bon M. Long rentrait dans son modeste *home*. Eh bien ! cette femme, si vraiment chrétienne, si saintement attachée à ses devoirs, a fait, par sa piété, une très vive impression sur Ernest Dhombres. Il allait la voir souvent ; chaque visite lui faisait du bien et l'attirait, précisément parce qu'elle n'était pas un sermon, mais une prédication vécue. C'est bien à cette femme distinguée qu'il a dû ses premières impressions religieuses. C'est aussi chez M^{me} Long que le jeune étudiant eut l'occasion de rencontrer les hommes éminents de l'Oratoire : MM. Merle d'Aubigné, Pilet, Gausen ; il s'éprit de celui-ci et de ses remarquables écoles du dimanche, dont il fut quelquefois l'auditeur.

Aux vacances, Ernest Dhombres était heureux de partir pour les Cévennes, où il apportait à ses parents toute une belle gerbe de souvenirs, dont il leur faisait part avec son expansion naturelle. Là, il rencontrait parfois ses deux frères, l'un, élève de l'École polytechnique, l'autre, élève

de l'École forestière de Nancy. C'était grand et rare bonheur quand la famille se retrouvait au complet, car les voyages, à cette époque, étaient longs et coûteux pour le polytechnicien comme pour le forestier. Le théologien qui venait seulement de Genève ne manquait jamais à l'appel. Il descendait pittoresquement le Rhône en bateau ; la diligence le prenait à Nîmes, et le voilà au Vigan ! Sa sœur comptait les jours, et puis les heures, cette sœur si bien décrite par M. Jean Bianquis, qui l'a connue : « M^{me} Teissier, l'âme de toutes les sociétés charitables et de toutes les bonnes œuvres, la Providence des pauvres et des affligés, un des plus purs et des plus aimables visages de servante de Christ que j'aie jamais rencontrés. Tous deux, le frère et la sœur, ont eu la piété souriante, attrayante ; mais surtout le frère à qui, au début, la vie avait mieux réussi. » Autre influence féminine qui s'est exercée sur Ernest Dhombres par l'exemple, par l'amour chrétien et par les plus ferventes prières !

M^{me} Teissier le voulait serviteur de Christ et exceptionnellement consacré à son service.

Tel était bien le plan de Dieu. Or, quand Dieu veut attirer un cœur à lui, toutes les circonstances deviennent favorables. C'était le jeune étudiant Numa Recolin, de la Faculté de Montauban, que le jeune étudiant de la Faculté de Genève rencontrait au Vigan, leur ville natale à tous deux. Numa Recolin, plus développé dans la piété, lui parlait d'Adolphe Monod, l'éloquent prédicateur, alors en pleine gloire; de Vinet, le penseur de Lausanne, l'éminent publiciste. Il le contraignait à lire leurs écrits, en les lui prêtant. Ce fut une révolution dans la pensée et dans le cœur d'Ernest Dhombres. Il devint le disciple fervent de ces deux hommes qui ont fait sa théologie, sa foi, et qui ont communiqué à son âme la vie de leur âme. Si Dhombres était fasciné par l'éloquence d'Ad. Monod, par la beauté de ses formes oratoires, par la puissance de ses arguments, il n'était pas moins subjugué par le doux, le tendre, le profond Vinet. Ce respect de l'âme humaine, ce besoin de l'interroger, de la consulter pour ainsi dire, d'appuyer enfin le christianisme sur ce témoin caché que chacun de nous porte en

soi, le gagnait à l'apologétique interne et vraiment irrésistible du penseur de Lausanne. Cela n'a pas vieilli ! Cela ne peut pas vieillir ! Puissent nos jeunes pasteurs s'inspirer toujours de la théologie de ce grand chrétien !

Ainsi l'âme d'Ernest Dhombres s'ouvrait pleinement à l'Évangile. On a parlé d'une crise morale dont il sortit transformé. On a dit « qu'à ses qualités aimables et séduisantes vinrent s'ajouter des convictions chrétiennes très profondes, très positives et une ardeur intense de zèle missionnaire » (1). Tout cela est vrai. Oui, Ernest Dhombres a été converti, non par un coup de foudre, mais d'une manière lente, progressive, profonde. Lui, brillant jeune homme, qui aimait passionnément la vie mondaine, il s'en est complètement détaché, à la grande surprise de ses camarades qui ne lui ont marchandé ni leur confiance, ni même leur admiration. Son exemple est une réfutation éloquente de tous ceux qui ne veulent voir dans l'Évangile qu'une puissance de conserva-

(1) *Semaine religieuse*, 22 décembre 1894.

tion sociale, qu'une croyance intellectuelle qu'il faut recevoir de toutes pièces, mais qui ne change ni la vie ni le cœur. Idées funestes si répandues aujourd'hui, si dangereuses pour notre jeunesse ! Ernest Dhombres n'a cessé de les combattre avec la plus grande énergie par sa parole comme par l'autorité de toute sa vie.

En même temps que sa foi se développait, sa vocation pastorale s'affermissait de jour en jour. Il ne regrettait certes plus le barreau. Il savait bien que son attrait pour la parole se donnerait libre carrière quand il serait un prédicateur. Il commençait à comprendre que devenir pasteur, ce n'est pas rétrécir sa vie, c'est bien plutôt l'agrandir ; que Dieu est le plus digne objet des ardeurs généreuses de la jeunesse ; que défendre la cause de Dieu dans le monde et devant l'âme humaine en la pressant de se convertir, c'est vraiment plus grand que de défendre, dans l'art, la science, la littérature, le droit, la politique, les causes terrestres les plus belles et les plus passionnantes... D'ailleurs, aucun dédain de la vie intellectuelle et

du talent; il voulait être *quelqu'un*. Aussi ne manquait-il pas d'aller entendre les orateurs en renom tels que : Merle d'Aubigné, Bouvier, Martin, etc. S'il avait plus de goût pour l'art oratoire que pour la théologie proprement dite, cependant celle-ci l'attirait; il n'en redoutait pas les cimes abruptes, et même, durant son ministère si chargé, il s'est tenu au courant du mouvement des esprits en France et en Allemagne. Nous avons vu de lui des traductions de Schleimacher qu'il avait faites à Genève. Ce sont ces études sérieuses, unies à ses dons naturels, qui justifient un bulletin envoyé à M. Dhombres père, par un des professeurs de Genève, et conçu à peu près en ces termes : « Si ce jeune homme entre dans une voie de vraie piété, il deviendra une des lumières du protestantisme. »

Quand Dhombres partit pour Strasbourg en 1846, après ses années de théologie à Genève, ayant l'obligation de terminer ses études dans une Faculté française, ce travail de conversion était déjà bien avancé dans son âme. Ce ne fut pas sans regret cependant qu'il se sépara du milieu distingué de Genève, de ses amis, en

particulier de celui qui était devenu pour lui comme un frère, M. Basset, de celui qui lui avait ouvert, toutes grandes, les portes de M^{me} Teissier, sa tante, dans cette villa des bords du lac, aux pentes gazonnées, devant laquelle se déploie, dans sa royale majesté, le géant des Alpes.

Strasbourg, ville à l'âme française, lui donna toutes les ressources de son Université. C'est là qu'il s'éprit de Fénelon et de M^{me} Guyon, et qu'il composa sa thèse sur le *Quiétisme*, qui devait lui conférer le titre de bachelier en théologie. C'est là qu'il reçut l'hospitalité de l'aimable famille de Billy, alors établie à Strasbourg. M. et M^{me} de Billy voulaient même l'y retenir pour une suffragance. C'est là qu'il entendit pendant tout un Carême l'éloquent Lacordaire dont il avait retenu des exordes entiers. C'est là qu'il reçut beaucoup de bien d'un pasteur plein de modestie, M. Cuvier. Il aimait à le représenter, son petit testament grec à la main, l'expliquant d'une voix grêle, sans aucun prestige oratoire, avec une simplicité

évangélique qui trouvait le chemin des cœurs. Dans son humilité, c'est l'un des pasteurs qui lui ont fait le plus de bien.

Lorsque Dhombres revint au Vigan pour y retrouver sa famille et sa ville natale, décidément, l'œuvre de Dieu était déjà très avancée dans son cœur et le cours de sa vie avait complètement changé de direction.





II

Ministère à Alais et à Montpellier

Nous serons bref sur la suffragance d'Ernest Dhombres au Vigan. Ce fut entre le fils et les parents une douce rencontre qui permit au premier d'alléger M. Dhombres père du fardeau de son ministère, pendant quelques mois.

Ernest Dhombres vivait dans la retraite ; il ne regrettait ni la vie de société de Genève, ni l'attraction des grandes villes. Il partageait son temps entre l'étude, la préparation de ses sermons, quelques visites pastorales et la fréquentation de sa sœur, cette exquise jeune femme autour de laquelle on aimait à se grouper. C'est alors qu'il s'attacha beaucoup au

jeune pasteur d'Aulas, M. Lasserre, son voisin et son condisciple. Cette nature un peu rude l'attirait par son originalité même. Il aimait sa prédication d'une saveur et d'une énergie très remarquées. De plus, leurs conversations presque journalières, que Lasserre rendait si incisives, les plaçaient au cœur même du christianisme ; ils en discutaient les problèmes, ils cherchaient les solutions les plus satisfaisantes pour la raison et la conscience ; ils s'éprenaient de la beauté morale de l'Évangile : c'est dans ce contact, presque quotidien, qu'ils ont affermi leur amitié réciproque, comme leur foi et leur vocation.

Sur ces entrefaites, une place de pasteur devint vacante à Alais. Aussitôt les relations de M^{me} Dhombres mère, qui, avant son mariage, avait habité cette ville où elle comptait plusieurs élèves chéries, s'empressèrent de penser au fils de leur amie, jeune prédicateur de talent dont on parlait déjà dans les Cévennes. Cet appel fut pressant, irrésistible : Dieu le voulait dans ce centre protestant, le plus populeux du Midi, après Nîmes. Il en devint le pasteur à vingt-

trois ans. Ernest Dhombres fut consacré au Vigan, dans sa ville natale, au milieu des amis qui l'avaient vu naître, au sein de sa famille, par son propre père; on peut comprendre la sympathie, l'émotion, les prières ardentes qui planèrent sur ses engagements... Il quitta la maison paternelle pour aller prendre possession de sa nouvelle église, où il avait été nommé pasteur le 30 août 1847, et pour fonder, quelques mois plus tard, son propre foyer.

Nous voici donc au début du ministère de ce jeune pasteur de vingt-trois ans! Il arrive à Alais avec l'ardeur juvénile de son âge, avec la naïve candeur et l'impétuosité de convictions d'un néophyte. On a dit qu'il avait été le fondateur de cette Église; on ne s'est pas trompé, si l'on entend par là que tout était à faire ou à refaire dans ce milieu d'indifférence et de mort spirituelle. Ernest Dhombres trouvait à Alais deux collègues très âgés, l'un souffrant de rhumatismes, l'autre plus actif, mais l'incarnation vivante du vieux rationalisme genevois le plus desséché, le plus desséchant. Comment n'aurait-

il pas conquis d'emblée, avec sa jeunesse et son ardeur, la sympathie de tous? Le voilà qui se charge de toutes les fonctions pastorales, sans compter! Il instruit les catéchumènes, soit à Alais, soit dans les annexes environnantes où il n'y avait alors aucun pasteur, — ce qui doublait son travail; — il fait des visites aux pauvres et aux riches; il ne néglige ni les malades, ni les personnes dans le deuil. C'est lui qui fait de nombreux ensevelissements parmi ces familles d'ouvriers et de mineurs de Tamaris et de Rochebelle où les petits enfants grouillent dans la poussière et dans la boue, exposés l'hiver aux bronchites, décimés l'été par une insupportable chaleur. Hélas! voilà l'inégalité des conditions dans ce qu'elle a de plus poignant. Les pauvres ne peuvent veiller sur leurs enfants, ni les soigner dans la maladie comme les riches. Et pourtant, l'ouvrier, le mineur aime-t-il moins que nous ces petits êtres, « os de ses os, chair de sa chair »? Par la sympathie qu'il apportait dans ces foyers de misère, il devenait l'idole des faubourgs d'Alais. On peut dire qu'il arpentait constamment la route du

cimetière à pied, par le vent, par le froid, par la chaleur, par la pluie... Il n'arpentait pas moins ces sentiers étroits qui montent vers les collines et qui mènent à des propriétés particulières appelées : *Mazets*. Une maisonnette de forme vulgaire, entourée de vignes et d'oliviers, précédée de quelques cyprès autour desquels s'enroulent quelques roses au printemps et en automne, comme pour mêler une note gaie à la mélancolie de ces arbres funèbres, — tels sont ces jardins de plaisance tant aimés par les populations du Midi. En général, on y enterre les morts. Est-ce une coutume qui se rattache au temps où nos pères ne pouvaient être ensevelis *en terre sainte*? Est-ce le souvenir d'un passé plus lointain encore, comme une sorte d'atavisme qui remonte jusqu'à ces ancêtres qui n'aimaient pas à se séparer de leurs chères ombres? Les urnes antiques, pieusement gardées, nous semblent avoir quelque chose de sacré et d'attendrissant à la fois, et la coutume de garder les morts dans son champ, — dans le champ des aïeux, — pourrait bien s'y rattacher. Ne blâmons pas cette piété de la tombe. Ils sont là, à côté de nous, mêlés

à nos joies comme à nos tristesses, ces bien-aimés de nos cœurs. Ils ne sont pas séparés des vivants. N'est-ce pas plus doux, plus humain que de les exiler dans un cimetière banal où le recueillement est impossible, où nous les abandonnons, solitaires, après avoir déposé à la hâte, sur leur sépulture, une fleur ou une couronne bientôt fanée ?...

Ernest Dhombres revenait souvent de ses courses lointaines très fatigué, couvert d'une poussière qui n'avait rien de *noble* au physique, mais toujours plein d'entrain et de bonne humeur. Il prenait alors son violon, comme délassément, ou ses crayons favoris, ayant cultivé le dessin à Genève, car, en cette nature ouverte aux belles choses, tout rayonnait, tout chantait. Une de ses meilleures amies de Paris, qui l'a bien connu, aurait désiré qu'on mît à ce petit livre, comme épigraphe, ces paroles des Ecritures : « Son âme sera comme un jardin plein de sources. » (Jérémie ch. XXI v. 12) Nous la remercions de ce vœu si touchant ! En effet, comme ces sources du beau, du bien, jaillissaient naturellement de lui ! Comme elles faisaient naître des

fleurs, même au milieu de la vulgarité et du désert ! Mais non, ne gâtons pas, par des commentaires, la grâce exquise de ce verset d'une poésie si orientale !

Le jeune pasteur donnait, mais il recevait aussi ! Nous ne saurions oublier le bien que fit à son âme un groupe de chrétiens convertis par le ministère des pasteurs Wesleyens, avec lesquels M. Dhombres fraternisa toujours. Ce groupe devint le ferment du réveil religieux qui allait éclater bientôt. Il se composait de braves gens populaires, d'humbles servantes : c'était une femme infirme ; c'était un négociant en grains qui lui porta un jour pour une collecte, « une poignée de sous. » (M. Dhombres aimait tant à raconter cette histoire !) Grande surprise ! Les sous étaient des pièces de quarante sous qui représentaient *quarante francs*. Il y avait surtout un tonnelier et sa femme que M. Dhombres, — sans se comparer à Apollos, — appelait *Aquilas* et *Priscille*, tant ils mettaient d'ardeur à lui communiquer leur flamme. Quelle flamme en effet s'échappait des yeux et du cœur de

M^{me} Atger, chrétienne illuminée du S^t-Esprit, parlant des choses de Dieu comme les apôtres, ou plutôt comme les prophètes dont elle possédait la langue et le style imagés. Ils avaient un fils, petit garçon de dix ans, aux cheveux bouclés, — les yeux ardents de sa mère, — qui les aidait à faire le ménage ; — ce qui ne l'a pas empêché de se distinguer dans ses études et de devenir missionnaire à Taïti, puis un de nos meilleurs pasteurs de France. Que d'heures bénies passées en ardentes prières, comme dans la chambre haute de Jérusalem, dans cette boutique de tonnelier !

Laissons maintenant la parole à M. le pasteur Poux, d'Alais, qui a raconté dans le journal le *Huguenot* la période du Réveil, — non qu'il y ait assisté, mais pour en avoir connu quelques témoins :

« Toutes les préoccupations, toutes les saintes ambitions de M. Dhombres perçaient déjà dans son sermon d'installation. A propos de cette parole de saint Paul. « Nous ne nous prêchons pas nous-même, mais nous prêchons Jésus-

Christ, le Seigneur, » (2 Cor. IV, v. 5) il affirma la nécessité pour tout pasteur de prêcher aux âmes, non pas une doctrine humaine, fruit de ses travaux et de ses rêveries, mais une doctrine divine, celle du Sauveur. Quand un pasteur prêche une telle doctrine, quand il s'efface devant son message, il a le droit d'être écouté et sa parole porte des fruits de conversion. Que dis-je ? Il faut qu'on l'écoute, car celui qui repousse de tels appels repousse Jésus-Christ lui-même. Il fallait toute la grâce séduisante, tout le talent oratoire du jeune prédicateur, pour qu'on vînt en foule entendre cette prédication directe, incisive... Quelques âmes sans fraude, les Lydie, les Nathanaël acceptèrent le divin message et furent les prémices de son ministère. Mais des protestations s'élevèrent aussi, même sur les bancs du Consistoire. La masse du troupeau avait bien de la peine à accepter ces audaces dignes des prophètes des anciens temps. L'opposition devint si violente que M. Dhombres tremblait chaque fois qu'il devait monter en chaire. » Un jour, a-t-il raconté lui-même, je prêchais sur la folie de Dieu qui est plus sage

que la sagesse des hommes, d'après saint Paul, et comme j'avais affirmé que je préférais être fou avec l'Évangile, avec le Christ Rédempteur, que sage à la manière des hommes pleins de leur justice propre, un membre du conseil presbytéral dit à un petit cercle d'amis, en sortant du temple : « Quand je vous déclarais qu'il devient fou ! Vous n'en douterez plus, maintenant. »

S'il troublait les consciences, du haut de la chaire, s'il contraignait les cœurs à se poser la question du salut, il continuait ce ministère dans les relations intimes avec ses paroissiens. Sa maison s'ouvrait plusieurs fois par semaine pour des réunions de prières. Les appartements du pasteur devenaient trop étroits ; on s'y entassait... » On sentait véritablement la présence de Dieu dans ces cultes, a dit un témoin oculaire, on s'inquiétait de ses péchés, on avait soif de pardon, on osait prier... Je me souviens encore d'une petite fille qui demandait à Dieu de la convertir. Oui, l'Esprit de Dieu était là et il soufflait avec puissance sur les âmes. Deux jeunes filles d'une société élevée

durent promettre à leurs parents de ne pas assister à ces réunions piétistes ; mais elles obtinrent la permission de recevoir les visites de M. Dhombres. « Avec quelle joie, nous disait l'une d'elles, nous ouvrons nos Bibles, nous écoutions les explications de M. Dhombres ! Avec quelle ferveur nous nous associions à ses prières ! »

« Malgré la distance, l'affection du pasteur pour sa première Église a persisté. Chaque fois que nous avons eu le privilège de rencontrer M. Dhombres, il nous a pressé de questions ; il voulait savoir des nouvelles de tous ses amis chrétiens. Une pauvre servante convertie par son moyen nous racontait tout en larmes, il y a peu d'années, que M. Dhombres lui avait écrit, pour la consoler, au sujet d'un deuil de famille. Combien de lettres semblables n'a-t-il pas dû écrire pendant ces quarante ans ! Et s'il n'oubliait pas l'Église, son Église le lui rendait bien. Chaque fois qu'il reparaisait dans notre chaire, les foules accouraient pour entendre sa voix aimée. Quand il s'est agi d'envoyer des députés aux Synodes, — Synode officiel de 1872, Synodes

officieux de Nantes et de Saint-Quentin, — c'est Ernest Dhombres qu'on a désigné. On l'avait prêté à la capitale, mais on avait gardé des droits sur lui. Ce n'est pas en vain qu'on a fait appel à son dévouement. »

Ajoutons au témoignage de M. Poux celui de son prédécesseur à Alais, M. Richard, actuellement pasteur à Amsterdam, et qui a fait paraître dans son journal le *Refuge* un article bien touchant sur M. Dhombres :

« Appelé à desservir l'Église d'Alais, douze ans après le départ de M. Dhombres, nous avons pu, pendant quatorze ans, recueillir les fruits de ce ministère exceptionnellement béni. Dans cet intervalle, il y avait eu à Alais des pasteurs aussi éminents que fidèles ; mais le sillon tracé dans l'âme de l'Église par M. Dhombres était resté le plus profond. Au-dessus de tous les souvenirs bénis, celui du ministère de M. Dhombres planait, toujours ineffaçable. Nous le retrouvions partout, chez les pauvres comme chez les riches, et souvent, quand nous cherchions le meilleur moyen de faire le bien,

on nous rappelait M. Dhombres, on nous disait : « Voilà ce qu'il faisait. » Que de fois les échos de son ministère n'ont-ils pas été pour nous une lumière, un stimulant, une inspiration !

« L'influence qu'il a exercée à Alais, il l'a exercée partout. Nous croyons pouvoir ajouter que, quelque remarquables qu'aient été chez M. Dhombres les dons de l'intelligence, les richesses si variées de l'esprit, c'est surtout dans son cœur débordant de foi et d'amour qu'il faut chercher le secret de ce ministère extraordinaire. Ouvert à toutes les nobles causes, il avait le don de faire passer les trésors de son cœur dans ses paroles et dans ses actes avec simplicité, chaleur et promptitude. Il a beaucoup aimé, voilà pourquoi il a beaucoup donné. Si son amour fut inépuisable, c'est qu'il était tout pénétré de l'amour infini qui a éclaté sur le Calvaire. »

Après ces témoignages, nul ne saurait s'étonner de trouver ici la lettre suivante, écrite au moment de la mort de M. Dhombres, par une paroiss-

sienne d'Alais — quarante ans après la période où, jeune ouvrière d'un charme exquis, elle venait au presbytère se mêler à tous les événements de famille. N'est-ce pas elle qui avait mis dans son petit cercueil l'ange de onze mois dont la mort fit couler les premières larmes du pasteur?... Quarante ans! Et des souvenirs si pleins de vie! Et une reconnaissance si émue! Et une affection si profonde! Il est plus beau encore de savoir éprouver de tels sentiments que de les avoir inspirés!

« Je m'excuse de venir rouvrir une plaie qui ne se cicatrisera pas. Permettez cependant à une humble amie qui, par la grâce de Dieu, se réclame du titre d'enfant dans la foi de M. Dhombres, de vous exprimer son affectueuse et chrétienne sympathie. Sa mort a réveillé dans nos cœurs de doux souvenirs et de profonds regrets.

Ce n'est pas sans beaucoup de larmes que nous avons lu l'édifiant récit de M. Poux; moi et mes amies, nous nous sommes senties revivre dans cet heureux et cher passé.

Le Seigneur voulut bien se servir de mon cher pasteur pour me réveiller dans mes ténèbres. Touchée par ses prédications que nous avions le bonheur d'entendre de semaine en semaine, troublée dans ma conscience par le sentiment de mes péchés, j'allai lui parler de mon état spirituel. Je n'oublierai jamais le jour où, pour la première fois, tout en larmes, je lui fis part de mes doutes, de mes faiblesses, de mon désir de me convertir à Jésus-Christ.

Il m'est impossible de dire la joie qu'éprouva M. Dhombres. Après tant d'années écoulées, je crois entendre sa voix affectueuse et sympathique me presser de croire, de me réjouir en mon Sauveur. Malgré ces encouragements, longtemps j'affligeai le Seigneur par les doutes qui obsédaient mon âme. Dans son amour, ce bon Père ne m'abandonna pas et je devins enfin membre de la famille spirituelle de mon cher pasteur, une de ces nombreuses Lydies qui ouvraient leurs cœurs aux choses sublimes qu'il nous enseignait de la part de Dieu.

Si j'ai un regret, c'est de ne pas avoir écrit à mon cher M. Dhombres pour lui dire tout le

bien qu'il m'avait fait; mais il sait maintenant dans le ciel tout le bonheur spirituel que j'ai goûté par lui. »

C'est un des fruits du réveil religieux d'Alais. Mais combien d'autres nous en pourrions citer! M. Dhombres devait prêcher un jour de Pâques, l'après-midi. Il n'était pas content de son sermon. « Non décidément, dit-il, je ne le prêcherai pas. Je vais m'abandonner à ce texte : Jésus lui dit : « Marie! » Et elle lui répondit : « Rabboni, mon Maître? » En effet, il monta en chaire quelques heures après et se livra à son inspiration. Dans cette bienheureuse après-midi, une âme fut convertie; la fille d'un pasteur d'Alais donna son cœur à Dieu, nous dirions, *séance tenante*, si ce mot ne nous semblait pas trop profane. N'était-ce pas la récompense de la fidélité qu'il avait montrée, en sacrifiant un sermon plus académique pour une méditation plus simple, mais plus inspirée?

Le lendemain, M. Dhombres partait pour un voyage. Dès le matin, plusieurs jeunes filles, remuées dans leur conscience, vinrent lui de-

mander ce qu'elles pouvaient faire pour obtenir le pardon de leurs péchés. M. Dhombres ne connaissait qu'un nom : Jésus-Christ; qu'un remède : Regarder à lui. Il le leur indiqua avec toute sa ferveur, et ces jeunes filles sont devenues de fidèles servantes du Maître.

Nous croyons devoir dire aux jeunes pasteurs que M. Dhombres se nourrissait alors des *Mémoires de Bost* père et des *Lettres de Félix Neff*. Il dévorait ces livres tout pénétrés de la sève du Réveil. Cela n'a pas été étranger au bel épanouissement de la piété à Alais.

Il ne faut pas croire que la ferveur religieuse de M. Dhombres fût à l'exclusion de son travail intellectuel. Il savait avec Vinet que « l'heure de l'aube est l'heure d'or »; il se levait, l'été, à cinq heures du matin, l'hiver, à six heures. C'est alors que son esprit et son âme vivaient dans le commerce des hommes distingués, se livrant à ces belles lectures nécessaires à tout pasteur qui ne veut pas épuiser ses ressources en quelques années. Il faisait aussi des études bibliques; il préparait des sermons; et, à neuf heures, quand

les paresseux se levaient, il avait déjà cueilli sa gerbe.

D'ailleurs, la situation géographique d'Alais le mettait en rapport avec une pléiade de jeunes hommes dont le voisinage était très précieux pour un échange d'idées vraiment fécond. Tous ont marqué par leur piété, leur rare dévouement à l'Évangile, plusieurs par leurs talents :

Arbousse Bastide, huché sur les hauteurs de Saint-Paul-Lacoste, descendait de son nid d'aigle chaque lundi à Alais, et s'asseyait à la table pastorale, l'esprit tout plein de saillies piquantes, la poche bourrée de poésies inédites ; — d'ailleurs cœur d'or, bon, naïf, attachant. A Saint-Ambroix, résidait le beau-frère d'Ernest Dhombres, Évariste Martin, qui a créé une Église à laquelle il a consacré sa vie, refusant obstinément tous les appels, donnant ainsi un exemple de fidélité bien rare de nos jours ; à Anduze, Louis Durand, un exilé de Lausanne que le vent du radicalisme avait chassé de sa patrie, un esprit supérieur, de la trempe de Vinet, en même temps poète, artiste, musicien. Grand marcheur, la gibecière sur le dos, il venait sou-

vent à Alais, et, malgré sa réserve naturelle, c'était fête au presbytère. A Saint-Jean-du-Gard, était le pieux, l'excellent Meinadier, qui vient de mourir. Plus loin, à Valence, Bérard, qui dirigea la *Vie Chrétienne*. A Montmeyran, Charles Bois, esprit pénétrant, analyste fin et délicat, psychologue qui vous jugeait, de son œil scrutateur. A Avignon, Ménard Saint-Martin, brillant, chevaleresque, emporté si jeune par la mort! A Nîmes, Jean Monod, à la piété profonde, aux belles formes classiques. Enfin, le plus doué, le plus remarquable, celui dont l'action se serait étendue, s'il eût vécu, au delà des limites de l'Église, celui que M. Dhombres appelait *un aigle* à cause de la hauteur de ses pensées, Louis Rognon, d'abord à Vals, puis à Montpellier, plus tard à Paris.

Ces jeunes hommes fondèrent le journal la *Vie Chrétienne*, dont la collection serait intéressante à retrouver pour servir à l'histoire du protestantisme de cette époque. Le journal donna lieu à diverses rencontres à Vals et ailleurs; ce furent autant d'occasions de conférences, de réunions d'appels pour les contrées visitées.

Quel retour mélancolique sur le passé ! Années envolées comme autant de décors du théâtre humain, comme ces songes qui nous font sourire, et surtout pleurer..... Individualités disparues dans ce gouffre qui nous engloutit les uns après les autres ! De cette pléiade, nous ne connaissons, encore debout, que deux hommes : M. Évariste Martin, pasteur à Saint-Ambroix, M. Jean Monod, doyen honoraire à la Faculté de Montauban (1).

Comment Ernest Dhombres trouva-t-il le courage de quitter cette Église si tendrement aimée ? Nous nous le demandons encore. Peut-être se sentait-il un peu fatigué par ces dix ans de travail intense ? M. Rognon, qu'on appelait à Paris, le pressait de venir prendre sa place à Montpellier, où il pensait qu'il pourrait consacrer plus de temps à des travaux intellectuels. Bref, lorsque M. Dhombres eut acquis la certitude qu'il serait remplacé à Alais par son ami

(1) On voudra bien nous excuser si, dans ces souvenirs, quelques noms ont été omis.

M. Charles Bois, il prit sa résolution sous le regard de Dieu, et, le cœur déchiré cependant, il se tourna vers de nouveaux horizons.

Montpellier. Cette période de trois années fut si courte que nous n'en ferons pas l'objet d'un chapitre spécial. Trois années, qu'est-ce dans la vie d'une Église? Aussi, M. Dhombres a toujours considéré qu'il avait fait bien peu de chose pour ses paroissiens de Montpellier. Du moins, il s'est beaucoup attaché à eux; il s'est créé de vrais amis dans cette ville attrayante dont il subit immédiatement le charme. Si nous ne craignons pas d'employer une comparaison un peu démodée, nous dirions que son séjour à Montpellier fut comme le repos d'un voyageur, à l'heure de midi, au bord « des claires fontaines », entre l'étape du matin et celle du soir.

En effet, si tout était à faire à Alais, tout était fait ici par un ancien pasteur du Réveil, M. Lissignol. Louis Rognon n'avait eu qu'à marcher dans la voie tracée par son prédécesseur; Dhombres n'avait qu'à continuer.

M. Lissignol appartenait à cette période du Réveil qui avait précédé celle d'Ernest Dhombres et qui a compté dans le Midi des pasteurs de marque : MM. Gachon, de Saint-Hippolyte; Soulier, d'Anduze; Chabrand, de Toulouse; Marzials, de Montauban, etc. M. Dhombres les avait tous connus personnellement, ces vétérans de la foi; il les respectait de toute son âme. L'idée de succéder à l'un d'eux le remplissait d'une joie mêlée de crainte. C'est que M. Lissignol était d'une trempe supérieure par les convictions comme par le caractère. On pouvait le trouver entier, autoritaire, — plusieurs le pensaient; — mais qui voudrait contester son ascendant sur toute une génération? Il a bien montré ce que peut la *doctrine*, que certain théologien appelait *l'âme de l'église*, pour faire des chrétiens authentiques, de bonne et vieille roche, lui qui ne sourcillait devant aucun dogme! Ce n'est pas à lui qu'il eût fallu demander des compromissions avec un rationalisme quelconque, ancien ou moderne! Tout d'une pièce dans sa foi, il l'était aussi dans sa vie religieuse; il voulait qu'on fût conséquent avec ses prin-

cipes, d'accord avec l'orthodoxie qu'on professait. De là ces chrétiens d'élite, ces femmes saintement consacrées à Dieu qu'il sut former et dont plusieurs vivaient encore, lorsque M. Dhombres alla s'établir à Montpellier. M. Lissignol a eu l'honneur de créer cette église croyante et vivante, dont la tradition s'est conservée jusqu'à nos jours. Si elle s'est constituée, ces dernières années, en minorité évangélique, rattachée au Synode, — non dissidente, — elle n'en est pas moins une branche de l'Eglise Réformée à laquelle elle tient par son éducation comme par ses fibres huguenotes.

Au temps de M. Dhombres, le schisme n'était pas encore fait. Il y avait à Montpellier, comme président du Consistoire, un homme de paix et de conciliation, M. Corbière, et un jeune pasteur, M. Gachon, libéral ardent. Mais, pendant ces trois années de ministère, les luttes de l'Eglise n'eurent aucun caractère de violence, si ce n'est lorsque M. Pélissier, de Bordeaux, homme de talent, plus tribun que pasteur, vint attaquer la foi évangélique par des conférences qui tournèrent à peu près au scandale. M. Dhombres

prêcha, le Dimanche suivant, un discours sur la *Lumière et les Ténèbres*, réfutation indirecte de ces attaques, qui fut remarqué.

Les œuvres de Montpellier étaient en pleine prospérité; école du dimanche, maison de santé, société de jeunes gens pour l'évangélisation et la visite des pauvres, collectes abondantes en faveur des sociétés chrétiennes, etc. C'était un grand repos de s'associer à tout cela sans avoir à le créer. — En même temps, il y avait des réunions religieuses, dans un local attenant à l'appartement du pasteur, qui étaient fort suivies et qui groupaient les âmes pieuses, la semaine et le dimanche soir. Tout cela formait un précieux foyer de vie religieuse. Puis, les salons s'ouvraient dès qu'il y avait quelque chrétien étranger qu'on pouvait entendre avec profit pour une œuvre chrétienne ou une conférence. Les relations étaient faciles, les occasions de se voir, nombreuses, simples, aimables; on peut dire que Montpellier est la ville la plus hospitalière du Midi, la plus agréable à habiter, un vrai centre de société et de religion, aujourd'hui très littéraire, très scienti-

fique, depuis que des facultés en grand nombre y ont été créées. — De tout cela, il résultait que M. Dhombres était heureux, d'ailleurs très estimé, très aimé par les familles, par ses nombreux catéchumènes dont plusieurs le retrouvèrent à Paris. — Il jouissait, parce qu'il avait quelques loisirs. Nous nous souvenons d'un hiver où il a pu, presque tous les jours, se promener une heure au Peyrou avec un jeune et savant théologien dont la conversation l'instruisait, et qui alla mourir l'année suivante aux îles Canaries. — Cette promenade du Peyrou, située presque à côté de sa demeure, comme il l'aimait avec sa grâce sereine et la justesse de ses proportions; avec son Château d'Eau qu'il comparait plus tard aux belles fontaines de Rome; avec son aqueduc fuyant à l'horizon comme en un décor italien; avec sa majestueuse statue de Louis XIV, à l'air de commandement, le bras tendu pour arrêter aux portes des Cévennes l'hérésie huguenote... Et tout cela, dans un cadre merveilleux : d'un côté les montagnes des Cévennes baignant dans un azur limpide, le pic St-Loup vraiment sculptural; — de l'autre, la

belle Méditerranée couverte de bateaux aux ailes blanches comme celles des mouettes.

Puis, quand on l'appela à Paris, M. Dhombres reprit son bâton de voyageur, mais non sans dire un adieu mêlé de regrets à cette Église, à ces amis qui lui avaient fait la vie si facile et si douce!





III

Ministère à Paris. — Sainte-Marie

Au moment d'entrer dans cette longue période qui fut celle de quarante-trois ans, sur le seuil de cette vie toute nouvelle, nous nous sentons comme saisi de crainte. Ernest Dhombres approuverait-il qu'on eût parlé de lui comme on l'a fait ? Lui qui, en se comparant aux grands serviteurs de Dieu, se trouvait si petit, si terre à terre ; lui qui souffrait de la distance entre l'idéal si beau et la réalité si pauvre ; lui qui se reprochait ses impatiences, son manque de ferveur, sa timidité à parler de Jésus-Christ aux âmes ou à reprendre les pécheurs ; lui qui s'affligeait si sincèrement, après avoir remué les

consciences, de les laisser sur le seuil du temple, de ne pas savoir les décider, les contraindre, pour ainsi dire, à entrer dans le lieu saint ; comme il serait humilié de tout le bien qu'on a dit de sa personne et de son ministère ! Du moins, — il faut qu'on le sache, — il s'est senti un pécheur, et un grand pécheur. Lorsqu'il a remporté sur lui-même quelque victoire, il en a attribué toute la gloire à son Maître, disant avec saint Paul : « C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis. » Et puis, nous pouvons ajouter, pour faire taire nos scrupules, qu'il est dans ces demeures du Père où nos éloges ne peuvent lui faire aucun mal, où la personnalité n'est pas en cause, où l'orgueil humain n'a plus droit de cité.

C'est au mois d'octobre 1860 qu'Ernest Dhombres vint à Paris comme suffragant de M. Vermeil. Il avait alors trente-six ans. Ses amis voulaient bien lui dire qu'il avait à la fois assez de jeunesse et assez de maturité pour aborder la capitale. Le Consistoire, dans l'intérêt de la cure d'âmes, venait de diviser

Paris en paroisses *officieuses*. En effet, on se sentait bien isolé, avant cette division du travail ! Lorsque M. Dhombres s'établit à Sainte-Marie, une dame lui raconta qu'en dix ans, elle avait vu deux fois un pasteur : à l'occasion d'un baptême et à la mort d'un cher petit enfant. Pour ne parler que des paroisses du centre de Paris, elles furent ainsi divisées : MM. Juillerat et Vermeil, qui ne prêchaient plus depuis plusieurs années, furent attachés à Sainte-Marie, avec MM. Monod et Dhombres comme suffragants ; MM. Rognon et Coquerel fils (ce dernier suffragant de M. Martin Paschoud) devaient prêcher à Pentemont ; enfin, MM. Grandpierre et Coquerel père desservaient la chapelle Saint-Lazare (chapelle du cardinal Fesch), qui fut démolie et remplacée plus tard par l'église du Saint-Esprit. Le temple de l'Oratoire restait une sorte de cathédrale dans laquelle les six pasteurs du centre de Paris devaient prêcher à tour de rôle. Cette combinaison, en maintenant une sorte d'égalité entre eux, ne manquait pas d'ingéniosité. Elle élevait d'ailleurs le niveau de la prédication. En effet, c'était un grand événe-

ment quand on devait prêcher à l'Oratoire ; on s'y préparait de longue main ; on ne montait pas les degrés de cette chaire sans avoir préparé un sermon qui devait faire sensation, car les amateurs de belles prédications venaient l'entendre en foule de tous les quartiers de Paris. M. Dhombres (comme, du reste, tous ses collègues) ne manquait pas de dire, en y ajoutant beaucoup d'importance : « Je prêche à l'Oratoire dimanche prochain », ce qui voulait dire que c'était le *grand dimanche* ! En fait, cette belle Église se garnissait d'auditeurs de la base au faite, sans compter que l'on ouvrait le plus souvent les portes de la sacristie.

Il y eut donc une prédication *générale* et une prédication *paroissiale*. Celle-ci ne fut pas moins goûtée que l'autre. A Sainte-Marie, auditoire populaire ; mais il se composait en même temps de familles d'une classe élevée qui habitaient alors le faubourg Montmartre, les rues Bergère, Richer, de Provence, de la Victoire, etc., et qui franchissaient aisément la distance. D'ailleurs, on aima bientôt ces deux pasteurs, qui vivaient dans la plus étroite union, qui avaient la même

foi, la même conception du ministère. Quand MM. Monod et Dhombres donnaient la communion à Sainte-Marie, les jours de fête, on venait de bien loin pour la prendre de leurs mains. M. G. Monod, avec sa belle tête, « son profil dantesque », comme disait Louis Rognon, sa voix noble et vibrante, ses prières pathétiques, avait toute l'autorité des prophètes de l'Ancien Testament. Lorsqu'il dénonçait les jugements de Dieu, l'auditoire frémissait... M. Dhombres entraînait les foules, les âmes ardentes, la jeunesse, par sa vive imagination et ses accents pénétrants... Enfin, il y avait là une unité d'enseignement et de doctrine qu'on ne pouvait trouver ni à Pentemont ni à la chapelle Saint-Lazare. Ce furent d'heureux jours pour les pasteurs de Sainte-Marie et pour cette paroisse qui, du reste, a toujours eu le privilège de posséder des pasteurs d'élite : MM. Decoppet, Gout et Th. Monod.

M. Dhombres habitait la place Royale, appelée aussi place Louis XIII, dans un pavillon isolé qui avait dépendu autrefois de l'hôtel

Sully. Il n'en était séparé que par un grand jardin aux arbres séculaires où s'ébattaient, aux heures de récréation, des pensionnaires aussi gaies que les petits oiseaux qui voletaient sur les massifs. C'était un presbytère tout ensoleillé. Un vieux bonhomme de concierge laissait entrer qui voulait; or, comme il y avait seulement quelques marches à monter, on entrait comme chez soi dans la maison du pasteur. Un jour, le missionnaire Andrault, ayant laissé son paletot sur le palier servant d'antichambre, eut la déconvenue de ne plus le trouver en s'en allant. Quelque pauvre en avait fait son profit. C'est dans ce modeste *home* qu'on venait chercher M. Dhombres pour des fonctions pastorales, pour des catéchumènes; c'est là que se sont formées ses plus anciennes, ses plus solides amitiés. Il avait aussi de bons voisins: M. le pasteur Vermeil, son titulaire, qui entourait Ernest Dhombres d'une sollicitude paternelle, — de conseils que sa vieille expérience de Paris et sa grande autorité rendaient si précieux; M. et M^{me} Rayroux, qui dirigeaient avec tant de capacité le pensionnat de la rue Thorigny;

M. le pasteur Valette, sa femme et ses enfants, tous si distingués ! M. Valette était alors dans toute l'activité d'un ministère qui comptera parmi les plus féconds de Paris.

D'autres relations chrétiennes méritent d'être mentionnées. La famille Delessert ouvrait son hôtel de la rue Montmartre, au moment des assemblées religieuses, au protestantisme qui y était cordialement reçu et qui ne manquait pas d'y admirer une belle galerie de tableaux de maîtres. M^{me} André accueillait dans ses salons tous ceux que les questions religieuses pouvaient intéresser. Je ne sais quel don de rapprocher, de lier, avait reçu cette femme éminente. On se sentait à l'aise autour de sa personne, absolument consacrée à Dieu et détachée de toute étiquette mondaine. Un soir de Noël, elle avait allumé l'arbre traditionnel pour sa famille et pour quelques amis. Prévost Paradol était parmi ceux-là avec ses enfants. Comme toujours, la soirée fut animée, charmante ; les petites voix enfantines s'unirent aux cantiques des parents, puis tout à coup, on chuchota... Que s'était-il donc passé ? Pendant qu'on était aux lumières, aux

cadeaux, la neige était tombée si drue, si serrée, que les fiacres ne marchaient plus ! Avec cette rondeur que les vicissitudes des salons ne troublaient pas, M^{me} André fit improviser des lits pour la plupart de ses invités.

M^{me} de Staël était aussi une personnalité bien attrayante. Elle réunissait à dîner un nombre d'amis très restreint. Quel moelleux dans les rapports ! Quelle bonne grâce, quelle profonde piété elle apportait à ces réunions fraternelles ! M. de Pressensé les charmait par sa verve éblouissante et ses intarissables récits.

N'oublions pas l'aimable et distinguée M^{me} Pelet, femme du comte Pelet de la Lozère, sur lequel M. Dhombres a écrit une notice intéressante. Elle avait été l'amie intime de M^{me} Jules Mallet, morte à Paris avant l'arrivée de M. Dhombres. Elle était malheureusement séparée du monde par une cruelle infirmité. Sa surdité était si grande qu'on ne pouvait communiquer avec elle qu'en écrivant. Comment oublier ces réceptions de cinq à sept heures où elle recevait ses amis, l'un après l'autre, dans son appartement particulier ? Avec sa coiffe de diaconesse aux rubans

bleu de ciel, avec son maintien à la fois noble et gracieux, elle vous posait des questions, et puis elle vous priait d'y répondre en écrivant. Ce n'est pas sans quelque émotion qu'on prenait le papier et le crayon et qu'on voyait disparaître ces feuilles volantes, dans un tiroir mystérieux où elle se réservait de *vous relire!* Cher pasteur, disait-elle un jour à M. Dhombres, en se servant d'une de ces expressions pittoresques qu'elle savait si bien trouver, permettez-moi maintenant de vous *feuilleter*. Et, en effet, elle s'entendait à causer sur tous les sujets; fille d'ambassadeur, on s'en apercevait à sa culture très variée, très complète. Avec cela, si humble, si simple, si passionnément attachée au Sauveur, un tel souci du règne de Dieu, une préoccupation si vive du salut des âmes, une foi si naïve dans les Écritures! Elle étudiait la prophétie; elle ne comprenait pas que quelques pasteurs se refusassent à y voir une apologétique toute-puissante sur les incrédules. C'est un des plus beaux types de femme chrétienne que M. Dhombres ait connus.

Dans une autre sphère de la société, M. Dhombres trouvait le plus vif intérêt à ses visites pastorales. Il liait connaissance à Sainte-Marie avec cette population si vive, si pleine d'esprit, si artiste dans les divers métiers qu'elle exerce! Bientôt il eut beaucoup d'amis parmi les ouvriers en pierreries, en diamants, en fleurs artificielles, polisseurs sur métaux, brunisseurs, brunisseuses, soit qu'on les trouve dans les ateliers, soit qu'ils travaillent en chambre. Avec ceux-ci on pouvait avoir des conversations plus directement religieuses, dans le tête-à-tête; on pouvait les éclairer, combattre cette demi-philosophie qui est la monnaie courante du peuple parisien. Quel oubli de l'âme et de ses besoins! Comme le monde visible, pour peu qu'il soit tolérable, suffit à ces natures aimables, mais superficielles! M. Dhombres se montrait très intéressé, mais affligé de ne pouvoir allumer l'étincelle sacrée. Cependant, tout n'a pas été perdu dans ce travail de deux pasteurs; plusieurs sont devenus de vrais chrétiens, de bons et fidèles paroissiens de Sainte-Marie. — L'institution imitée de l'Angleterre *des Femmes de la Bible*, et due à

l'initiative de M^{me} Delessert, contribua beaucoup à ce résultat. Ces femmes modestes, sous la direction des pasteurs de Sainte-Marie, allaient visiter les familles d'ouvriers, donner quelques leçons d'ordre et de propreté aux ménagères, prendre leur part des soucis de la maison. Cela leur ouvrait les cœurs, et les cœurs s'ouvraient à l'Évangile de Jésus-Christ qu'elles avaient pour mission de faire connaître. Une dame, amie des pasteurs, se transportait aussi, des brillants quartiers de Paris, pour faire des visites d'évangélisation dans la paroisse. M. Dhombres en a toujours gardé un souvenir reconnaissant à M^{me} Gouin du Moustier.

C'est en 1866 qu'Ernest Dhombres, pressé par des amis et des collègues sympathiques, se décida à publier son premier volume de *Sermons et Homélies*. Ce livre eut bientôt une seconde édition et reçut les encouragements de la presse religieuse. Nous croyons nous souvenir que M. le pasteur Babut, de Nîmes, voulut bien louer, dans une lettre sympathique, le sermon : « *La prière secrète et sa récompense*

publique ». C'est aussi vers cette époque que M. Dhombres reçut de nombreux appels pour des consécration de temples, de pasteurs, pour des prédications, des conférences, etc. Sa jeunesse venait en aide à son activité vraiment prodigieuse. Nous ne pouvons passer sous silence le plus beau de ces appels, celui dont il était vraiment fier ! Le 25 avril 1867, il eut la très grande joie d'être appelé par son ami John Bost à faire la consécration du temple de Laforce. Il avait appelé la bénédiction de Dieu sur beaucoup de lieux de culte, mais celui-là, la maison de prière des infirmes, des épileptiques, des idiots, de tous les miséreux de la vie, — l'offrir à l'Eternel, quel honneur on lui faisait ! Il n'en eut jamais d'aussi grand, si ce n'est le jour de la dédicace de *la Miséricorde*, le 16 mai 1878.

Donc, ce 25 avril 1867, jour de la consécration du temple de Laforce, M. Bersier prêcha, l'après-midi, un sermon qui a été imprimé et apporta ainsi à cette fête tout le prestige de sa jeunesse et de son beau talent. — M. Dhombres racontait cela avec enthousiasme. — Il a tou-

jours fidèlement gardé dans son cabinet la photographie de ce joli temple à la flèche élan-
cée, avec ces mots écrits de la main de John
Bost : — Texte du discours de M. Dhombres :
« *l'Eglise de Jérusalem* » (Actes II, v. 38-47), et
puis la date de la consécration, 25 avril 1867. —
Ce petit tableau était sa médaille militaire, à
lui ?....

La même année (août 1867), il eût l'honneur
d'être appelé comme prédicateur français, avec
MM. de Pressensé, Bersier, Rognon, à l'alliance
évangélique d'Amsterdam. Nous avons retrouvé
une de ses lettres qui peint la physionomie
de ce rendez-vous de chrétiens du monde en-
tier. Il était l'homme du détail, il aimait à
raconter et il savait raconter. Il y aurait un vif
intérêt à recueillir ses lettres qui sont autant
de photographies des lieux qu'il a parcourus,
des gens qu'il a rencontrés. Et toujours la note
d'une sympathique admiration dominant toutes
les autres. C'est qu'il était optimiste dans le
sens le plus élevé, de ce bel optimisme chrétien
qui croit au progrès, à l'avenir, au triomphe

de Dieu et de l'Évangile ! Ainsi n'est plus notre génération de désabusés : — désabusés, hélas ! avant d'avoir vécu !

Amsterdam, 23 août 1867.

« Je suis arrivé hier soir, à onze heures, après une journée rendue très fatigante par la poussière et la chaleur. La traversée du Moordyck m'a un peu reposé. M. Bewley, l'anglais si riche qui offre une subvention à la Société des traités religieux, nous a invités, M. Appia et moi, à dîner dans l'intérieur du bateau. Ce dîner nous a pris presque tout le temps de la traversée. Nous n'avons abordé à Rotterdam qu'à nuit close ; la vue de cette ville pittoresque nous a manqué, mais elle a été remplacée par celle de plusieurs navires illuminés qui quittaient ce port pour s'en aller dans toutes les directions. Quel charmant causeur que M. Appia, et quel bon théologien !

« J'habite une délicieuse maison sur le bord d'un canal. La sœur de M^{lle} Waller, dont je suis l'hôte, est une toute jeune femme mariée depuis peu avec M. Oyens, tout jeune aussi. Ils sont fort aimables et parlent très bien le français.

« De bonne heure ce matin, j'ai dû aller me présenter au parc où l'alliance évangélique doit avoir lieu, dans une grande salle de concert que l'on a décorée d'emblèmes protestants, de noms de réformateurs, de passages de la Bible, etc. A l'arrivée, à la gare d'Amsterdam, on voit un poteau sur lequel sont écrits, en trois langues : *Alliance évangélique*. Là se trouvent des amis qui accueillent les arrivants. Au parc, à côté de la salle, se trouve une vaste galerie et puis un grand jardin où l'on fume, où l'on prend des rafraîchissements. C'est là que j'ai vu Bersier, Rognon et de Pressensé, puis MM. Van Loon, de Wassenær, et beaucoup d'autres qui ont bien voulu me dire qu'ils m'attendaient avec impatience.

« Les pasteurs français et surtout les laïques de notre nation font défaut. Cela est bien regrettable. Ici, il y a l'édification et de plus la science. On y traite les plus belles questions. Pressensé et Bersier ont eu un grand succès dans les discussions sur l'instruction primaire et la morale indépendante. Je prêche dimanche soir. A la même heure, il y aura Krummacher pour les

allemands, Guthrie pour les anglais, de plus un grand service de communion à deux heures. Je me préparerai de mon mieux aujourd'hui et demain. J'ai refusé une course à la campagne et toute invitation pour le soir. »

Nous nous souvenons que M. Dhombres prêcha un sermon sur saint Paul devant Agrippa, dans lequel, apostrophant la science incrédule du jour, il déclara que c'est bien à elle qu'il faudrait dire, non pas : ton grand savoir, mais « *ton petit savoir* te met hors de sens » ; — ce qui eut un grand succès parmi les Hollandais.

Un autre appel non moins intéressant fut celui des pasteurs français à l'exposition universelle de Londres. On avait mis à leur disposition avec beaucoup de courtoisie la chapelle du Prince Albert, et ils y prêchaient à tour de rôle. M. Dhombres eut l'heureuse chance d'être désigné par le comité en même temps que M. Coulin, de Genève, en sorte qu'il passa avec cet ami des jours délicieux. Il racontait gaiement que, dans une visite au Palais de Cristal, il eût été étouffé sans la haute taille du pasteur de Gen-

thood qui, d'une poussée vigoureuse, le sauva du danger. L'hospitalité anglaise fut magnifique ; l'évêque de Londres recevait souvent à sa table les pasteurs français sans avoir l'air de déroger à sa dignité d'évêque. Mais ce qui avait le plus ému le cœur de M. Dhombres, c'était de voir écrites, en plusieurs langues, sur le dôme du Palais, ces belles paroles du livre des Chroniques : « Toutes ces choses viennent de toi ; et les ayant reçues de ta main, nous te les présentons » (1 Chron. XXIX, v. 14). Que n'a-t-il pu voir un pareil spectacle aux Expositions universelles de sa chère France !

L'année 1867 fut celle de la nomination d'Ernest Dhombres comme pasteur titulaire. Il succédait à M. le pasteur Juillerat, dont il avait été le suffragant, après l'avoir été de M. Vermeil. Il eut l'honneur de prononcer quelques paroles à ses obsèques présidées par M. Rognon. — Les plus nobles souvenirs se rattachaient à la personne de M. Juillerat, non seulement comme président du Consistoire de Paris, mais encore comme pasteur de Nîmes où il écrivit,

en résistant aux forcenés de 1815, une page vraiment épique qui sera conservée dans l'histoire. — M. Grandpierre, si paternel pour M. Dhombres, en sa qualité de président du Consistoire de Paris, prononça le discours d'installation au printemps de 1867, à l'Oratoire, l'année de l'Exposition universelle.

Nous manquerions à la fois de droiture et de courage si nous passions sous silence les luttes qui ont agité l'Église de Paris pendant cette période. On comprendra cependant la réserve dont nous ne voulons pas nous départir sur un sujet aussi délicat.

Peu avant l'arrivée de M. Dhombres à Paris, une société s'était fondée sous le nom d'*Union libérale*, dans le but de soutenir ce qu'elle appelait les droits de la minorité. MM. Monod et Dhombres, persuadés que les bons membres du Consistoire font les bons pasteurs, en ce sens qu'ils les choisissent et les nomment, ne craignirent pas d'éclairer le suffrage universel et de lui recommander leurs candidats aux élections triennales. Ainsi ont fait leurs collègues des

diverses paroisses, et c'est grâce à cette fermeté, à cette unanimité de vues que la foi évangélique s'est conservée au sein du troupeau protestant de Paris.

Cependant, la lutte entra dans une période particulièrement aiguë lorsqu'il s'agit de renouveler la suffragance de M. Coquerel fils. Nul n'ignore combien la jeune école libérale, qui se rattachait plus ou moins à l'évolution de M. Schérer, était devenue radicale en théologie. Elle niait l'inspiration de la Bible, le surnaturel chrétien, la naissance miraculeuse et la résurrection de Jésus-Christ. Plusieurs, comme MM. Goy, Pécaut, (celui-ci l'auteur d'un livre contre la sainteté parfaite de Jésus-Christ) se firent justice en renonçant à la vocation pastorale. Athanase Coquerel fils était moins radical que ses amis, et sa prédication n'avait rien d'agressif. Mais il se trouva que le renouvellement de sa suffragance coïncidait avec l'apparition du livre de Renan, *la Vie de Jésus*, qui eut alors un retentissement immense et douloureux. Fragilité des systèmes humains ! Tandis que la Bible est là, immuable, comme ces blocs hiératiques qui ont

défié toutes les révolutions du globe, le livre de Renan a vieilli; il est presque démodé; en tout cas, il n'est plus qu'un monument littéraire. Mais, à l'heure de son apparition, cela n'était pas ainsi : on considérait Renan comme le démolisseur de la foi chrétienne. Son nom était dans toutes les bouches comme celui d'un antechrist. Athanase Coquerel ne craignit pas de donner des éloges à *la Vie de Jésus* et d'appeler Renan : « Cher et savant ami ! » au grand scandale des croyants, protestants et catholiques. L'opinion s'émut; on se demanda s'il fallait renouveler sa suffragance. M. Guizot hésitait; le vénérable M. Delessert disait que lui, très âgé, sur le point de paraître devant Dieu, ne se sentait pas libre de donner sa voix à M. Coquerel fils; tous les membres du Consistoire étaient perplexes et se recueillaient dans la prière. On se décida à demander des explications à M. Coquerel fils. Plusieurs se souviennent de cette séance mémorable où M. Guizot, avec sa grande autorité, avec une émotion qu'il ne cherchait pas à dissimuler — parce qu'il mesurait toute la portée du drame

qui se passait — posa quelques questions à Athanase Coquerel fils. « Rassurez-nous, Monsieur ; je vous en prie, dites-nous ce que vous croyez ? » Le suffragant de M. Martin Paschoud refusa formellement de s'expliquer (1). Dès lors, la question était tranchée et les votes du Consistoire lui retirèrent sa suffragance !

On ne peut dire l'état des esprits, l'émotion de tous, amis et adversaires, quand cet acte du Consistoire fut connu. Le dimanche suivant, lorsque M. A. Coquerel fils monta en chaire, ce furent des sanglots, ce furent des pétitions qu'on présentait à tous les auditeurs ! Assurément, il y eut dans ces manifestations plus que de la passion humaine ; il y eut une douleur profonde, l'attestation d'un attachement ardent pour un pasteur qui, sous le rapport du dévouement et de la sympathie, n'a pas été dépassé, et dont le souvenir est encore vivant dans plus d'un cœur !

Ernest Dhombres n'avait pas eu à déposer

(1) Si nos souvenirs sont fidèles, il aurait répondu : « Quand il me faudrait dire que deux et deux font quatre, je ne le dirais pas !!! »

son vote dans l'urne qui dépouillait son ancien condisciple, puisqu'il n'était lui-même qu'un simple suffragant. Il aurait pu rester étranger à la lutte, ménager sa position. Tel n'était pas son tempérament. Sans parler de la fermeté de ses convictions chrétiennes, il avait trop de droiture et de bravoure pour abandonner ses amis ; il les soutint soit dans des conversations particulières, soit dans le journal *l'Espérance*, ou il écrivait quelquefois avec M. Grandpierre, M. Louis Rognon et l'éminent publiciste M. Pédézert, qui fut le champion le plus intrépide, le plus autorisé de cette lutte mémorable.

Ce fut, il nous semble, une des missions d'Ernest Dhombres, de concilier sa fidélité à l'Évangile avec sa pitié pour les blessures reçues dans la bataille. Il y apporta beaucoup de tact et une sympathie réelle. Certes, son cabinet de travail avait entendu le récit de bien des douleurs intimes. Que d'âmes étaient venues là, comme dans un confessionnal, apportant un secret de famille, demandant des directions pour quelque cas de conscience, mettant à nu une blessure secrète, pleurant sur quelque péché ; —

mais un chagrin qu'il n'avait pas encore été appelé à consoler, c'est celui de paroissiennes et de paroissiens auxquels on avait ôté leur pasteur. Il n'avait jamais oublié les larmes d'une jeune femme dont la douleur l'avait profondément remué. A ces âmes, les unes désolées, les autres égarées par la passion, il disait que la vérité de Dieu ne nous appartient pas; que nous n'avons pas le droit de changer un message venu du ciel; que le Christ, mort pour nos offenses et ressuscité pour notre justification, c'est tout l'Évangile — l'Évangile des apôtres, des réformateurs et de l'Église universelle sans lequel le christianisme ne serait plus qu'une école de morale et aurait vécu. Il leur disait cela et probablement bien d'autres choses encore; mais, avant tout, il aimait ces âmes, il priait pour elles et avec elles. Eh bien, nous sommes convaincu que, par cette fermeté mêlée à une onction véritablement évangélique, il a réussi à éclairer bien des esprits; il a ramené, affermi bien des disciples de cette école libérale, dont M. A. Coquerel fils avait été le représentant le plus autorisé et le plus éloquent.

Cette lutte, pleine de grandeur, mais pleine de souffrances, — voulue de Dieu pour que la clarté se fît sur son Evangile, — Ernest Dhombres ne pouvait en parler après vingt ans, sans que ses fibres morales en fussent tout émues.

M. Coquerel fils a beaucoup souffert assurément. Mais a-t-il moins souffert, celui contre lequel se sont élevées des suspicions que la noblesse de son caractère aurait dû absolument faire écarter ? Le parti libéral s'acharna contre Louis Rognon ; c'est à lui et à M. Mettetal qu'il attribua l'acte, réputé inique entre tous, du Consistoire de Paris. Les amis de Louis Rognon le soutinrent, mais peut-être trop faiblement... Il sentit les coups qu'on lui portait, et qui peut dire s'ils n'eurent pas quelque influence sur la maladie qui se déclara plus tard et qui devait l'emporter ?... Il faut savoir honorer ceux qui ont eu le noble courage de sacrifier leur popularité à la cause de Dieu et de l'Évangile.





IV

Ministère à Paris (chapelle Bellefond, annexe du Saint-Esprit). — La guerre de 1870.

Nous avons anticipé sur les événements en parlant de la mort de M. Rognon.

Le Consistoire avait appelé ce pasteur à quitter Pentemont pour se transporter dans la paroisse du Saint-Esprit, où il devait occuper l'appartement presbytéral. Après la démolition de la chapelle Saint-Lazare, chacun avait compris l'importance du groupe paroissial qui allait se former autour de l'Église du Saint-Esprit. M. Grandpierre, résidant à la maison presbytérale de l'Oratoire, ne pouvait suffire à tout. C'est alors qu'on eut l'idée de lui adjoindre M. Rognon

pour les boulevards Malesherbes, Haussmann et les rues avoisinantes, M. Dhombres pour un côté de paroisse tout opposé — les rues Lafayette, Rochechouart, Lamartine, etc. — où l'on venait d'ouvrir une chapelle et deux écoles. M. Rognon était heureux de venir au Saint-Esprit, d'y installer son *home* : bientôt il y serait avec sa famille !... Ses prédications avaient été très suivies pendant l'hiver ; tout présageait, pour son ministère, un renouveau qui le consolerait de bien des injustices... Hélas ! quelle mélancolie dans les choses humaines. Il était écrit de lui ce qui fut dit à Moïse : « Tu n'y entreras point. » Le 15 avril 1869, avant qu'il eût pu prendre possession de sa demeure terrestre, il entra dans les demeures du Ciel.

L'Eglise de Paris perdait en Louis Rognon un talent de premier ordre et un vaillant en Israël. Ernest Dhombres, qui l'avait aimé autant qu'admiré, ressentit ce coup avec une intensité douloureuse ; il s'était réjoui de travailler à côté de lui et avec lui à une œuvre commune. C'est M. Guillaume Monod qui fut choisi pour remplacer Louis Rognon dans la paroisse et

dans l'appartement presbytéral. C'est lui que Dieu appelait de nouveau à devenir le collègue immédiat de M. Dhombres.

L'école du dimanche fut l'objet de leurs soins. Au bout de peu de temps, elle devint florissante, grâce à l'intérêt que lui portèrent les instituteurs de la rue des Ecuries-d'Artois, M. Bernard et M^{me} Lepoids. On n'en était pas encore à la laïcisation. Les pasteurs ont su, par expérience, ce que vaut la collaboration d'instituteurs pieux qui, pendant la semaine, élèvent les enfants dans la connaissance des Ecritures Saintes, puis, le dimanche, deviennent encore leurs instituteurs à l'église. M. Bernard et M^{me} Lepoids veillaient à ce que leurs élèves fussent assidus à l'école du dimanche, et beaucoup d'enfants du quartier des Ternes ne craignaient pas de franchir la distance qui les séparait du Saint-Esprit. Il y avait aussi des écoles protestantes dans l'église même, dirigées par M. Penel et M^{lle} Benoît. Tout cela préparait un centre d'évangélisation très important. Plus tard, un laïque, M. Louis Sautter, voulut bien

prêter son concours à cette belle école du dimanche, et chacun sait quel attrait, quelle influence il sut exercer sur la jeunesse !

Tout en partageant avec M. G. Monod l'œuvre de la paroisse du Saint-Esprit où les baptêmes, les mariages, les ensevelissements affluaient, M. Dhombres ne négligeait pas la tâche qui lui avait été particulièrement confiée à la chapelle Bellefond. Il faut convenir que le local était peu attrayant : qu'on se figure une vieille salle de concert ou de théâtre de banlieue, assez délabrée. On y avait mis des bancs et des pupitres : la semaine, c'était une école de jeunes filles ! puis, le dimanche soir, cela devenait un lieu de culte décoré du nom de *chapelle*... A côté était une école enfantine pour les tout petits. — Si l'on compare ce local, bien médiocre, au beau groupe scolaire de Milton : écoles de garçons et de jeunes filles, largement installées, asile vaste et bien aéré pour les petits enfants, chapelle modeste mais confortable, — on comprendra quelle reconnaissance nous devons aux généreux amis de l'Eglise réformée, M^{me} Maracci et son frère,

M. le docteur Moricand, pour avoir si richement doté ce quartier protestant de Paris.

Au reste, pourquoi médire de cette humble chapelle Bellefond, quand de si précieux souvenirs de M. Dhombres y sont restés attachés ? C'est là qu'il a reçu beaucoup de pauvres, deux fois par semaine, et qu'il a pu en arracher quelques-uns à la « misère noire » où ils étaient tombés, ou les faire secourir par des familles riches, ou encore les signaler aux chers diacres de sa paroisse. C'est là qu'il a connu un contre-maître en peinture, véritable évangéliste de ce coin de Paris ; c'est là qu'il a soutenu sa femme pendant l'épreuve d'une maladie de plusieurs années ; c'est là qu'il s'est attaché à leur fille unique dont nous transcrivons ici quelques lignes au moment de la mort de M. Dhombres.

« Oh ! comme je l'aimais, ce pasteur ! Il a été si bon pour ma mère malade, si bon pour mon père, si bon pour moi, *Louise*, dont il s'est occupé avec tant de sollicitude, je pourrais dire avec tendresse. Cher M. Dhombres ! son souvenir vénéré et béni ne s'effacera jamais de

mon cœur où sont gravés ses enseignements. Quel privilège d'avoir eu un tel pasteur, et comme toute ma vie s'en ressent ! Combien nombreux ceux qui le pleurent ! Il est maintenant dans la lumière et dans la gloire, et il sera beau pour nous tous le jour du revoir ! »

Nous pourrions citer bien d'autres familles modestes, bien d'autres catéchumènes, la plupart élèves des écoles professionnelles pour la peinture en porcelaine, qui ratifieraient cette lettre. Jamais il n'a oublié un nom, ni un visage, ni une circonstance intime de la vie de ces jeunes filles ! — Il y avait aussi à Bellefond des institutrices distinguées qui avaient gagné son cœur : M^{me} Cousin, pour l'école enfantine, M^{lle} Alard, pour la grande école. Toutes deux l'ont précédé au Ciel.

Qu'on nous permette de citer encore sur cette chapelle quelques détails intéressants. Nous lisons dans un article : *le témoignage d'un laïque*, écrit sous la vive impression du service des funérailles de M. Dhombres, ce trait qui le caractérise : « On l'a vu pendant plusieurs années aller faire le soir, tous les dimanches,

un service religieux à la chapelle Bellefond. Il s'arrachait à regret à son dîner de famille chez M. Barafort, alors conseiller à la Cour de cassation ; il eût aimé jouir de la causerie des siens à laquelle il apportait tant de charme, mais le devoir était là, et il l'accomplissait avec vaillance et bonne humeur. Les modestes auditeurs de ces réunions lui en conservent un souvenir bien reconnaissant. »

Pourra-t-on douter de cette reconnaissance, si vraie, si touchante, lorsqu'on lira la lettre suivante :

« J'ai été désolée quand j'ai appris à l'Eglise la grave maladie de M. Dhombres que j'aime depuis plus de vingt-quatre ans à cause du bien qu'il m'a fait aux réunions de Bellefond, dont je conserverai le souvenir jusqu'au jour du grand et éternel départ. Oh ! comme je pense souvent à ses bonnes paroles qui nous transportaient dans un monde meilleur que le nôtre, à ses encouragements, à ses conseils aux pauvres déshérités comme moi qui luttent et qui souffrent. Je suis rentrée souvent dans ma petite chambre plus contente, plus heureuse, plus disposée à

supporter l'injustice des hommes et les épreuves de la vie. Combien de fois j'ai pleuré en voyant monter en chaire ce digne pasteur privé de la vue ! Mais maintenant, il voit les belles choses que Dieu nous a promises, et Dieu l'a reçu dans son *chez lui* ! A nous de faire notre devoir pour aller rejoindre ces êtres qui ne sont pas perdus et qui chantent des cantiques, comme on chantait à Bellefond :

T'aimer, Jésus, te connaître, etc.

O bonheur inexprimable !

J'ai l'Eternel pour berger, etc.

M. Dhombres aimait beaucoup ce cantique, et moi de le chanter aussi, à mon sixième étage, en regardant, le soir, la voûte lumineuse. Je ne me couche pas sans dire *bonsoir* à tous ceux que j'ai perdus ; je me figure voir dans ces belles étoiles les âmes de mes amis, et je les en aime plus encore !... »

Eh bien, en lisant cette lettre pleine d'une poésie si naïve, nous nous sommes dit qu'Ernest Dhombres doit tressaillir de joie à la pensée qu'il n'a pas délaissé l'humble réunion de la

chapelle Bellefond. Et quand il n'y aurait que cette âme pour l'en récompenser, cela suffirait. Elle brillera, au dernier jour, comme un précieux joyau, dans sa couronne.

Nous voici parvenus à une époque tragique, celle de la guerre de 1870.

M. Dhombres vit, non sans inquiétude, son frère aîné, qui était alors colonel du génie, désigné parmi ceux qui devaient se rendre à la frontière. Après les premières batailles, on resta sans aucune nouvelle de lui ; ce furent des jours de cruelle angoisse ! Il se trouva compris parmi les prisonniers de Sedan et interné en Allemagne jusqu'à la fin de la guerre.

Le 18 septembre, un cercle de fer se ferma sur la ville assiégée, et Paris resta séparé du reste du monde. Le troupeau protestant, fort réduit par le départ des vieillards, des femmes et des enfants, se réunissait cependant avec fidélité autour de ses pasteurs. On avait tant besoin du secours de Dieu : on ne pouvait s'attendre qu'à Lui ! Les réunions de prières furent fort nombreuses pendant cette période du siège. M. Guil-

laume Monod les présidait souvent; avec son âme ardente, il dénonçait l'iniquité de l'Allemagne, il la menaçait des jugements de Dieu; il parlait et priaît comme sur le trépied antique... C'est alors que M. Dhombres eut l'heureuse idée de préparer les sermons qu'il prêchait tous les quinze jours au Saint-Esprit pour les publier après le siège sous ce titre : *Foi et patrie*. Ce qui fera un jour l'intérêt de cette publication, c'est d'abord la préface toute pénétrée de l'ardent patriotisme qui remplissait les cœurs; ce sont aussi les notes qui précèdent chaque sermon et qui sont le dramatique récit des événements accomplis dans la quinzaine écoulée. Les sermons n'en sont qu'un commentaire vibrant et pathétique. Il nous semble qu'on ne peut relire sans en être ému : *Les armées invisibles; A quoi bon cette perte? Un émouvant renouvellement d'année*, etc. Le tableau de nos malheurs et de nos fautes, comme la foi invincible en notre relèvement, y sont vivement représentés.

Après l'entrevue de Ferrières entre Jules Fabre et M. de Bismark, M. Dhombres se réfu-

gait dans la force de notre bon droit. C'était là une de ces *Armées invisibles* dont il évoquait la puissance : « L'histoire comparera le langage au langage, l'attitude à l'attitude ; elle prononcera entre les accents d'une noble douleur et les froides déclamations d'une cruauté insultante, entre le programme avoué de la force brutale et la revendication des principes supérieurs de la justice et de la liberté. Elle prononcera, ou plutôt elle a prononcé !... J'en appelle à toutes les consciences impartiales, car celles-ci reconnaissent le bon droit comme l'œil perçoit la lumière.

Quand on a vu, au sein de nos plus cruelles défaites, ces traits de bravoure magnanime et ces immolations héroïques qui ont fait revivre nos traditions les plus glorieuses ; quand on a vu Phalsbourg résistant, sans une heure de défaillance, dans son nid d'aigle, Toul et Strasbourg succombant dans une lutte inégale où tout, jusqu'à leur chute, a été à leur honneur ; quand on a vu, après les souffrances de l'Alsace, de la Lorraine et de la Champagne labourées en tout sens par le soc sanglant de la guerre, les souffrances de Paris sur lequel se concentre l'effort

d'un ennemi implacable ; quand on nous voit, nous, habitants de cette grande cité, dans laquelle affluaient autrefois les nouvelles, les produits de la civilisation, les étrangers du monde entier, prisonniers dans sa vaste enceinte, ne pouvant communiquer avec l'Europe, avec la France, avec les bien-aimés de nos cœurs que par des messages confiés au souffle incertain de l'air, ne pouvant recevoir d'eux une réponse de quelques syllabes que par ces gracieux oiseaux qu'un merveilleux instinct ramène à leur colombier, — fragiles porteurs de nouvelles cachées sous leur aile fatiguée et quelquefois blessée d'un plomb mortel, — en présence de tant de douleurs, les sympathies s'éveillent de toutes parts..... Il nous semble en recueillir le touchant murmure à travers l'espace, des quatre vents du ciel ! Soyez bénis, amis inconnus de la France gémissante ! Soyez bénis, amis chrétiens qui nous accordez le saint appui de vos prières ! Si nous pouvions vous voir, frères d'Angleterre, de Suisse, de Hollande, d'Amérique, portant vos regards émus sur nous, puis les élevant vers Dieu, pour qu'Il nous délivre,

nos cœurs seraient soulagés, nos courages raffermis !

Oserons-nous aller plus loin et chercher des alliés jusque dans les cœurs de nos ennemis ? Oui, assurément. Malgré les entraînements de la lutte et les ivresses de la victoire, il y a une Allemagne qui est pour nous, l'Allemagne sérieuse, l'Allemagne chrétienne, qui sait le rang qu'occupe la France parmi les nations et qu'on ne peut impunément lui ravir ? Vous-même, ô roi Guillaume qui auriez pu vous arrêter après nos désastres, couvert d'une gloire magnanime, n'êtes-vous pas saisi de trouble en voyant l'attitude héroïque de notre cité ? Dans ce palais de Versailles qui vous parle avec tant de puissance des retours singuliers de la fortune et des jugements de Dieu..... il me semble parfois voir dans le silence des nuits une image passer devant vos yeux, celle de votre mère, la reine Louise de Prusse, humiliée par le vainqueur d'Iéna et traçant ces lignes mémorables : « Cet homme est un instrument dans la main de Dieu pour briser les branches gâtées qui avaient fini par se confondre avec le vieil arbre. Il est

aveuglé par la bonne fortune ; il est sans modération, et qui ne se modère pas, perd l'équilibre et tombe..... Je crois en Dieu, je crois à la justice et non à la force. » Ces paroles, c'est à vous-même que votre mère les appliquerait aujourd'hui, et dans cette phase nouvelle de la lutte, son grand cœur, n'en doutez pas, inclinerait vers nous ! »

Au premier janvier 1871, dans la dispersion de nos familles et la solitude de nos cœurs, M. Dhombres prononça le discours intitulé : *Un émouvant renouvellement d'année*. Nous y lisons : « Le temps est court désormais. Il semble qu'aux jours sinistres où nous sommes, il se hâte, il se précipite comme ces fleuves d'Amérique qui, après avoir roulé majestueusement leur eaux sur une surface unie, rencontrent tout à coup des pentes abruptes et deviennent ces rapides sur lesquels l'Indien lance sa pirogue audacieuse. Nous sommes arrivés à l'un de ces rapides. La vie humaine s'abrège et s'écoule de toutes parts. Tandis que des milliers tombent sur les champs de bataille, d'autres milliers suc-

combent sous l'étreinte de la maladie, du froid, de la misère et de la faim. Jamais la mort n'a emporté, du milieu de nous, une moisson plus effrayante. Les événements se pressent, les péripéties inattendues vont se produire, car d'une part, l'ennemi déploie ses dernières ressources en faisant pleuvoir sur nous un déluge de fer et de feu qui ne respecte ni une population inoffensive (celle de la rive gauche), ni les asiles consacrés à la science, aux arts et à la charité, — et d'autre part, la flamme d'un patriotisme exaspéré va pousser les enfants de notre nation aux résolutions suprêmes... *Le temps est court désormais.* »

Comme M. Dhombres relevait les courages quand il les voyait fléchir sous l'empire de quelque défaite ! Il aimait les grandes choses et il disait d'elles, dans le sermon : *A quoi bon cette perte ?* : « Supprimer ces saintes folies, ce serait supprimer les titres de noblesse de l'humanité ; ce serait, sous prétexte de lui conserver des biens inférieurs, la dépouiller des richesses immortelles ; ce serait renoncer aux plus beaux

spectacles, aux plus salutaires exemples qu'elle ait donnés. Quand l'héroïsme se déploierait en pure perte, il faudrait le préférer aux vulgaires satisfactions d'une vie nationale sans dignité et sans grandeur. Mais il n'est pas vrai que l'héroïsme se déploie jamais en pure perte. Il est fécond un jour ou l'autre. Le devoir, le sacrifice, dans leur stérilité apparente, portent des fruits parce que, en définitive, ce sont les principes qui régissent les faits ; ce sont les grandes actions morales qui gouvernent et transforment le monde. »

Citons enfin l'espérance bienfaisante (hélas ! peut-être irréalisée) qui est la conclusion de ce volume. Dans son dernier discours, « le grain de blé dans le sillon », M. Dhombres avait marqué ce qui doit mourir dans notre vie nationale pour revivre. Il termine ainsi : « Je crois voir là-bas, au milieu de ces provinces ravagées par la guerre et de ces champs dévastés par l'invasion, un laboureur qui, d'une main furtive et encore tremblante, jette la semence dans le sillon creusé par sa charrue. Dans quelques mois, le printemps viendra parer les campagnes

de sa robe resplendissante ; une riche moisson effacera sous ses flots ondoyants toute trace de la main meurtrière de l'homme. Et le paysan d'Alsace et de Lorraine, en liant ses gerbes, racontera tristement à ses enfants que, à cette place où ils prennent leurs naïfs ébats, se livrait il y a quelques mois, le jeu sanglant de la guerre ; que là, sous cet arbre, un pauvre soldat français a rendu le dernier soupir en prononçant le nom de Dieu et le nom de sa mère...

En bien, que ce rajeunissement de la nature soit l'image de la résurrection plus lente, mais plus belle encore, de notre chère patrie, et qu'en la voyant se lever peu à peu du fond de sa tombe, on se souvienne de cette parole de Jésus-Christ, pleine de douleur et d'espérance : « Si le grain de froment ne meurt, il demeure seul, mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits ».

On peut ajouter que l'histoire héroïque des efforts de la famille protestante pour conjurer les maux de la guerre, se trouve dans ce volume : *Foi et patrie*, où toutes les ambulances sont mentionnées. C'est la réfutation par les faits des

calomnies qui essayèrent alors de faire mettre en suspicion le patriotisme des protestants français. En vérité, on eût eu quelque peine à réussir, quand les deux frères de Bussierre tombaient frappés, l'un à Champigny, l'autre dans les combats d'Orléans; quand M. Oberkampf allait mourir à Thionville, dans une reconnaissance obscure; quand M. de Monbrison, colonel de mobiles, donnait sa vie pour la France, à Buzenval, et bien d'autres encore...

Chaque fois que quelque sortie avait lieu, nos pasteurs allaient relever les blessés; ils se trouvèrent souvent en contact avec des prêtres catholiques, dans une fraternité qui a laissé de touchants souvenirs. Voici ce qui se pratiquait pour le départ des ambulances :

« Lorsque des combats se livrent sous les murs de Paris, l'ambulance Chaptal, avertie par l'intendance, avertit à son tour les pasteurs et les laïques toujours très nombreux, qui sont disposés à se rendre sur le champ de bataille. Dès le matin, avant le jour, nous nous rendons à Chaptal, avec nos brassards et nos casquettes américaines. Là, des voitures, généralement de

lourdes tapissières, nous attendent. On les pourvoit de matelas, de couvertures, de brancards, de drapeaux, de provisions, et nous partons pour le Bourget, pour Champigny, pour la Malmaison, pour Bagneux, etc. Arrivés sur le théâtre de l'action, notre mission est souvent bien simple : il s'agit d'aller chercher les blessés dans quelque maison servant d'ambulance provisoire. Parfois aussi, il faut s'avancer jusque dans les lignes ennemies, nous hasarder jusqu'aux endroits où sifflent les balles, où tombent les obus, pour y chercher, même pendant la nuit, les blessés isolés qui gémissent sur les champs de bataille, dans l'abandon. »

Voici le retour de ces expéditions :

« En arrivant aux portes de Paris, nous trouvons une foule émue qui entoure nos voitures, comble nos blessés de témoignages de sympathie et fait souvent une quête en leur faveur. A l'ambulance de Chaptal, par exemple, on descend les blessés avec précaution, à l'aide de brancards, de matelas, de fauteuils, et on les porte dans les salles. Les sœurs diaconesses, ou les dames, diaconesses volontaires, sont toutes prêtes pour

cette douloureuse arrivée. On débarrasse les pauvres soldats de leurs vêtements, on lave doucement, avec de l'eau tiède, leurs membres meurtris, puis on les dépose dans un lit bien propre et bien chaud, en attendant le pansement des chirurgiens. Aucun d'eux n'oubliera ce que M. de Guerle appelait si bien la *première heure de la charité.* »

On peut dire que tous les pasteurs de Paris, sans exception, ont eu leur page dans cette histoire du siège : les uns, en fondant des ambulances, comme M. Robin, à Belleville ; M. Grandpierre, à l'Oratoire ; MM. Decoppet et Gout, à Sainte-Marie ; MM. Paumier et Weiss, à l'avenue d'Italie ; les autres, en soutenant la grande ambulance protestante de Chaptal ; d'autres, comme MM. de Pressensé, Matter et Dhombres, attachés officiellement à l'ambulance du palais de l'Industrie, transportée plus tard au Grand-Hôtel. — M. Dhombres était heureux de cette mission qui le mettait journellement en contact avec les blessés. Parmi les Allemands, plusieurs étaient pieux ; ils écoutaient, les yeux pleins de larmes, l'oraison dominicale que le

pasteur récitait dans leur langue; ils se montraient touchés, attendris des soins qu'on leur donnait en France. MM. de Pressensé, Matter et Dhombres n'eurent qu'à se louer de la bienveillance du docteur Chenu, comme du concours de dames de haut rang. L'une d'elles, M^{me} de la Ferronnays, catholique fervente, avait pris en grande affection un jeune protestant qu'elle voulait emmener chez elle. «J'ai des poules, des œufs, des provisions, disait-elle avec grâce, je le guérirai.» Elle obtint la permission tant désirée et invita MM. de Pressensé et Dhombres à venir le visiter. On peut croire que ces Messieurs n'y manquèrent pas! Mais peu de jours après, le pauvre garçon succombait à ses blessures. C'est dans son hôtel du Cours-la-Reine que, devant M^{me} de la Ferronnays elle-même, furent célébrées les funérailles très protestantes de cet intéressant jeune homme. Rarement, MM. de Pressensé et Dhombres durent être plus vibrants et plus émus!

Quelques-uns des pasteurs qui ont bien voulu écrire des articles sur M. Dhombres [après sa

mort, ont mentionné *Foi et patrie* comme un des meilleurs livres de l'auteur. On se laisse gagner aisément par la flamme ardente qui jaillit de ce volume. Il n'est plus en librairie; la première édition, rapidement épuisée, on n'en fit pas une seconde. Les maux de la Commune firent oublier les douleurs du siège; l'attention publique était ailleurs. Peut-être faut-il le regretter. Il y aurait eu quelque intérêt à conserver aux générations futures, cet ouvrage d'un caractère historique. D'ailleurs, c'est le seul, au moins à notre connaissance, qui ait paru dans le protestantisme sur cette époque mémorable.

Après le siège de Paris, le ravitaillement des pauvres fut un véritable souci pour les pasteurs. On ne peut calculer le nombre de personnes qui avaient souffert de la faim et qui en moururent. Aussi quelle joie, quelle délivrance lorsque des frères anglais, à la tête desquels se trouvait G. Moore, eurent la bienheureuse idée d'envoyer des vivres à la France protestante. M. Dhombres aimait à raconter la généreuse distribution que M. Guillaume Monod et lui firent à leurs

paroissiens, dans une des salles du Saint-Esprit. C'était de la farine en abondance ; c'étaient des carrés d'un lard magnifique ; c'étaient des fromages de Chester aussi grands que des roues de charrette. Pour de pauvres estomacs affamés, il devait être facile d'unir dans une même reconnaissance les donateurs et le donateur suprême ; aussi, les yeux de tous ces braves gens étaient humides de larmes.....

Passons rapidement sur la période de la Commune, qui fut un cruel démenti infligé à nos espérances de relèvement. Les pasteurs ne cessèrent pas leur travail de charité ; mais cette fois, ils l'accomplirent seuls ; car tout le monde s'était empressé de fuir. Pour venir en aide aux pauvres, il n'y avait dans la paroisse du Saint-Esprit que deux vieilles dames qui n'avaient pas voulu s'exiler, décidées à mourir plutôt que de quitter le *home* qu'elles habitaient depuis quarante ans. On n'a pas inquiété les pasteurs. Cependant, quand ils entendaient crier tous les matins sous leurs fenêtres : « *La grande colère,*

ou encore, *la grande joie* du père Duchêne », quand ils apprenaient l'arrestation de M. le curé de la Madeleine, celle de Monseigneur l'archevêque de Paris, ils n'étaient pas tout à fait rassurés ! Et cependant ce peuple de Paris impressionnable, mobile entre tous, aujourd'hui hurlant de colère, pouvait avoir demain des éclairs de justice et de bonté. Un dimanche, M. Dhombres conduisait au cimetière du Père-Lachaise un de ses coreligionnaires qu'il avait visité à l'ambulance des Champs-Élysées. Le cortège, parti de ce point éloigné, grossissait à vue d'œil sur le parcours, les fédérés en tête, portant des bouquets d'immortelles à la boutonnière, déployant au vent leurs bannières rouges ! Au Père-Lachaise, la foule était évaluée à deux mille personnes. Il y avait peut-être bien quelque péril à prononcer des paroles chrétiennes devant cet auditoire d'un nouveau genre. Mais non, M. Dhombres n'avait pas peur. Il parla de Dieu, de Christ, de l'âme, du salut, avec des accents véhéments. Le silence se fit : bientôt les larmes coulèrent ; plusieurs s'approchèrent pour le remercier ; la cantinière vint lui serrer la main et

lui demanda la permission de faire une quête pour la famille du malheureux communal. Puissance de la foi et de l'Évangile sur ces natures abruptes, mais généreuses !

Avant de jeter un voile sur la fin de ce drame, disons que le jour de la bataille de Paris, le lundi, la mousqueterie et l'artillerie ne cessèrent de se faire entendre dans les rues Tronchet et de l'Arcade, adjacentes à la rue Castellane. M. Dhombres put relever quelques blessés et les secourir. A quatre heures de l'après-midi, l'armée de Versailles prenait possession de ce quartier, et M. Dhombres devait implorer du colonel en chef la grâce d'un malheureux fédéré qu'on allait passer par les armes. Il fut assez heureux pour l'obtenir. Puis, le soir, c'étaient les incendies qui commençaient ; Paris flambait, sous l'action du pétrole inondant l'horizon de lueurs apocalyptiques. Heures d'effroi comme celles de la fin d'un monde ! La lutte fratricide continua dans les autres quartiers, jusqu'au Père-Lachaise, pendant une semaine. M. Dhombres prêcha le dimanche de la Pentecôte, à l'Oratoire, au grondement lointain du canon, à côté de barricades

renversées et de cadavres jonchant encore le sol dans la rue de l'Oratoire-du-Louvre. Après vingt-cinq ans, ces tableaux nous apparaissent dans toute leur horreur !

Et cependant, la France est encore debout. Et ceux qui ont cru en Dieu et en elle ne se sont pas trompés !





Ministère au Saint-Esprit

Quand on se retrouva dans la grande ville, après ces tourmentes, combien manquaient à l'appel ! Que de foyers déserts ! Le moment était solennel pour parler aux consciences. M. Dhombres prononça son sermon sur Néhémie relevant les ruines de Jérusalem, qui fut aussi prêché à Roubaix à l'occasion d'une consécration de pasteur, puis imprimé sur la demande d'un industriel du Nord, M. Holden. Ce discours est comme l'appendice de *Foi et Patrie*. Tout, en effet, était à refaire, dans notre vie politique, sociale et religieuse, et c'est bien d'une reconstruction qu'il s'agissait pour la France, comme pour l'antique Jérusalem.

Aussi les rangs se serrèrent, le faisceau protestant se reforma pour des œuvres charitables et patriotiques. La population pauvre ayant été décimée par la Commune, c'étaient des veuves qu'il fallait secourir, des orphelins qu'il fallait adopter ! On peut dire que l'élan fut universel. Et puis, chacun était heureux de retrouver sa famille spirituelle, de se grouper dans les églises et autour des pasteurs, de ranimer sa foi à ces foyers de vie expansive. Il y eut dans toutes les paroisses un nombre inaccoutumé de jeunes garçons et de jeunes filles pour suivre les instructions religieuses, suspendues pendant l'année de la guerre. M. Dhombres pouvait à peine les recevoir dans son appartement de la rue Castellane. Ces jeunes cœurs, préparés par les épreuves de la guerre et de la Commune, étaient sérieux et ouverts à l'Évangile. Ainsi, on pouvait espérer une riche moisson pour l'avenir. La réception des catéchumènes fut deux fois plus nombreuse que les années précédentes, une des plus belles du Saint-Esprit, qui en a vu cependant de bien touchantes, lorsque M. Dhombres, dans le sentiment de sa responsabilité, pronon-

çait ces sermons si pressants, si pathétiques, chaque dimanche des Rameaux, devant des auditoires attendris. Dans ces fêtes où la foule devient anonyme, il reçut des lettres de plusieurs Marie-Madeleine. Touchées par ses paroles comme par le spectacle de jeunes communiantes au cœur pur, elles lui firent part de leur trouble et de leurs regrets d'une vie perdue. Puisse-t-il les avoir conduites jusqu'au port du salut!

Une émouvante péripétie de cette époque est la convocation du Synode de 1872, que M. Guizot obtint de la bonne volonté de M. Thiers. Ce fut un grand événement; il fera époque dans les annales du protestantisme, puisqu'on y arrêta une confession de foi qui a été adoptée par nos Eglises évangéliques, et qui fait force de loi dans la plupart des consécérations de pasteurs. M. Dhombres, délégué par la circonscription d'Alais pour la représenter au Synode, y soutint la bonne cause à côté d'hommes considérables, tels que : MM. Bastie, Modérateur, Guizot, Charles Bois, Breyton, Babut,

A. André, Mettetal, Laurens, Monnier, Général de Chabaud-Latour, Delmas, etc., qui eurent pour adversaires l'élite du libéralisme : MM. Jablabert, Fontanès, Viguié, Pécaut, de Clausonne père, Clamageran, A. Coquerel fils, etc. (1)

Il était curieux de voir l'église du Saint-Esprit toute décorée de brillantes draperies venues du garde-meuble, avec sa tribune présidentielle, sa tribune d'orateur, ses bureaux pour les secrétaires, comme dans les parlements. Les dames assistaient aux assemblées du Synode et se passionnaient pour les discussions. Ce n'étaient pas là de simples tournois entre théologiens ; les plus grands intérêts chrétiens et ecclésiastiques étaient en cause ; aussi chacun sentait la grandeur de ces débats, qui ont éclairé plus d'une conscience. Le problème religieux sera toujours le premier et le plus grand de tous. Mieux vaut l'aborder, même en souffrant, même en doutant, que de le chasser de son cœur. Ne

(1) Presque tous les hommes marquants du protestantisme firent partie du Synode de 1872 et y prononcèrent des discours remarquables. Nous ne pouvons avoir la prétention de les nommer tous dans ce modeste travail.

faut-il pas préférer les luttes de cette époque à l'indifférence qui semble nous envahir et qui cache, même dans les âmes recouvertes d'un beau vernis d'orthodoxie, un secret scepticisme dont on ne veut pas guérir, parce qu'il y faudrait trop de recherches, d'efforts et de prières ? Heureux les cœurs assez profonds pour souffrir de la noble détresse de ne pouvoir croire ! Ceux-là sont au bénéfice de cette parole : « Tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais déjà trouvé ! »

A deux années de distance et pour des raisons d'un ordre différent, MM. Grandpierre et Monod prirent leur retraite, le premier, le 8 mars 1872, le second, le 16 janvier 1874. Ils laissèrent les plus vifs regrets au sein de l'Église, où leurs grandes personnalités avaient trop marqué pour qu'on n'eût pas beaucoup d'inquiétude à leur trouver des successeurs. Le Consistoire de Paris appela M. le pasteur Recolin, de Montpellier, pour remplacer M. Grandpierre, en même temps qu'il confiait la présidence du Consistoire au vaillant — et encore debout malgré ses quatre-vingts ans — M. Louis Vernes, pasteur aux Bati-

gnolles. Deux ans plus tard, ce même Consistoire remplaçait M. Guillaume Monod par M. Ducros, venu de la Drôme, où il avait occupé une situation considérable, pour diriger la chapelle Milton, annexe du Saint-Esprit.

M. Dhombres fut donc appelé à quitter la rue Castellane pour s'installer dans l'appartement presbytéral de la rue Roquépine, à la place de M. Monod, au mois d'octobre 1874. C'est quelques mois après, en août 1875, qu'il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur. Ici commence la dernière étape de son ministère, — la plus longue assurément, puisqu'elle comprend une période de près de vingt années, mais la plus connue, puisqu'il a été journellement mêlé à la vie de ses paroissiens. On peut dire qu'il a usé sa force à les bien servir.

M. Dhombres se rendait compte de sa responsabilité comme prédicateur. Il fallait fixer le troupeau flottant du Saint-Esprit et l'attacher à cette paroisse par l'attrait d'un enseignement intéressant et distingué. Varier le choix des

sujets, tout en restant fidèle au fond immuable des Écritures ; être actuel, sans cesser de prêcher le vieil Évangile ; attirer les âmes comme Jésus-Christ, tout en reprenant leurs péchés ; parler aux cœurs blessés par le doute ou l'épreuve, sans irriter leurs souffrances ; édifier, instruire un public composé à la fois d'auditeurs sérieux et de gens du monde, sans chercher l'effet, la mise en scène ; se préoccuper moins de succès oratoires que de conversion et de salut. — que d'écueils à éviter ! Quel idéal à poursuivre ! Il en était obsédé le jour et souvent la nuit. Les auditeurs frivoles qui viennent nonchalamment s'asseoir à l'Église pendant une heure le dimanche, se doutent-ils des angoisses et du travail à genoux de leurs prédicateurs ?

On verra par la page suivante combien M. Dhombres se préoccupait, dans sa prédication, des doctrines du jour, si funestes à notre jeunesse : (1)

« Notre siècle connaît bien des souffrances, et il se plaît même à les énumérer, jusqu'à l'amer-

(1) Le cri du péager et la Croix. — *Sermons et Homélie*s. 3^e série. — Grassart.

tume, jusqu'au désespoir. Mais il est une douleur qu'il ne semble pas connaître, c'est celle du péché. On a tant nié de nos jours la liberté morale, on a tant parlé des influences fatales du milieu, du tempérament, de l'hérédité, qu'en vérité, la conscience moderne ne s'étonne plus de rien, ne s'indigne d'aucun crime, d'aucune fange... et qu'elle semble avoir désappris le remords. — Le remords, ce mot significatif qui est dans toutes les langues humaines; le remords, cette torture de l'âme, cet aiguillon vengeur qui semble le tragique, mais noble survivant de notre innocence primitive. Ecoutez comme en parlait, dans des soirées intimes, un sceptique d'il y a quelques années, Sainte-Beuve : « Le remords, oui, quand il y avait dans ma vie un élément romanesque et que je me nourrissais mal. Le remords, vous savez, c'est une faiblesse physique... Plus tard, j'ai changé tout cela, j'ai fait entrer dans ma vie une douce philosophie, de la gaieté... » De la gaieté, non, cela n'est pas vrai, ô sceptique ! Dans une autre conversation intime, n'est-ce pas vous qui avez laissé échapper cet autre aveu que

le suicide est la fin naturelle de la vie, et que, plutôt que d'assister à la mort de chacun de vos sens, vous regrettez de n'avoir pas le courage de vous tuer. Ah ! vous vouliez la gaieté, le plaisir, et vous y avez trouvé un tel dégoût que le suicide vous eût tenté, comme une porte de sortie, si vous n'aviez été lâche... C'est la conscience qui se venge ainsi de la proscription dont vous avez voulu la frapper. »

On s'est demandé comment M. Dhombres trouvait le temps de préparer ses sermons. Quelqu'un a dit qu'il savait travailler partout, même sur le haut d'un omnibus. Cela est vrai en un sens. Mais pourtant, le prédicateur a besoin de se ressaisir ; il ne peut se passer de vie avec lui-même. Quand les coups de sonnette devenaient trop fréquents à sa porte, M. Dhombres s'en allait à la campagne, dans un coin isolé de la banlieue de Paris, et là, il faisait plus de besogne, en quelques heures de solitude, qu'en des journées entières dans son cabinet.

On s'est demandé aussi quel était son mode

de travail. Le voici : M. Dhombres choisissait un sujet, traçait son plan et « écrivait son sermon dans sa tête » : ce sont ses propres expressions. Alors seulement, il prenait la plume et la laissait courir sur le papier, sans se préoccuper de châtier son style. C'est avec ces notes qu'il se préparait. Cela se gravait dans sa mémoire, sans qu'il cherchât à y fixer le mot à mot. Une récitation servile l'aurait refroidi, lui aurait « coupé les ailes ». Il lui fallait à la fois du *travail* et de l'*inspiration*. Il ne pouvait se passer d'une certaine élasticité de communication avec son auditoire. Selon qu'il le voyait las ou sympathique, froid ou remué dans sa conscience, — et il savait le lire sur les visages, — il abrégeait tel développement ou s'y abandonnait... Ce genre de prédication, auquel on n'arrive que par beaucoup de travail, ne saurait être conseillé à la jeunesse ; — mais à coup sûr, c'est bien celui qui convenait le mieux au tempérament d'Ernest Dhombres. Aussi, quand toute communication avec l'auditoire lui fut interdite par la cécité, s'il acquit plus de profondeur religieuse, il perdit

quelque chose de son aisance, de son naturel, de son abandon, peut-être même de sa flamme. Le courant électrique existait toujours entre lui et les auditeurs; mais, hélas! pour lui, une main divine avait brisé les fils de transmission.

On conçoit qu'avec une nature aussi vive, aussi impressionnable, aussi faite pour donner et pour recevoir, M. Dhombres ait pu remuer les âmes. Si la définition de Lacordaire est juste : « L'éloquence, c'est le son que rend une âme passionnée », Ernest Dhombres a été vraiment orateur.

Le soin qu'il apportait à la prédication lui permit de publier en 1878 la seconde série de : *Sermons et Homélies*. Nous avons sous les yeux un article de M. le professeur F. Godet, de Neuchâtel, dont nous détachons quelques lignes :

« Le premier recueil de M. Dhombres est bien connu chez nous. Ce second nous paraît non seulement l'égal, mais le surpasser. M. Dhombres ne vise pas à la grande prédication dogmatique ; il ne cherche pas non plus la

haute démonstration apologétique. Ce qu'il cherche, — et il excelle dans cet art, — c'est l'application simple et pratique de l'esprit de l'Évangile aux divers aspects de la vie journalière, religieuse et morale, sociale et ecclésiastique. Sa force ne réside pas dans la souveraine logique avec laquelle un Adolphe Monod pose sur vous sa puissante main, ou dans ces mouvements impétueux par lesquels Bossuet emporte son auditoire comme l'ouragan une faible feuille : — Sa force c'est le charme : — un développement d'idées aisé, coulant, détendu, vous enlace et vous entraîne. Le style de M. Dhombres est comme sa pensée, facile, gracieux, clair, suave, abondant sans cesser d'être simple, riche sans luxe, élégant sans apprêt. »

M. Godet cite de M. Dhombres une page, à propos de Neuchâtel, tirée du sermon sur *les Amitiés* :

« J'étais, il y a quinze jours, à Neuchâtel (4 mai 1876), où j'avais l'honneur de représenter l'Église réformée de Paris dans une belle fête à la fois patriotique et chrétienne : l'inaugura-

tion de la statue de Farel. Un peuple nombreux était réuni sur la terrasse élevée qui forme la place de l'Eglise collégiale, du haut de laquelle le regard embrasse avec ravissement le splendide panorama de la ville, du Jura et des Alpes. Les cloches sonnaient à toute volée, et dans ce jour où l'on semblait glorifier un homme, l'assemblée chantait avec une harmonie puissante le psaume CXVIII: *Rendez à Dieu l'honneur suprême*, etc. L'émotion fut au comble lorsque les voiles de la statue tombèrent et que Farel apparut tout à coup, tel que l'avait conçu l'artiste par une inspiration vraiment chrétienne, ardent, impétueux, le corps légèrement incliné en avant, comme un homme qui marche à un saint combat, tenant, de ses deux mains levées, *son arme divine*, la Bible, derrière laquelle il semble s'effacer ! Et des milliers de cœurs bénissaient la mémoire du gentilhomme Dauphinois qui, trois siècles auparavant, inconnu, chassé de ville en ville, avait débarqué seul sur la rive du lac et proclamé immédiatement, au milieu du tumulte et des menaces de mort, l'éternel Evangile de Jésus-Christ. Et tandis que mon cœur

s'unissait à cette émotion universelle, je pensais à la noble amitié de Farel et de Calvin. » (1)

« Nous voudrions citer d'autres passages, continue l'éminent professeur F. Godet, comme l'exorde de : *Vivre, c'est Christ*, la péroraison du sermon de consécration : *Le temple!* mais nous aimons mieux dire : Prenez et lisez. »

Nous nous souvenons, en effet, que M. Bersier avait beaucoup loué cette péroraison dans un article sur *Sermons et Homélies*, qu'il voulut bien écrire à cette époque.

En ce même temps, combien de fonctions pastorales s'accumulaient sur chaque semaine ! Pour s'en convaincre, il faudrait voir quel nombre d'allocutions de mariage, de discours funèbres, M. Dhombres a laissés dans ses papiers inédits. Il était constamment mêlé aux grands événements de la vie humaine : la naissance, le mariage, la mort. Il avait à parler dans ces circonstances à des auditoires composés souvent de catholiques, et, comme on a bien voulu

(1) Les Amitiés. — *Sermons et Homélies*. 2^e série. — Grassart.

le remarquer, il savait gagner leur sympathie et leur respect. Les fonctions pastorales créaient entre lui et son troupeau des liens puissants. Il bénissait les mariages de ses catéchumènes ; puis ces jeunes ménages lui amenaient leurs enfants pour recevoir l'eau du baptême. Associé à leurs joies, il savait les goûter avec eux et ramener leurs pensées vers l'auteur de toute joie. Mais il est vrai surtout de dire du pasteur ce qui a été dit de Jésus-Christ : la douleur unit à lui comme l'ivresse du bonheur unit au monde. C'est dans des chambres de malades où il priait, distribuant quelquefois la communion aux mourants, c'est sur des cercueils où disparaissait tout le bonheur d'une maison, que sont nés certains attachements entre les fidèles et le pasteur, aussi indissolubles que ceux de la parenté.

Oui, Ernest Dhombres a su pleurer avec les orphelins, avec les pères et les mères, avec les époux et les épouses, avec les frères et les sœurs, et n'est-ce pas en « pleurant avec ceux qui pleurent » qu'il s'est acquis ce trésor d'affection dont il a reçu tant de témoignages ? C'est qu'il ne lui

était pas difficile de donner et de se donner ; il tenait de Dieu l'*onction* que Vinet définit ainsi : « Une gravité accompagnée de tendresse, une sérénité trempée de douceur, l'abondance, l'épanchement, le coulant, le liant. »

Aussi, comme M. le pasteur Soulier a bien rendu, dans une page exquise qu'on trouvera à la fin du volume, ces rapports du pasteur avec son troupeau : « Sa paroisse était à ce point pour lui vivante et présente, qu'elle lui était devenue comme une personne qu'il étreignait de son amour chrétien. » Au reste, qui n'a connu cette partie du ministère de M. Dhombres, et pourquoi nous y étendre ?

En 1877, M. Dhombres perdit au Vigan sa sœur, encore jeune, qui laissait dans la solitude une vieille mère de 90 ans. Elle appartenait à cette catégorie admirable de chrétiens et de chrétiennes qu'on serait tenté de *béatifier*. M. Dhombres eut le privilège de l'entourer de toute sa tendresse, de l'aider à partir pour les demeures éternelles. M^{me} Teissier lui avait fait tant de bien ! Il lui en faisait un peu à son tour.

— Cette créature héroïque, torturée par un mal qui durait depuis plus de six mois, refusait les piqûres de morphine, de peur qu'elles n'altérassent ses facultés intellectuelles. Elle voulait mourir intacte et bien vivante ! En se comparant aux martyrs de l'Église qui s'en allaient triomphants, elle s'étonnait de n'être pas en possession de leur joie ; elle s'en accusait ! Mais les martyrs souffraient quelques heures seulement, tandis qu'elle-même n'avait pas un instant de repos, ni le jour ni la nuit, et cela depuis des mois ! Magnifique idéal de la foi des saints, qui ne se trouvent jamais à la hauteur de ce qu'ils conçoivent ! M. Dhombres disait à sa sœur : « Ma chère Aline, Jésus ne nous a pas promis la joie, mais la paix. Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix, je ne vous la donne pas comme le monde la donne. » Ainsi, il parvenait à rassurer cette âme d'élite, scrupuleuse entre toutes ! Que d'entretiens bénis dans cette chambre de douleur ! Cela ne rappelait-il pas la belle gravure d'Ary Scheffer, tant aimée de M. Dhombres, et plusieurs fois décrite dans ses prédications : sainte Monique à côté de son fils, perdue dans

l'extase des choses éternelles, contemplant l'infini du ciel et l'infini de la mer, moins vastes que l'infini de leurs espérances, puis laissant échapper de son âme ce cri ardent : « Que fais-je encore ici ? »

M. Dhombres revint à Paris après cette grande épreuve, ayant une inquiétude au cœur. Averti par l'un de ses frères qui se trouvait avec lui au Vigan, il s'empessa de consulter un oculiste, dès son retour à Paris. Quel ne fut pas son douloureux étonnement en apprenant que l'un de ses yeux était irrémédiablement perdu. « Pourquoi ne m'avoir pas consulté plus tôt ? dit le docteur. A présent, il est trop tard pour le sauver. » — Comprend-on que M. Dhombres ait repris ses travaux avec le même entrain, avec la même vaillance, sans se préoccuper davantage de cette infirmité menaçante qui, en effet, selon la prédiction de l'oculiste, devint un fait accompli au bout de trois mois ? « Eh bien ! disait-il avec une bravoure qui confinait à la témérité, il y a tant de gens qui n'ont qu'un œil et qui ne s'en portent pas plus mal !... »

Le voilà résigné ! C'est peut-être la période la

plus chargée de son ministère : ses relations n'avaient fait que grandir ; il fallait tenir tête à tout, même aux appels qu'on lui adressait de diverses Églises. Il fallait s'occuper non seulement des pauvres, — ce qui est relativement facile, car les riches se montrent en général prêts à les secourir généreusement ; — mais de cette population d'institutrices sans leçons, de domestiques sans places, d'Anglaises et d'Allemandes sans élèves, d'artistes, même de talent, sans travail, de déclassés sans carrière et le plus souvent sans pain, — tristes épaves de notre vie sociale moderne, plus à plaindre que les pauvres ! Oui vraiment, à ce point de vue, le ministère à Paris a quelque chose de poignant et de vertigineux à la fois !... M. Dhombres en souffrait ; mais comme il n'était ni très pratique, ni très solliciteur, de sa nature, il lui en coûtait de s'occuper de cette partie du ministère. Il eût mieux aimé, assurément, s'oublier dans la lecture de quelque livre distingué, que de chercher des situations, d'intercéder pour des infortunés dans la détresse. Hélas ! c'est peut-être ce qu'il a fait plus d'une fois... Pourtant, il savait réagir contre son

égoïsme. Dès qu'il voyait que c'était le devoir, il marchait aussitôt, pour accomplir les tâches les plus difficiles, bravement, comme le soldat obéit à la consigne. Il avait coutume de dire : « J'ai passé ma vie à me vaincre, à réprimer mes penchants naturels ! » Et cela était vrai ! C'est un exemple pour les jeunes gens d'aujourd'hui qui, imbus des doctrines fatalistes du jour, s'abandonnent au fil du courant, sans lutter, sous prétexte qu'on est ainsi fait et qu'on n'y peut rien ! On peut affirmer qu'Ernest Dhombres n'a été fataliste ni en théorie, ni en pratique.

C'était en mars 1882. Le parti libéral obtint du gouvernement la division de Paris en huit paroisses officielles qui rompaient la belle unité du Consistoire. M. Dhombres n'avait pas à redouter une diminution d'influence, puisqu'il appartenait à l'une des paroisses les plus favorisées. Mais il s'en affligea beaucoup au point de vue de l'intérêt général de l'Eglise. Les paroisses pauvres pouvaient un jour être sacrifiées, ou se trouver sous la dépendance des paroisses riches, ce qui eût compromis la

dignité des pasteurs. Il était à craindre que chacun ne s'enfermât dans son égoïsme paroissial; c'étaient autant de centres séparés qui pouvaient devenir étrangers les uns aux autres. Bref, on répara le mal par un pacte fraternel d'après lequel on maintenait l'unité dans les grandes collectes pour le culte et pour les pauvres. Vraiment, il convient d'honorer les paroisses riches qui se sont mises au service des paroisses moins heureuses, avec un généreux élan, parce qu'elles se sont souvenues de cette parole qui s'applique aux Eglises comme aux individus : « *Nul ne vit pour soi-même.* »

Dès lors, le Conseil presbytéral du Saint-Esprit constituant son centre paroissial, donna un aide à ses pasteurs, dans la personne de M. Picard, venu de Marseille pour apporter à MM. Ducros et Dhombres l'appui de ses talents, de son zèle, de son esprit d'organisation. Milton et le Saint-Esprit reprirent un nouvel élan, dans cette période de six années.

Nous voici en 1884. L'œil éteint de M. Dhombres devient malade d'une inflammation, et le

docteur Landolt se montre très inquiet. Il craint que le mal ne se communique à l'autre ; il demande avec instance qu'on l'autorise à faire l'ablation de cet œil : grande opération avec chloroforme, qui fait frissonner ! Quelle émotion dans l'Eglise ! Elle ne savait rien de l'infirmité de son pasteur. Elle fut atterrée... Ferme, héroïque, M. Dhombres accepta la décision des opérateurs. C'était le dimanche, 15 mars : M. Bersier prêchait au Saint-Esprit ; très ému, il vint le voir ; il pria pour lui. — Le lendemain, jour où M. Dhombres accomplissait ses soixante ans, dès le matin, après avoir dormi, il se place sous le regard de Dieu ; la prière précède le grand acte, puis il se livre aux mains des médecins, avec une simplicité, avec une force d'âme qui les étonne... C'est que son Dieu était avec lui...

L'opération réussit admirablement. Peu de jours après, il n'y avait aucune fièvre, aucun accident à redouter. La sérénité de M. Dhombres contribua beaucoup à sa prompte guérison. C'est alors qu'il partit pour Etretat, laissant le fardeau de l'Eglise à ses chers collègues,

MM. Ducros et Picard, pendant les fêtes de Pâques. Solitude précieuse, et même nécessaire, après cette grande secousse morale ! Quand il revint à Paris, un peu avant la Pentecôte, pour recevoir ses catéchumènes, le miroir mobile qui reflétait toutes les émotions de son âme, toutes les nuances de ses sentiments de bonté, de tendresse, avait disparu... Il fallut le remplacer par un autre miroir d'une fixité douloureuse ! Nouveau détachement de lui-même que M. Dhombres sut accepter avec une sainte abnégation.

Deux mois après l'opération, en juin 1884, Ernest Dhombres fut délégué au Synode de Nantes, par son Eglise d'Alais. On lui fit le grand honneur de le nommer *modérateur*, ou *président*. Ce fut là une distinction, un témoignage de la confiance et du respect de ses collègues, dont il sentit tout le prix ; peut-être y avait-il autre chose encore : un témoignage de sympathie pour son malheur. Nous lisons dans le *Phare de la Loire* du 13 juin 1884 : « M. Dhombres, dans une allocution éloquente et émue, remercie ses collègues de l'honneur qui

lui a été fait ; il déclare que ce sera la gloire de sa vie, d'avoir été élu par cette assemblée qui continue les traditions des *Synodes du Désert*, dans cette ville de Nantes, où s'éveille le souvenir de nos luttes et le sentiment de nos droits. » Il eut à répondre aux délégués de diverses Eglises françaises, anglaises, américaines, suisses : à M. Lenoir, de Genève, descendant d'un réfugié Nantais ; à MM. de Pressensé, Bird, Jenkins, Pitschell, Berguer, Combes, Dupraz, etc. Il le fit avec beaucoup de cordialité et de bonne grâce. C'est à Nantes qu'il prononça son sermon : « J'ai vu tes larmes ». Il avait le droit de prêcher sur ce texte, car il avait pleuré.....

Voici une page de ce discours à propos des *larmes de l'Eglise* : (1)

« Peuple protestant, Dieu t'a vu quand tu étais pourchassé par la meute cruelle comme le cerf aux abois ; quand on confisquait tes biens, quand on rasait tes temples, quand on envoyait

(1) Les larmes. — *Sermons et Homélie*s, p. 75-78, 3^e série. — Grassart.

tes pasteurs aux galères ou à l'échafaud ; quand on te ravissait ce que tu avais de plus cher, — tes enfants, — pour les jeter dans les couvents, pour leur apprendre à renier la foi de leurs pères. Peuple protestant, Dieu t'a vu quand tu refusais de prononcer le mot de la lâcheté : « Je me réunirai » ; et à l'horreur que t'inspirait l'abjuration, tes persécuteurs ont pu voir que cet acte n'était ni huguenot, ni français — car un acte de félonie ne fut jamais français !... Peuple protestant, Dieu t'a vu quand tu essayais de fuir loin de cette patrie devenue une marâtre pour les meilleurs de ses enfants. Or, par une contradiction unique dans l'histoire, tandis que la foi huguenote était proscrite, c'était un crime de prendre le chemin des proscrits. Quel exode que celui de ces fugitifs trompant la surveillance de leurs bourreaux, sous les déguisements les plus étranges, au prix de tous les périls ! Si les frontières de la Suisse, de l'Allemagne, de la Belgique, si les bords de la Loire et les plages de l'Océan pouvaient parler, quels drames ils nous raconteraient ! Les historiens ont conservé cette lugubre page de l'exil, et parmi eux, l'éminent

pasteur de l'Eglise de Nantes, Benjamin Vaurigaud. Prisonniers, fugitifs, martyrs illustres ou victimes obscures, soyez bénis pour nous avoir montré que, si l'on peut torturer les corps et les réduire à merci, il est deux puissances que ne sauraient dompter ni les galères, ni les gibets, ni les échafauds : c'est la conscience et la foi ! Peuple protestant, Dieu t'a dit : « *J'ai vu tes larmes !* » Il les a bénies, il les a rendues fécondes. Et si nous n'avons pas été effacés du sol français, si nous sommes réunis en Synode, à Nantes, sous la protection des lois, — non point par tolérance, mais au nom de la liberté, — c'est à l'héroïsme de nos pères que nous devons d'avoir conquis ce droit, désormais imprescriptible, et c'est au Dieu de justice qui s'est souvenu de leurs larmes. Honneur à nos pères ! Gloire à Dieu ! »

Trois ans s'écoulaient où M. Dhombres ne s'allége d'aucun travail matériel, ni intellectuel. Il avait, il est vrai, un œil artificiel, mais qu'importe ! L'autre œil n'était-il pas excellent et ne lui inspirait-il pas toute confiance ? Sa

sécurité, soutenue par sa vaillance, se communiquait à ses alentours. Que de fois, depuis, ils se sont reproché de n'avoir pas été assez vigilants, de n'avoir pas su modérer son ardeur !

En effet, outre son travail journalier, que ne faisait-il pas ? — Prenons, par exemple, l'année 1887. — Le voilà dans les Cévennes au mois de mars. Oh ! cette fois, c'était pour un grand deuil de famille : M. Barafort venait de mourir. Ce magistrat éminent s'était retiré à Cognac, — la terre des pères, — pour y vivre en faisant un peu de bien, et pour y attendre l'heure du grand départ.. Il laissait après lui une mémoire des plus honorées, soit à Lyon, comme président à la Cour, soit à Paris, comme conseiller à la Cour de cassation. — Il avait été président du Conseil central des Eglises reformées de France. — Il joignait à un caractère qu'il faudrait appeler « antique », le cœur le plus tendre, l'âme la plus pure, la plus saintement croyante... Quel deuil pour les siens ! M. Dhombres perdait en lui le meilleur des pères, en même temps, un ami, un frère par l'intimité. — Au mois de mai, Ernest Dhombres publie, après la réception des

catéchumènes, sur la prière instante d'un père de famille, un petit volume : *Souvenir des Fêtes de Pâques*, qui, relié, a été souvent offert à la jeunesse comme cadeau de première communion. — En juin, il est au Synode de Saint-Quentin, où il rencontre beaucoup d'amis, entr'autres M. Bois, doyen de la Faculté de Montauban. Ce fut sa dernière apparition à ces assemblées synodales, dont il avait été un des appuis les plus dévoués. — Enfin, au mois de septembre, nous le retrouvons en Algérie et en Tunisie, pour un voyage d'agrément. Il aimait tant les voyages ! C'était son unique luxe, la poésie de sa vie ! Citons de lui quelques fragments d'une lettre toute pleine de la vision du désert et des oasis :

« Tunis, 22 septembre 1887.

« A Constantine, je fais une addition coûteuse, mais singulièrement intéressante, à mon billet circulaire : El-Kantara et Biskra, les oasis du désert ! C'est vraiment ici l'Afrique africaine : montagnes et plateaux dénudés. Mais tout à coup, surgit un oasis, c'est-à-dire une plantation

de vingt mille palmiers d'une verdure ravissante, portant sous leur panache élégant, des dattes presque mûres que je ne peux comparer qu'à des grappes de cocons jaunes. Au coucher du soleil, ces plaines arides, ces croupes dénudées prennent des teintes féeriques — pourpre, or, violet, orange — et ressemblent à un cadre de pierres précieuses, entourant l'île verdoyante des palmiers. — Et après cela, au loin, une ligne rougeâtre : c'est le désert ! — Le soleil, ici, est le grand artiste ; c'est lui qui colore de teintes idéales ces solitudes, ces chameaux, ces caravanes qui se profilent sur le ciel pur ; jusqu'aux masures les plus misérables et aux haillons hideux des Arabes. Merveilleux spectacle !

« Retour à Constantine, et de Constantine, je vais à Bône en chemin de fer. Quelle émotion à saisi mon cœur lorsque j'ai visité, avec M. le pasteur Meyer, Hippone, la ville de saint Augustin, et que je me suis dit : « Ce même horizon de mer et de montagnes, il l'a contemplé ! C'est ici, au sein de la civilisation romaine, que les Vandales allaient détruire, qu'il a écrit les *Confessions* et la *Cité de Dieu*. »

« Demain je vais avec M. le pasteur Durmeyer visiter les ruines de Carthage. (C'est là qu'il devait rencontrer le cardinal Lavigerie et avoir avec lui un entretien des plus pittoresques). Dimanche, je prêcherai dans la petite salle de culte de Tunis, et lundi je m'embarquerai à la Goulette pour Marseille. Que Dieu me ramène en bonne santé au milieu des miens ! »

Il jouit immensément de ce voyage, comme s'il avait le pressentiment que ces belles choses lui seraient ravies un jour...

Quelques mois s'écourent, et M. Dhombres est bien obligé de reconnaître que son champ de vision s'est rétréci, que son œil, jusque-là indemne, est atteint. C'est à Saint-Moritz (Engadine), en 1888, qu'il dut le constater avec douleur.

A son retour à Paris, au commencement de septembre, M. Landolt jugea urgente une opération appelée *sclérotomie* ; il la fixa au lundi 9 septembre. M. Dhombres devait prêcher à Milton le dimanche matin et consacrer le soir M. Gaudard fils, à Puteaux. Il n'hésita pas à le

faire. On a dit qu'il avait parlé avec beaucoup de chaleur sur ce texte : *Je te ferai pêcheur d'hommes vivants*. « Nous étions très émus, dit le sympathique narrateur, M. Samuel Gout ; nous aurions été terrifiés si nous avions su que cet intrépide allait se livrer le lendemain à la lancette du chirurgien. » Ce ne fut qu'une sclérotomie ; mais elle était cruelle en ce qu'elle laissait entrevoir, dans un avenir plus ou moins lointain, l'épreuve de la cécité !

Si grand que fût le courage de M. Dhombres, sa famille et ses amis sentaient que le moment était venu pour lui de prendre un suffragant. Il faut admirer ici les voies de la Providence : M. Edouard Sautter vient à Paris, peu après l'opération subie par M. Dhombres, et lui annonce qu'il va quitter Marseille pour d'impérieuses raisons de famille⁽¹⁾. M. Dhombres, après cette visite, réfléchit, se recueille et dit : N'est-ce pas là le suffragant que Dieu me destine ? Tel fut le sentiment de M. Ducros, écrivant à M. Dhombres : « Cher ami, ce n'est pas sans un

(1) La santé de M^{me} Sautter exigeait un changement de climat.

sentiment de tristesse et d'appréhension que je te vois prendre un commencement de retraite. Je trouve comme toi que le suffragant dont tu me parles est le meilleur, puisque c'est Dieu qui l'a choisi. » Certes, les événements subséquents sont venus démontrer avec évidence que Dieu voulait M. Ed. Sautter à Paris.

En janvier 1889, agréé par le Conseil presbytéral du Saint-Esprit, il entre en fonctions. Dès lors, M. Dhombres réduit son activité, se retire de l'école Monge, dont il était l'aumônier, diminue le nombre de ses prédications et de ses fonctions pastorales, pratique ce qu'il avait écrit au temps du siège : « La patience, c'est la souffrance, mais la souffrance accompagnée de deux dispositions qui la sanctifient : la soumission et la confiance ». On put suivre alors les progrès de cette âme qui se détachait des choses terrestres et d'elle-même pour grandir dans la vie divine. Ernest Dhombres cherchait à pratiquer plusieurs textes des Écritures, qu'il avait médités du haut de la chaire : « Il faut qu'il croisse et que je diminue ! » « Si l'homme extérieur se détruit, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour. »

Une lumière mélancolique et pourtant sereine entourait son visage, comme une sorte de douce auréole, comme le rayonnement de sa paix intérieure.

Cependant, il lui fut doux de recevoir ses catéchumènes aux fêtes de Pâques ! Assurément, ce seraient *les derniers* ! Mais il ne pouvait y renoncer ! Oh ! non, cela serait trop douloureux ! Alors il se dépensa en prédications, en conversations intimes, en réunions de préparation, — comme on cherche à mettre tout son être moral dans ce qui va finir ! — Il les avait tant aimées, ces réunions préparatoires de Noël et de Pâques, où il avait l'habitude de convoquer ses catéchumènes anciens et nouveaux ! — Après ce travail décidément trop intense, il faillit perdre tout à fait la vue..... Mais non, ce ne fut qu'un instant ; cela revint dans le repos du printemps, à Etretat. Oh ! comment n'aurait-il pas aimé cette maison de son gendre et de sa fille, où il avait eu des joies, mais à laquelle il s'était attaché surtout par ses souffrances : alternatives d'espérance et de désillusion ! Il revit

encore la charmante vallée pleine de grâce, avec son bout de mer à l'horizon, avec ses couchers de soleil passant du bleu au rose, comme dans une belle étoffe moirée; avec ses hirondelles retrouvant leur nid le soir sur le toit voisin; avec ses clairs de lune sur la terrasse, ou le rayon qui tombait des étoiles..... Il faisait provision de souvenirs pour plus tard, lorsqu'une implacable nuit lui ravirait tout cela..... Et, en réalité, ces lieux lui étaient devenus si familiers, qu'il en jouissait encore dans ses ténèbres.

C'était l'année de la fameuse Exposition de 1889. Combien M. Dhombres fut attristé de la voir si mal à son retour d'Etretat! A peine s'il apercevait la tour Eiffel par fragments; le mouvement, l'éclat des couleurs de cette bruyante foire de la rue du Caire l'éblouissaient, le fatiguaient et ne produisaient autour de lui que confusion; il ne voyait les tableaux les plus remarquables que dans une pénombre attristante; son champ de vision se rétrécissait chaque jour; il prévoyait le moment où il ne verrait plus qu'à travers un cercle aussi étroit que celui d'une lunette d'approche. L'anxiété, l'incertitude

du lendemain étaient cruelles..... Il disait comme son Sauveur : « Père, si tu voulais que cette coupe passât loin de moi ! » Et Dieu semblait lui répondre : « Mon fils, cela n'est pas possible. »

En Suisse, où M. Dhombres alla consulter le célèbre oculiste, M. Dufour, au commencement de l'automne, il revit Genève, il aperçut, du bateau, les vieilles tours de Saint-Pierre qui lui rappelaient sa belle jeunesse ; il fut reçu dans la villa de l'Elysée, à Lausanne, par sa précieuse amie, M^{me} Schneider ; puis, vivement pressé par M. Dufour, il se décida à rentrer à Paris pour tenter une suprême opération : l'iridectomie. Hélas ! ce dernier espoir devait s'évanouir. Qui sait même si cette opération ne précipita pas la catastrophe?... Un jour cependant, M. Dhombres eut un éclair de joie. Son petit-fils travaillait, penché sous une lampe qui mettait ses traits en pleine lumière. « Oh ! s'écria-t-il, comme je vois bien cet enfant ! » Cela ne dura pas... C'était comme si la Providence eût voulu qu'il dît adieu à un visage chéri, et qu'il en emportât l'image

dans ses ténèbres..... De visage humain, il n'en devait plus revoir ici-bas.

M. Bersier vint lui faire une visite à cette occasion et fut frappé de sa paix. Il se montra bon, encourageant ; il lui dit : « Vous nous rendrez encore bien des services, vous nous édifierez par votre patience. »

Eh bien, quelques jours s'écoulaient, et c'est lui, l'athlète puissant, qui est foudroyé par la mort. Prévenu de grand matin, Ernest Dhombres se rend aussitôt dans la demeure de son ami. Il rencontre sur l'escalier M. de Pressensé très souffrant ! Pressensé aphone, Dhombres presque aveugle, Bersier sur son lit de mort, quelle saisissante rencontre de ce qu'il y a de plus tragique dans la destinée humaine ! M. Dhombres, aidé par M^{me} Bersier, mit sa main sur le front sculptural de l'ami qu'il ne voyait que comme une ombre... Quelle prière monta de son cœur, pour ses enfants, sa veuve, son Église, — cette autre veuve en détresse... Le 22 novembre il montait, en tâtonnant, les degrés de la chaire de l'Étoile pour rendre hommage à son frère d'armes. On se souvient encore

de cette apostrophe éloquente : Nous comprenons le cri d'Élisée témoin de l'enlèvement d'Élie : « Chariot d'Israël et sa cavalerie ! Et nous aussi nous l'appelions notre maître. Nous lui disions avec une admiration sincère : « Tu es le premier, tu es l'honneur et la gloire du protestantisme » ; soldat qui valait toute une armée, il se portait sur tous les points menacés pour défendre la foi et les libertés de l'Église. Et en le voyant disparaître, il nous semble que nous perdons notre force la plus glorieuse. »

Quel renversement de nos pensées ! Quel mystère dans les voies de la Providence. L'un était transporté, d'emblée, dans l'éternelle lumière, l'autre descendait péniblement les degrés ténébreux d'une infirmité cruelle !





VI

Dernières années

Le moment était donc venu où le Maître disait à son disciple : « Prends ta croix et suis-moi ! Suis-moi au Calvaire, après m'avoir suivi en Gethsémané. Mon fils, cesse ta demande : « Si tu voulais que cette coupe passât loin de moi ! » Ta destinée est fixée ; l'heure de l'intercession n'est plus ; l'heure de l'obéissance a sonné : Prends ta croix et suis-moi ! »

Quelle détresse pour la pauvre âme humaine lorsqu'elle se trouve tout à coup placée devant *l'inéluctable* !... Ah ! nous comprenons qu'elle frémissse, qu'elle crie, qu'elle saigne sous le fer de l'opérateur divin...

Prendre sa croix ! Il est sûr qu'Ernest Dhombres avait pensé à cette parole dans les méditations de son cabinet et trouvé là-dessus des

développements poétiques d'un sentiment très sincère. Mais à présent, c'était bien autre chose : il fallait vivre cette réalité ; il fallait la mettre en action. — Obéir, qu'est-ce à dire ? — Contraint, comme l'esclave ? — Non. Libre, dans toute la plénitude de sa volonté, comme le fils !

Sa ligne de conduite était tracée ; il obéirait : « Tu le veux, je le veux aussi, puisque tu es *mon Père* et que tu t'appelles *Amour*. A toi l'ordre, le commandement ; à moi le respect, la soumission, la confiance, l'abandon filial, la certitude que l'énigme de ma destinée, — si douloureuse qu'elle soit, — est placée dans ton cœur paternel !... »

Alors il se lève, il prend sa croix noblement, saintement, et il la porte à l'exemple du Maître. Il se dit que cette croix va triompher de son christianisme banal et médiocre, l'obliger au détachement de lui-même et des choses terrestres ; lui apprendre à gravir les degrés de la vie divine. Il se dit que cette croix fera apparaître, devant les yeux de son âme, toutes les croix de la destinée humaine, et qu'il les portera avec une nouvelle et plus ardente sympathie. Il se dit

qu'il eût manqué quelque chose à son ministère si Dieu ne l'avait appelé au ministère de la souffrance, s'il n'avait en son corps quelque une des meurtrissures de Jésus-Christ. « Il le fallait ! »... Car de même que l'humanité, par un sûr instinct qui ne la trompe pas, va vers le Christ souffrant plutôt que vers le Christ dans la gloire, -- de même l'Église va vers le pasteur duquel elle peut dire : « Homme de la douleur ! » Elle lui parle, elle l'interroge, elle écoute son message comme s'il venait directement du ciel. Oh ! quelle auréole que celle de l'épreuve ! Ceux qui approchaient Ernest Dhombres recevaient du bien, parce qu'ils croyaient voir sur son visage comme un reflet de la douceur et de la souffrance de Jésus-Christ !

Ainsi l'apaisement se faisait, jour après jour, dans cette âme. Pas un murmure, pas une plainte, pas un regret exprimé au sujet de ce que Dieu lui avait ôté ! C'est lui qui consolait sa famille et ses amis ; quand il les voyait trop attendris, il leur disait avec son charme familier : « Dieu ne m'a pas fait des yeux pour ne pas voir ; il me les rouvrira dans la lumière éternelle. »

Et pourtant, on pouvait mesurer son infortune à la pitié qu'il inspirait. Dès qu'il apparaissait, chacun allait vers lui, d'un élan spontané. Il n'est pas jusqu'aux enfants qui ne tendissent leurs petites mains pour le guider. Il rencontra un jour en tramway deux jeunes filles Russes qui ne le connaissaient pas, mais qui, émues par son malheur, lui adressaient des consolations : « Vous verrez, Monsieur, Dieu vous bénira, Dieu vous accordera une longue vieillesse. » La nuit était devenue absolue, éternelle ; mais elle faisait briller sur son ciel moral l'astre de la compassion chrétienne, et, dans son cœur, ces belles étoiles qui s'appellent : la bonté, la patience, la douceur, l'humilité.

En recueillant nos souvenirs, nous sommes vraiment étonné de tout ce qu'il lui a été donné de faire pendant cette période de cinq ans, où il a porté sa lourde croix.

Dans la cécité, Ernest Dhombres a publié la troisième série de : *Sermons et Homélies*, au sujet de laquelle il reçut de précieux témoi-

gnages. M. Waddington, professeur de philosophie à la Sorbonne, membre de l'Institut, et de plus, un ferme croyant dont le protestantisme s'honore, fit paraître, à propos de ces discours, une belle étude sur *la prédication de M. Dhombres*. Nous la reproduisons à l'appendice de ce volume, à cause du vif intérêt qui s'en dégage et de l'autorité du nom qui l'a signée. — Chacun sentait, au choix des sujets traités, que c'était *le chant du cygne*. Une dame mariée à un éminent publiciste écrivait à M. Dhombres : « Comme on sent la résignation du chrétien ! Le premier discours : *le mécontentement*, répond bien à l'état de notre âme moderne. — Tous parlent au cœur ; mais voici ceux qui m'ont tout particulièrement frappée : « *La lutte morale ; les Larmes ; Monte plus haut ; qu'est-ce que la vie ?* » — Je les ai relus plusieurs fois, m'imaginant les entendre par la voix éloquente de mon cher pasteur. — Mon mari n'est pas chrétien, mais il croit en Dieu. A la lecture de ces belles pages, je l'ai vu souvent ému, et j'en ai été bien heureuse. »

Avant l'impression de ces discours, qui furent

publiés en février 1890, M. Dhombres prêcha le dernier de la série : *Les soirs*, à la fête de Noël 1889. — Ce furent des sanglots dans l'auditoire, car on savait qu'un *soir* ténébreux et éternel s'était levé sur son horizon. Le prédicateur se chargeait de relever les courages : « Croyez-en le pasteur qui vous parle, *mais qui ne peut plus voir vos visages aimés* ; Jésus peuple toutes les solitudes ; Jésus console toutes les détresses ; Jésus éclaire d'une aurore mélancolique, mais douce, toutes les ténèbres. » Et plus loin : « Nous, qui viendrons à la table sainte, qu'il nous soit donné d'y rencontrer le Sauveur ! Que nous le reconnaissons, comme les bergers de Bethléem, à ses langes méprisés ; comme les disciples d'Emmaüs, aux clartés de cette lampe intérieure qui ne trompe pas, et à la fraction du pain ! Qu'il devienne l'aliment de nos âmes jusqu'au soir funèbre où nous lui dirons avec une instance suprême : « Pour que je puisse traverser la sombre vallée, ô Christ, demeure avec moi ! Et puis, ce sera l'aurore d'un jour sans déclin, ce seront les clartés magnifiques d'un soleil qui ne se couchera plus. »

Dans la cécité, M. Dhombres aimait à faire des visites aux malades et aux affligés ; il leur apportait le ministère de consolation de Jésus-Christ. Combien de paroissiens trop âgés ou trop infirmes pour se rendre à l'église, le dimanche, ont été soutenus par ces cultes intimes ! Il les conduisait ainsi jusqu'au seuil de l'éternité. Ces isolés étaient heureux de voir les traits de son visage, d'entendre les paroles de foi sereine qu'il savait leur adresser. Cela les aidait à mourir dans la paix de Dieu. — C'est dans cette période qu'il a perdu, presque simultanément, plusieurs de ses anciens et plus chers amis. Oh ! comme ces départs pesaient lourdement sur son cœur ! Comme sa solitude en devenait plus grande ! Mais ce dépeuplement de la terre lui rendait plus facile son propre départ pour le Ciel, où il irait les rejoindre. Et puis, n'avait-il pas la *seconde génération* pour l'entourer de respect, pour l'aimer d'une filiale tendresse ?...

Parmi ces morts dont la perte lui fut très sensible, parce qu'elle atteignait aussi l'Eglise et

la patrie, il faut compter M. Edmond de Pressensé. M. Dhombres alla le voir le 25 janvier 1891; il ne put entendre que des sons inarticulés plus douloureux que le silence. La maladie dont M. de Pressensé souffrait depuis longtemps avait fait d'effrayants progrès. Ce fut une douce rencontre entre les deux amis, la certitude renouvelée que leurs deux âmes cherchaient la force auprès du même Sauveur. Le lendemain, le noble, le courageux Edmond de Pressensé lui envoya la poésie suivante :

« A mon cher ami M. le pasteur Dhombres, en souvenir de sa bienfaisante visite du 25 janvier et de sa belle méditation ou Elévation sur Jean XX, v. 15-22 : *Un autre te ceindra et te mènera où tu ne voudrais pas aller.*

Soyez béni, mon frère. Aux heures de souffrance,
Dont l'aiguillon, hélas ! vous attend comme moi,
Vous m'avez rappelé la parole de foi
Qui, sous la croix du Christ, apprend l'obéissance.
Le Maître nous redit encore comme à Céphas :
Au dur sentier, suis-moi ! tu n'es plus à toi-même,
Un autre te conduit où tu ne voudrais pas ;
Le grand jour est venu de répondre : je t'aime

A ce Crucifié qui demande nos cœurs,
Alors qu'il nous unit, à ses saintes douleurs.
A genoux, de sa main, buvons la coupe amère.
Il entend mon silence, il est votre lumière. »

M. Dhombres fut appelé à rendre un éclatant hommage à M. de Pressensé, le jour de l'assemblée annuelle des Missions, qu'il eut le privilège de présider dans cette chapelle Taitbout, toute pleine du souvenir de l'éminent orateur.

Il voyait décidément tous ses amis le précéder dans la tombe. Ce fut à l'Oratoire que, le 30 octobre 1892, il prononça quelques paroles d'affectueuse sympathie et de profonds regrets devant le cercueil de son ami d'enfance, M. le pasteur Recolin, dont il avait toujours apprécié la gravité naturelle et la belle culture littéraire. — C'était un des derniers survivants de la génération d'Ernest Dhombres.

Mais, que dire de la mort de celui qui avait été pour M. Dhombres comme un frère, Jules Bonnet, l'auteur si distingué des *Récits du XVI^e siècle*, l'éditeur éloquent des *lettres de Calvin*, pour la recherche desquelles il avait visité l'Italie, l'Allemagne, la Suisse et l'Écosse ?

Cet ami, Ernest Dhombres le retrouvait partout dans sa vie : à Nîmes, où, brillant lauréat, son nom retentissait le premier dans chaque distribution de prix ; à Paris, où il l'accueillit avec la plus vive tendresse, soit à Neuilly, soit à Courbevoie, dans cette maison hospitalière d'un confort simple et distingué, fréquentée par des esprits d'élite. Ils avaient les mêmes affinités, les mêmes goûts, le même besoin d'idéal et de poésie ; ils partageaient les enthousiasmes de leur génération, et surtout, ils possédaient la même foi ardente qui les a soutenus dans la mort, car Jules Bonnet disait, comme Ernest Dhombres : *Amen, amen ?* « Je m'en vais au lieu où jaillissent les eaux abondantes ; elles jailliront pour tous et je n'aurai pas soif. » — Bien que M. J. Bonnet eût quitté Paris pour se retirer à Nîmes, sa ville natale, en 1885, leurs rapports d'intimité ne cessèrent jamais. Jules Bonnet a toujours eu le premier rang dans les amitiés d'Ernest Dhombres. C'est toujours à lui que pensait M. Dhombres, quand il lui arrivait quelque chose d'agréable ; c'est à lui qu'il adressa sa première lettre datée de Rome, le 15 sep-

tembre 1883 : « C'est toi, mon cher ami, qui auras la primeur de mes enchantements, au moins en ce qui concerne la ville éternelle. Hier, en arrivant, je me suis contenté d'envoyer une carte postale à ma fille. — Fidèles à notre programme, nous nous contentons de traverser Rome, que nous verrons au retour, pour aller ce soir à Naples. Mais quelle traversée émouvante et magnifique ! Il y a encore des choses belles en ce monde ! » — M. Dhombres réclama le privilège d'écrire un article sur son ami dans le journal le *Christianisme*, le 7 avril 1892. Il pouvait parler de sa nature tendre, délicate, et dire de lui : « Jules Bonnet a beaucoup souffert parce qu'il a beaucoup aimé ! »

Ainsi s'en allaient, l'un après l'autre, ceux qui avaient vieilli avec Ernest Dhombres, et c'est d'une grande mélancolie quand, au cours des années, nous finissons par être presque seul, sur cette route de la vie qu'on peut comparer à la voie Appienne, toute peuplée de tombeaux...

Dans la cécité, M. Dhombres bénissait des mariages et surtout présidait à des funérailles,

lorsqu'on lui en exprimait le très vif désir. On le vit monter en chaire, à l'Oratoire, pour parler d'un homme de bien, M. G. Sandoz, fils de ses œuvres, ami dévoué des ouvriers, devant une immense assemblée, comme, quelques années auparavant, il avait été appelé à rendre hommage à deux de nos gloires protestantes et chrétiennes : le général de Chabaud-Latour et l'amiral Jauréguiberry. Mais ce qui est plus étonnant, c'est qu'il ait cédé aux vives instances de M. Ernest Rayroux, directeur des asiles John Bost, non moins qu'à celles de M. Henri Bost, en allant pour la troisième fois, dans la belle vallée de la Dordogne, célébrer la fête des asiles le 11 juin 1891. Il était heureux à la pensée d'y rencontrer des pasteurs en grand nombre. Et puis, il les aimait tant, ces œuvres qui représentaient pour lui l'*extraordinaire* de l'Évangile, qui lui semblaient le plus bel écrin de la charité protestante ! Quel écrin que ce délicieux pays aux coteaux riants, une des régions les plus favorisées de notre chère France ! John Bost, le fondateur, était un artiste, et c'est pourquoi il avait si bien choisi !... Après la prédication faite

par M. Dhombres sur *la Charité* (1 Cor. XIII), vint la réunion de l'après-midi, non moins nombreuse, présidée par M. le professeur Pédézert. Là, M. Dhombres ayant appelé sa prédication du matin *sa dernière folie*, M. Pédézert lui répondit, de la manière la plus courtoise et la plus fraternelle, qu'il espérait bien que son ami Dhombres ferait encore d'autres folies du même genre. Eh bien ! M. Pédézert ne se trompait pas. Le dimanche 8 mai 1892, M. Dhombres, président de l'œuvre des diaconesses, qu'il portait dans son cœur depuis tant d'années, consentait à célébrer la fête du *Cinquantenaire* en prêchant à l'Oratoire, devant un nombreux auditoire où se trouvaient beaucoup de pasteurs, venus à Paris pour les assemblées religieuses. Nous lisons dans le *Souvenir du Cinquantenaire* : « C'était un spectacle touchant de voir monter en chaire le pasteur aveugle, blanchi dans le ministère, qui avait accepté la charge d'édifier cette grande assemblée. En effet, M. Dhombres était très ému ; il craignait d'avoir trop présumé de lui-même. Mais Dieu le soutint dans cette belle fête qu'on n'a pas oubliée. Son discours

imprimé retrace la mission de piété et de charité de toute femme chrétienne, notamment de la diaconesse personnifiée dans *Phébé*, dont il applique le nom à la communauté tout entière, — nom qu'elle est bien digne de porter et qui lui restera, nous l'espérons, en souvenir de son cher président. — Il eût accueilli avec une grande joie la nomination de M. le pasteur Couve, comme son successeur.

Cependant, les forces de M. Dhombres allaient en déclinant ; des dépouillements successifs lui étaient imposés ; la prédication lui devenait difficile ; il s'en déchargeait volontiers. D'ailleurs, il avait fixé le terme de sa carrière au 16 mars 1894, jour où il devait accomplir ses soixante-dix ans. Ne pouvait-il pas se retirer du ministère, l'âme tranquille, puisque, après le départ de MM. Ducros et Picard, l'un pour la chapelle de l'Etoile, l'autre pour l'Ardèche, il avait eu la joie, aidé de son Conseil presbytéral, de reconstituer sa paroisse avec MM. Soulier, Sautter et Bonzon ? Dans le discours par lequel il installa l'éminent pasteur de Bordeaux,

M. Soulier, nous recueillons ces paroles qu'il dut prononcer d'une voix vibrante : « Camille Soulier, Edouard Sautter, Alexandre Bonzon, qu'il vous soit donné de faire plus et mieux que vos prédécesseurs ! Que vous soyez forts par votre union et votre esprit de prière, toujours prêts à combattre le bon combat de la foi, de la justice et de la charité, dans la diversité de vos dons, pour avancer le règne de Dieu dans cette paroisse ! » — N'est-ce pas comme *l'investiture* dont il parlait sur son lit de mort, et qu'il leur conférait avec une autorité pénétrante devant l'Eglise rassemblée ?

Le 16 mars 1894, le Consistoire de Paris réuni à l'Oratoire, reçut la lettre de démission de M. Dhombres. Cette lettre exprimait l'attachement qu'il avait eu pour tous ses collègues, comme ses vœux pour que la belle unité dont l'Eglise de Paris avait donné l'exemple dans le passé, fût maintenue et restât sa force et son honneur dans l'avenir. Une députation du Consistoire ayant à sa tête M. le président, Louis Vernes, vint lui exprimer les regrets de tous, pasteurs et

laïques, ce qui lui fut en grande consolation.

Trois mois après, M. le pasteur Edouard Sautter, le cher suffragant de M. Dhombres et son ancien catéchumène, qui l'avait si bien assisté pendant cinq années, au nom d'une affection vraiment filiale, devenait son successeur. Il fut installé au Saint-Esprit, le 10 juin 1894. Pour cette fois, M. Dhombres était absent de Paris. Un adieu définitif à sa chère paroisse lui eût décidément trop coûté. Il exprima au pasteur et au troupeau ses vœux, ses prières par un télégramme que M. le président Louis Vernes lut du haut de la chaire, et qui fit couler plus d'une larme :

« Chère paroisse, reçois avec confiance, des
« mains de Dieu, le pasteur qui me succède, et
« demeure fidèle à l'Évangile éternel. Pasteurs,
« mes chers collègues, anciens, diacres, membres
« du troupeau, je vous porterai devant Dieu
« dans mon cœur jusqu'à mon dernier souffle !

« Ernest DHOMBRES. »

Retraite. — Avant de se séparer de son ministère, M. Dhombres avait quitté, déjà depuis quelques mois, l'appartement presbytéral du Saint-Esprit, tout peuplé de souvenirs, où quelque chose de sa vie et de son âme restait comme attaché!... Il s'était retiré au boulevard Péreire, dans un coin tranquille de Paris, mais pas bien loin de ses anciens paroissiens, ni de la rue Roquépine.

Celui qu'on a appelé le « fondateur de la paroisse du Saint-Esprit », voulait s'effacer pour montrer que nul homme n'est nécessaire, que le serviteur n'est rien et que le Maître est tout. Comme il était heureux, cependant, de constater la prospérité de son Église ! Comme il jouissait des succès de ses collègues ! Et puis, comme il aimait à se rendre, le dimanche, au temple du Saint-Esprit, à s'asseoir sur ces bancs où il trouvait MM. les anciens et MM. les diacres, tous ses amis, où le troupeau était heureux de le voir arriver, même hésitant dans sa démarche... Ne semblait-il pas dire par sa présence : « Je suis là ! Je suis encore un lien entre les fidèles et les pasteurs. »

Il ne restait pas chez lui, inerte et ennuyé. Il goûtait beaucoup les lectures qu'on lui faisait ; elles lui ont été une consolation. Il ne pouvait plus faire de musique ; mais il était heureux d'en entendre, quand ses amis lui procuraient ce plaisir qu'il eût volontiers appelé, « divin ». Il se rendait avec joie aux conseils de direction des diaconesses, où il était toujours si sympathiquement accueilli ! Il manquait rarement aux comités des Missions, dont la belle œuvre l'attirait par son noble souci de l'âme humaine. Quand on s'inquiétait devant lui de l'agrandissement extraordinaire de cette œuvre, il avait coutume de dire : « C'est Dieu qui nous a forcé la main ; ce n'est pas nous qui avons dirigé les choses. » Il ne se rendait pas aux conseils de la Société centrale, mais il en suivait les travaux et les progrès avec le plus vif intérêt, persuadé qu'elle est aujourd'hui une colonne indispensable à l'édifice de notre Église réformée. Il assistait régulièrement aux comités de la Société biblique ; nous avons même retrouvé dans ses papiers inédits le discours qu'il prononça, lorsqu'il eut l'honneur de succéder, comme président, à un chrétien fervent, M. le

général de Chabaud-Latour. Sa foi en la Bible toute seule, sans aucun commentaire humain, était si simple et si grande !... Il aimait les réunions Mac-All ; cette évangélisation populaire avait acquis toute sa sympathie, de même que son fondateur, M. Mac-All, avait gagné tout son cœur ; il était heureux de parler quelquefois à la rue Royale, où plusieurs ont retenu son nom...

Dans la vie privée, il recevait des amis et se mettait à genoux pour prier avec ceux qui avaient besoin d'être soutenus dans leurs luttes ! Comme on l'a dit d'une manière pittoresque, lorsque les heures « devenaient lentes et lourdes », il faisait sonner son précieux chronomètre, — présent de quelques catéchumènes, — et cette petite voix lui rappelait des visages aimés. Il pensait alors à ceux qu'il avait vus mourir, si jeunes, dans la paix de Dieu ; à ceux qui, pasteurs ou missionnaires, « combattaient le bon combat de la foi » ; à ceux qui se dévouaient pour nos œuvres chrétiennes ; à ceux, plus nombreux, peut-être, qui étaient engagés dans les liens du péché et de l'incrédulité. Ou bien, il se remémorait le passé ; il faisait apparaître devant les yeux de son âme,

les pays qu'ils avait visités : l'Angleterre, la Hollande, la Suisse, l'Italie, l'Afrique, etc. Il revoyait les lieux, les monuments, les chefs-d'œuvre qu'il avait admirés, les amis qui l'avaient cordialement reçu. C'étaient comme autant d'*instantanés*, gravés sur son cerveau et dans son cœur, qui lui composaient un riche album toujours ouvert... Quand nous lui faisons remarquer parfois qu'il était silencieux, il répondait : « Je ne suis pas oisif ; je prie pour l'Eglise, pour les miens, pour mes amis dans l'épreuve ! (1) Et pour lui-même, en voyant son ministère fini, ne demandait-il pas à Dieu de réparer ses négligences ? Ainsi qu'il le disait à ses collègues dans sa lettre de démission, n'était-il pas plus frappé de ce qu'il aurait dû faire que du peu de bien qu'il avait accompli ? Il aurait voulu pouvoir recommander aux jeunes pasteurs l'esprit d'ordre, la méthode dans le travail,

(1) A combien de ceux-là il lui a été donné de penser... Il regretterait que nous n'eussions pas mentionné un de ses condisciples, un de ses meilleurs amis, M. le pasteur Dussaud, presque aveugle, comme lui, mais moins que lui, puisqu'il voit encore à se conduire.

l'économie du temps. Il regrettait de n'avoir pas tenu le registre de sa vie pastorale ; il reconnaissait humblement que la statistique lui avait manqué, qu'il n'avait été ni un créateur, ni un organisateur ; en tout, il avait été un homme d'inspiration...

Et puis, lorsqu'il regardait du côté de l'avenir, parfois il laissait voir une inquiétude... Lui qui était né avec un tempérament optimiste, il trouvait qu'on faisait trop bon marché des principes et de la tradition ; il eût voulu les jeunes pasteurs moins épris de nouveautés, plus respectueux du passé, plus fermes dans la doctrine. Avec une certaine mélancolie, qui n'était ni de la morosité ni de l'amertume, il disait : « Je ne suis plus de mon temps ; à mon âge, il vaut mieux disparaître et s'en aller vers le grand avenir. »

Et cependant, ce noble souci des générations futures, qu'il a aimées, ne sera pas perdu. Ce dernier ministère de la retraite, du silence et de la prière, ne sera pas effacé du livre de Dieu ! Qui sait même si, dans les balances éternelles dont la précision confondra nos juge-

ments, cette œuvre obscure, trempée de larmes, ne sera pas aussi féconde pour l'Eglise que celle des grands jours ?

Derniers mois. — C'est dans les montagnes des Cévennes, chez sa belle-mère, M^{me} Barafort, que M. Dhombres passa deux mois d'été, à Cognac, dans la maison de famille, en compagnie de son beau-frère et son ami, M. le pasteur Martin, de Saint-Ambroix, dont la société lui fut précieuse. En général, on le trouvait très changé. Les conversations, les lectures, le fatiguaient bientôt ; lui, si plein de sociabilité, cherchait volontiers la solitude de sa chambre et de son grand fauteuil. Parfois, cependant, il célébrait le culte du dimanche à la maison, lorsque le pasteur se rendait à une annexe voisine, et les auditeurs de ces réunions intimes venaient lui serrer la main pour le remercier.

Il était touchant de voir ces deux vieillards, M^{me} Barafort et M. Dhombres, — l'un de soixante-dix ans, l'autre de quatre-vingt-huit — se rencontrer tous les matins, sur la terrasse de

la maison et sous le ciel limpide de la montagne, pour une lecture pieuse. M^{me} Barafort lisait à son gendre un petit ouvrage qu'il faudrait faire connaître à tous les affligés : *L'Arc dans la nuée* ; et M. Dhombres de lui dire avec finesse et bonne grâce : « Vous voyez bien, ma mère, c'est vous qui êtes mon pasteur. » Ils se préparaient ainsi au grand départ, bien proche pour tous deux. L'un devait s'écrier dans quelques mois : Que c'est beau, la mort, Jésus l'appelle *la vie éternelle* ; l'autre devait exhaler son dernier souffle en prononçant la prière du livre de l'Apocalypse : *Seigneur Jésus, viens !* Dieu était bon de les avoir réunis encore une fois sur la terre, pour se fortifier dans le service du Maître, en attendant de l'adorer ensemble là haut, « sans ombre ni voile »...

M. Dhombres désirait rentrer à Paris en passant par la Suisse. Il s'était attaché à la petite ville de Vevey et à cette pension de famille, si chrétiennement dirigée par M. Amsler, où tout le monde était bon pour lui. C'est là qu'il revit son frère, conservateur des forêts en retraite,

venu à Vevey tout exprès pour le rencontrer. Par des journées d'automne d'un charme mélancolique, ils allaient passer les après-midi sur la terrasse de Territet, vrai jardin suspendu, en face du Léman. Les deux frères étaient heureux de se retrouver ; l'un décrivait la beauté des cimes déjà blanchies par une neige récente, ou la magie des couchers de soleil toujours variés ; l'autre écoutait, se laissait vivre au charme de cette nature, à laquelle il ne se doutait pas qu'il disait son dernier adieu... Ce fut une douce rencontre pour les deux frères qui s'aimaient tendrement et qui ne devaient plus se revoir.

De retour à Paris, au boulevard Pereire, M. Dhombres fut atteint d'une sorte d'influenza dont il se remit cependant au bout de quinze jours. Il disait : « Je remonte la pente, mais bien lentement ! » Hélas ! il ne la remontait pas ; il la descendait au contraire, — sans qu'aucun des siens pût s'en douter, — d'abord inconsciemment, puis à pas pressés, puis d'une manière vertigineuse...

Il eut encore une très vive joie. Comme

président de la commission du chant sacré, il reçut dans son cabinet et à sa table de famille, ses chers collègues MM. Decoppet, Th. Monod, Picard, qui travaillèrent ensemble, toute une journée, à la correction des épreuves du nouveau recueil, en préparation depuis dix ans : *Psaumes et cantiques*. Ainsi, M. Dhombres n'a pu tenir le volume entre ses mains; mais du moins il a su que cette œuvre si longue et si laborieuse était arrivée à très bonne fin !

La mort subite de la mère de son gendre, M^{me} Gastambide, — une amie précieuse à laquelle il était attaché par les liens d'une alliance étroite, d'une profonde affection et d'une même foi, — fut un coup pour M. Dhombres. On le trouva très accablé au service des funérailles; plusieurs se préoccupèrent de lui. En effet, peu de temps après, il eut une rechute d'influenza (peut-être n'était-ce que la manifestation d'un état général morbide), à laquelle il devait succomber au bout de onze jours.

Chose étrange ! M. Dhombres ne se croyait pas très malade. Il avait toujours redouté la souffrance physique, de peur, disait-il, de ne pas

pouvoir glorifier Dieu par sa patience » ; Dieu la lui a épargnée ! Mais il éprouvait une lassitude, surtout un découragement qu'il exprimait ainsi : « Je ne suis pas mieux ; nous piétons sur place ». Cependant, rien, ni dans ses lectures, ni dans ses prières, ni dans ses conversations, ne faisait penser qu'il crût sa fin prochaine. Il n'en était pas ainsi des siens ; une affreuse angoisse les étreignait.

Le dimanche matin, 9 décembre, sa famille comprit, par une intuition qui ne trompe pas, que tout espoir de guérison était perdu. Alors on lui dit ces paroles de Jésus, qui sont comme sa liturgie destinée aux mourants : « *Que votre cœur ne se trouble point et ne craignez point. Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père. Si cela n'était pas, je vous l'aurais dit. Je m'en vais vous préparer le lieu. Et quand je m'en serai allé et que je vous aurai préparé le lieu, je reviendrai et vous prendrai avec moi, afin que là où je serai, vous y soyez aussi avec moi* (Jean XIV, 1-3). Les larmes, les sanglots même qui accompagnaient ces paroles furent

sans doute une révélation pour le cher malade. Il écouta, étonné ; puis il se recueillit devant Dieu. Que se passa-t-il dans ce solennel tête-à-tête ? Nous pensons que Dieu lui révéla son plan et que, avec une soumission filiale, il dit à son Dieu : « Tu l'as dit, *je le veux !* » comme il devait lui dire quelques heures plus tard : « Tu l'as dit, *je le crois !* » Alors, quelque chose d'extraordinaire et de vraiment magnifique se produisit sur ce lit de mort. A l'être faible, succéda l'être fort ; à la créature dans l'accablement, le chrétien inspiré ; au disciple timide, le voyant des anciens jours ; ce fut une transfiguration soudaine, qui changea cette chambre de malade en un Thabor. Qui rendra la voix éclatante, l'accent vibrant d'émotion avec lesquels il nous disait des paroles ineffables... Cela, — pas plus que la flamme ardente qui s'échappait de tout son être, — ne peut s'écrire ni se décrire !...

M. Decoppet a dit que sa mort avait été éloquente comme sa parole. En effet c'est avec éloquence qu'il s'exprimait ainsi :

« Tout est résolu en Christ et par Christ : une vie finie, un ministère fini, oh ! que cela est

grand ! Mais je n'ai aucune peur. Christ est là !
Toute la Rédemption se presse dans ces heures
où tout s'accomplit. Tout est là ! Tout est infini !
Tout est ratifié !

« Il y a bien des choses que j'aurais voulu savoir
sur les mystères de la vie ; mais nous ne pou-
vons pas tout comprendre, les solutions d'ici-
bas embrouillent les choses ; elles sont une occa-
sion d'incrédulité. Bientôt nous saurons... »

Dès le matin du dimanche, sa famille avait fait
prévenir l'excellent docteur, M. Louis Monod,
qui le soignait avec tant de dévouement ; son
ancien et cher suffragant, M. Edouard Sautter,
puis ses petits-enfants. M. Edouard Sautter pria
avec ferveur auprès de son lit avant de se ren-
dre à la chapelle Milton, où il devait prêcher.
Après cette visite, M. Dhombres dit à ses petits-
fils : « Mes enfants, persévérez dans la voie du
bien ; celle-là ne trompe jamais. Effacez-vous
dans la vie et faites toujours votre devoir. J'au-
rais voulu vous initier plus lentement aux
choses tristes de la vie ; mais Dieu a voulu con-
centrer, en ces courts moments, toutes nos joies
et toutes nos douleurs. La lutte ici-bas, l'idéal

là-haut. O Dieu, purifie nos affections qui passent comme par le feu ! »

S'adressant ensuite à sa chère petite-fille : « Ah ! te voilà ! Tu viens me voir, merci ! Ma chère petite, tu connaîtras des jours meilleurs que ces jours de chagrin ; mais, même dans les jours mauvais, il ne faut jamais désespérer, parce que Dieu est là ! »

Quand il avait parlé un certain temps, il s'arrêtait, brisé par l'intensité de son émotion : « Ne parlons plus ! Rien, rien ! il y a tout dans ce rien... »

Puis il reprenait : « Que c'est beau, la mort ! Jésus la nomme *la vie éternelle*... » Il nous rappelait le cantique : « Je crois que Christ est mort pour moi ». Il ajoutait d'une voix forte : « *Tu l'as dit, je le crois !* »

Un moment, on l'entendit prononcer les éloquentes paroles de Bossuet : « Il n'y a plus de princesse, il n'y a plus de Palatine. Je m'en vais voir comment Dieu me traitera, mais j'espère en sa miséricorde. »

Il pensait à tous, même aux plus petits. A la personne qui lui donnait à boire : « C'est le

verre d'eau qui recevra sa récompense. » A son domestique : « Vous avez fait ce qui était en votre pouvoir, merci ! » A ses amis absents : « Le bon X..., quand il saura *cela!*... »

L'après-midi de ce dimanche où les portes du Ciel s'entr'ouvrirent, son frère, le général Dhombres, vint le voir : « Adieu, mon frère, adieu ; tu as été pour moi un bon, un fidèle, un loyal compagnon. Oh ! qu'il m'est doux de sentir vos mains à tous posées sur les miennes, unies dans l'infini de Dieu et de son amour. Notre amour est indivisible ! Aussi, je ne dis pas à Dieu : « Pourquoi m'as-tu abandonné », comme le disait Jésus. Non, il ne m'a pas abandonné ! Jésus a connu ce supplice pour que nous n'eussions pas à le connaître ». Il ajoutait : « Jésus a été seul à fouler *au pressoir*, mais moi je ne suis pas seul, puisque vous êtes avec moi ! »

Dans cette après-midi du dimanche, il vit M. Louis Sautter qui partait pour Marseille ; il lui dit adieu avec effusion : « Cher ami, tout en Christ, tout par Christ, tout pour Christ ! » Il reçut son collègue et son successeur comme

président du Conseil presbytéral du Saint-Esprit, M. le pasteur Soulier ; il écouta ses paroles émues ; il s'associa avec ferveur à sa prière, puis il lui adressa ces paroles : « Combien il m'est précieux de vous confier ma paroisse ! C'est comme une nouvelle investiture que vous recevez par ma mort ! » — M. le pasteur A. Bonzon vint aussi le voir et lui fit du bien par son affection vraiment filiale.

La vue des choses éternelles semblait grandir pour le mourant et le seuil de l'éternité s'approcher. Il disait dans un langage expressif : « Nous verrons là-haut de bien plus belles choses ; Dieu n'est jamais au bout de son rouleau ; quand il n'y en a plus, il y en a encore. A présent, la vie m'a donné son *maximum* ; elle ne peut me donner davantage ! — Ce qui est écrit est écrit, non en caractères terrestres, mais avec le sceau de l'éternité ! O mort, où est ton aiguillon ? O sépulcre, où est ta victoire ? Jésus a jeté un défi à la mort : oui, il est le plus fort ! »

Quelque chose d'ineffablement intime planait sur ce lit de mort ; nous récitons ensemble les beaux cantiques : « Sur toi je me repose,

ô Jésus, mon Sauveur, » etc. « Ah ! pourquoi l'amitié gémirait-elle encore, » etc. Un moment, il s'écria d'une voix pathétique : « Tu parais, ô Jésus, et ta bouche proclame l'an favorable du Seigneur, » etc.

Il disait aussi :

Rien n'est beau que d'aimer, n'est vrai que de souffrir !
L'homme est un apprenti, la douleur est son maître ;
Mais nul ne se connaît quand il n'a pas souffert.

Ainsi se mêlaient dans cette âme déjà gloriifiée, les douleurs de l'adieu terrestre et les joies de la patrie retrouvée. Ce qui s'en exhalait pour ainsi dire à la fois, c'étaient des témoignages d'affection pour les siens, qu'ils garderont dans leur cœur comme dans une chapelle sacrée, et des paroles de triomphante espérance. Journée bénie, où les tendresses humaines et les affections du ciel étaient confondues dans l'unité, où nous lui donnions des messages pour nos morts, où nous lui demandions de prier pour les vivants, à travers la prière de Jésus-Christ : heures ineffables que nous aurions voulu *éterniser*...

Le lendemain lundi, M. Dhombres nomma la plupart de ses collègues en exprimant le regret de ne pouvoir leur dire adieu. Il reçut la visite de M. Picard, son ancien compagnon d'œuvre au Saint-Esprit ; il écouta sa prière, puis quand il fut parti : « Adieu, Picard, adieu ! Apaisement ! Apaisement ! Seigneur Jésus, reçois mon esprit ! » Le Président du Consistoire de Paris, M. Louis Vernes, pour lequel M. Dhombres avait la plus vive affection, vint lui faire une visite fraternelle ; nous vîmes même arriver auprès de son lit le vénérable Guillaume Monod, son ancien et cher collègue ; mais le mourant perdait peu à peu la parole et entraînait dans cette cruelle agonie qui déchira le cœur des siens pendant de longues heures...

Avant minuit, Ernest Dhombres rendait le dernier soupir, et cette vie de soixante-dix années, qui tient en ces courtes pages éphémères, était retranchée de la terre des vivants ! Et l'incrédulité voudrait que ce fût là tout Ernest Dhombres !... Non, non, nous ne dirons pas le mot du désespoir antique : *Vixit!* Il a vécu.

Nous dirons le mot de la bienheureuse assurance de l'Eglise des Catacombes : *Vivit!* Il vit!

O Christ donne-nous de vivre un jour, à côté de lui, dans le repos du Ciel, par Toi et avec Toi!

O Christ, il voit ta gloire; qu'il nous soit donné de la voir avec lui!

Le lendemain, c'était une affluence à la maison du défunt. On n'avait pas appris sa maladie: on apprenait sa mort!... Ses parents désolés, ses amis, ses paroissiens venaient, en procession, pleurer celui qui reposait sur son lit funèbre, calme, noble, transfiguré, avant les humiliations du sépulcre. Puis, ce furent des apprêts funèbres: ce furent des fleurs, des couronnes, des messages, des lettres, des télégrammes qui arrivaient de toutes parts... témoignages précieux, mais poignants aussi, en ce qu'ils nous disaient: Tout est fini! C'est une histoire close... Il s'en va... Il ne reviendra plus, jamais! jamais!... Oh! sans Jésus-Christ, ce serait le désespoir...

Le vendredi 13 décembre 1894, une foule

émue se pressait, longtemps à l'avance, aux abords de l'église du Saint-Esprit. Tout avait été préparé par MM. les membres du Conseil presbytéral et du Consistoire pour que la cérémonie se passât dans le plus grand ordre. MM. les pasteurs, en robe, étaient au pied de la chaire et entouraient le cercueil. M. le pasteur Soulier présidait la cérémonie. M. le président du Consistoire, M. le pasteur Paumier, et les trois collègues immédiats de M. Dhombres, — M. Bonzon, à la maison mortuaire, MM. Soulier et Sautter, à l'église, — puis, au cimetière, M. le pasteur Lods, au nom de l'Église luthérienne ; M. le pasteur Hollard, au nom des Églises indépendantes, rendirent hommage à Ernest Dhombres, par des discours émus qu'on trouvera dans l'*Appendice*. Beaucoup de fidèles étaient en larmes et disaient sans doute un adieu secret à leur cher pasteur. Plusieurs lui firent cortège, malgré le brouillard et l'heure tardive, jusqu'au cimetière Saint-Vincent, situé sur les hauteurs de Montmartre, où repose sa dépouille mortelle. Il est là, dans une solitude qu'il eût choisie, sous de grands arbres, en présence de l'immense

panorama de Paris, — de ce Paris qu'il a tant aimé, où il a voulu vivre, mourir et être enseveli, au sein de sa grande famille spirituelle.

Mais, si ses restes mortels sont sous la pierre, son âme est glorieusement partie pour le Ciel. N'est-ce pas lui qui a écrit ces lignes : « Le Ciel n'est pas un séjour extérieur, une contrée brillante et bienheureuse, où nous serons magiquement transportés par la mort. Le Ciel est une réalité *intérieure* et *antérieure*, que nous emporterons à travers la mort. Nous sommes *du Ciel* avant d'être *dans le Ciel*. » (1). — Et n'est-ce pas lui qui s'est écrié, aux portes de l'éternité : « *Que c'est beau, la mort ! Jésus l'appelle la vie éternelle !* »

Si quelque ami se dirige vers le cimetière Saint-Vincent-Montmartre, en souvenir de son pasteur, il lira sur le modeste granit, surmonté d'une croix, ces paroles qui résument toute sa foi :

« Celui qui croit au Fils, à la vie éternelle. »
(Jean III, v. 36).

Et celles-ci, qui résument toute sa vie :

(1) *Souvenir des fêtes de Pâques*, particulièrement destiné à la jeunesse. Trois discours. (Grassart), p. 75-76.

« Tu as souffert, tu as eu de la patience, tu as travaillé pour mon nom, et tu ne t'es point lassé. » (Apoc., ch. II, v. 4).

Nous aurions voulu pouvoir ajouter aux paroles bibliques, cette autre belle épitaphe :

Après la dernière prière,
Sur ma fosse plantez la croix ;
Et, si l'on me donne une pierre,
Gravez dessus : *J'ai cru, j'ai vu.*

Dites entre vous : Il sommeille ;
Son dur labeur est achevé ;
Ou plutôt, dites : Il s'éveille ;
Il voit ce qu'il a tant rêvé.





APPENDICE

Les funérailles de M. le pasteur Dhombres. —
Extraits de quelques articles de journaux.

Les funérailles de M. le pasteur Dhombres eurent lieu le vendredi 14 décembre 1894, à deux heures, au temple du Saint-Esprit. Plusieurs journaux politiques, notamment le *Journal des Débats*, le *Signal*, le *Temps*, annoncèrent la mort de M. Dhombres et dirent quelle perte notre Église a faite en sa personne.

Service à la maison mortuaire

Un premier service funèbre, spécialement destiné à la famille, eut lieu au domicile de M. le

pasteur Dhombres, 142, boulevard Péreire. M. A. Bonzon, qui le présidait, lut quelques passages de la Sainte Écriture, puis il prononça l'allocution suivante :

DISCOURS DE M. A. BONZON

Il est heureux dès à présent, il se repose de ses travaux ; étant mort dans le Seigneur, il vit maintenant avec le Seigneur ; il est né à la vie éternelle, il fait l'expérience bénie que les souffrances du temps présent ne sont rien auprès de la gloire d'en haut ; il a retrouvé dans la maison du Père tous ceux qui l'y ont devancé, et il y goûte la paix et les joies ineffables vers lesquelles le portaient les meilleures aspirations de son cœur... Il se repose, il est heureux, tout est bien pour lui, nous ne le plaindrons pas. Mais nous vous plaignons, vous, ses bien-aimés, que son départ laisse désolés, et qui devrez désormais poursuivre sans lui la route que, pendant tant d'années, vous avez suivie avec lui. Nous l'avons trop respecté et trop aimé, nous avons trop éprouvé combien son cœur était tendre et bon ; trop souvent, durant ces années d'épreuve, nous avons été émus et édifiés par le spectacle de sa sérénité et de sa patience, pour ne pas comprendre ce qu'il devait être dans l'intimité du foyer domestique, pour ne pas mesurer l'étendue du vide qui vient de se creu-

ser à ce foyer et dans vos cœurs, et ne pas vous plaindre de toute notre âme, en pleurant avec vous. Dieu veuille que le témoignage de notre affliction, que les mille sympathies connues et inconnues dont vous êtes entourés et le concours de cette foule qui, en ce moment même, s'assemble pour adresser au fidèle pasteur les derniers adieux du troupeau qu'il a tant aimé, vous apportent une force et une consolation, en vous donnant l'assurance que, si vous êtes les premiers, sans doute, à pleurer et à souffrir, du moins vous ne souffrez et ne pleurez pas seuls. — Mais je serais infidèle à la mémoire même de celui que nous honorons et j'userais mal du privilège qui m'est accordé de parler auprès de son cercueil, si je ne me hâtais d'ajouter ce que, tant de fois, il a dit lui-même aux affligés que sa voix consolait : « Pleurez, mais en vous soumettant, — pleurez, mais en bénissant, — pleurez, mais en espérant. »

La main qui vous frappe est celle d'un Père toujours miséricordieux. S'il a marqué cette heure, c'est que cette heure était bonne et convenable pour vous comme pour lui. Nous devons croire cela pour ceux qui partent, jeunes et pleins de force, au début d'une carrière à peine commencée ; nous devons le croire aussi pour ceux qui, parvenus au terme de la tâche, peuvent redire avec Whitefield : « Je me suis fatigué dans ton service, mais non pas de ton service ! » Inclinez-vous donc devant la décision mys-

térieure, mais paternelle de Dieu, persuadez-vous que sa volonté est toujours la meilleure, et, sans la comprendre clairement ici-bas, acceptez-la avec soumission et avec foi. Faites mieux encore : bénissez. Que les ombres du présent et les obscurités de l'avenir ne voilent pas à vos yeux les rayons du passé. Perdre beaucoup, c'est avoir beaucoup possédé, et quiconque a beaucoup possédé, doit beaucoup remercier. Mais, pourquoi vous rappellerais-je ce devoir ? Ne sais-je pas bien que vous ne l'avez pas oublié ? N'ai-je pas la certitude que la douleur qui étreint vos cœurs, ne vous rend ni ingrats, ni injustes, et qu'elle ne vous empêchera pas de vous joindre à nous, pour dire à Dieu, en ce moment même : « Seigneur, Toi qui viens de nous retirer le mari, le père, l'aïeul, l'ami qui nous était si précieux, nous te rendons grâce de ce que tu nous l'avais donné ; nous te remercions des souvenirs infiniment doux et des pieux exemples qu'il nous laisse ; nous te bénissons de ce que, pendant tant d'années, il a répandu dans sa famille et dans ton Église les trésors de son affection, de ses talents et de sa foi, et de ce que, après l'avoir constamment soutenu au cours d'une carrière semée de joies et d'épreuves, tu t'es manifesté jusqu'au bout à son âme et tu l'as puissamment secondé dans le dernier combat. » — Ce dernier combat, il viendra pour nous aussi, ne l'oublions pas. Encore un peu de

temps, et le Seigneur frappera à notre porte. Après tant d'autres deuils, ce deuil nouveau vient nous dire : « Soyez prêts. » — Oui, soyons prêts pour la lutte suprême, pour le départ, pour le jugement, mais prêts aussi pour la sainteté, pour le ciel, pour la vie éternelle que Jésus-Christ nous a acquise par son sang. A nous aussi, qu'Il a appelés à sa merveilleuse lumière, le Seigneur prépare une place dans son Royaume. Là, nous le verrons tel qu'Il est ; là, nous connaissons comme nous avons été connus ; là, nous retrouverons pour jamais ceux que la séparation d'ici-bas nous aura ravis pour un temps. Pleurons donc, mais en pleurant, espérons. Que, fondées sur Jésus-Christ, vainqueur de la mort, nos espérances chrétiennes deviennent d'inébranlables certitudes, en sorte que notre adieu douloureux d'aujourd'hui se transforme toujours mieux en un ferme et paisible au revoir.

Mais, pour pleurer ainsi, il nous faut le secours de l'Esprit, de celui que Jésus a appelé le Consolateur par excellence. Implorons-le donc en ce moment ; implorons-le à tous les instants de cette douloureuse journée ; implorons-le tous les jours, cet Esprit d'En haut, qui seul peut communiquer à nos cœurs la paix et la soumission, nous inspirer la reconnaissance à l'heure de l'épreuve et nous rendre capables de redire, en nous séparant de celui que nous avons tant aimé, le cantique de l'espérance :

Quand le bruit de tes flots, l'aspect de ton rivage,
O Jourdain ! nous diront : Vos travaux ont cessé !
Au pays du salut, conquis par son courage,
Jésus nous recevra, triomphants et lassés,
Près de ces compagnons d'exil et d'héritage,
Qui ne sont pas perdus, mais nous ont devancés.

Après une prière de M. le pasteur E. Sautter,
le cortège se rend au temple du Saint-Esprit.

Service au Temple du Saint-Esprit

Le temple du Saint-Esprit, tendu de noir, offre un aspect imposant. Les pasteurs en robe occupent le parquet et les premiers rangs de l'auditoire ; quelques autres sont mêlés à l'assemblée. La famille (dans les rangs de laquelle MM. les pasteurs Maury et Gonin) vient ensuite, ayant à sa droite les membres du Consistoire, et à sa gauche le Conseil presbytéral ainsi que le diaconat de la paroisse du Saint-Esprit. L'église est absolument pleine et ne peut contenir l'assistance. La tristesse et l'émotion se lisent sur tous les visages. Plusieurs pasteurs sont venus de loin pour donner à leur honoré collègue une preuve de leur affection et de leurs regrets.

M. le pasteur Soulier, président du conseil presbytéral de la paroisse du Saint-Esprit, ouvre le service funèbre par l'invocation et la lecture de divers fragments de l'Écriture sainte (Apocalypse, XXI, 1-7; XXII, 3-5; — I Thessaloniens II, 7-8, 10-12, 19-20). Après une fervente prière, il prononce le discours suivant :

DISCOURS DE M. SOULIER

Sœurs et frères affligés, ce que j'ai à cœur de vous dire, voici qui le dit avec une puissance que personne ne saurait égaler : c'est cette assemblée, qui déborde le temple et qui ne fait à cette heure qu'un cœur et qu'une âme avec vous, si bien qu'en disant sœurs et frères affligés, il pouvait sembler que je m'adressais à tous.

Vous vous rappelez cette parole biblique : « Dieu nous a donné les arrhes de l'Esprit », c'est-à-dire ce commencement de vie spirituelle qui est le gage de la vie éternelle. Vous avez sous vos yeux les arrhes de la couronne céleste que reçoit votre bien-aimé pasteur. Ce qui fait la couronne d'un pasteur, ce sont des âmes. D'abord, celles des siens. Il a le droit de s'appliquer la promesse : « Crois, et tu seras sauvé, toi et toute ta famille. » Puis, toutes les âmes qu'il

a conquises sur le mal et l'impiété, et l'indifférence, et qu'il a gagnées à Jésus-Christ. Que M. Dhombres se soit amassé des trésors dans le ciel, il y en a une preuve : ce sont les trésors, je veux dire les profondeurs d'affection que vous voyez en cet instant se montrer au grand jour.

Je ne sais si j'ai jamais rencontré une union semblable, à ce degré étroite, entre un troupeau et son pasteur. Elle doit être rare, en tout cas, et elle est de ma part l'objet d'une sainte envie.

De l'affection de son troupeau pour M. Dhombres, vous ne doutez pas ; il ne pouvait en douter lui-même. Il a dû avoir ses chagrins, ses déceptions ; son cœur a dû être meurtri de plus d'un coup. Mais enfin, dans l'ensemble, son ministère a été heureux ; il n'a pas trouvé sa paroisse ingrate. Il a pu récolter, et en abondance, des fruits de son activité ; il a goûté des joies refusées à beaucoup de pasteurs. Et la vive affection qu'autour de lui on lui vouait, il la retrouvait au delà des limites de sa paroisse. Lorsque je suis arrivé au milieu de vous, j'ai été frappé et touché des marques d'attachement et de déférence avec lesquelles il était accueilli partout et, en particulier, dans les conseils d'église et les comités des œuvres chrétiennes. Grande, très grande était son autorité. On lui rendait témoignage, on lui rendait justice. On n'a pas attendu sa mort pour faire la découverte de ce qu'il était et de ce qu'il valait comme pasteur et

comme ami. Ces jours-ci, je recevais d'un membre de l'Eglise, désolé d'être tenu éloigné de vous par la maladie, une lettre qui résume bien les pensées de tous : « M. Dhombres, m'écrit-il, était l'âme de la paroisse du Saint-Esprit. »

Pour ce qui est de l'affection de M. Dhombres pour son troupeau, le troupeau n'en doutait pas davantage, de son côté. C'est qu'il savait bien que M. Dhombres était tout entier à sa paroisse. M. Dhombres avait par excellence l'âme pastorale. Chez d'autres, un écart parfois est perceptible entre l'homme et le pasteur, le même qui se rencontre entre l'homme et le chrétien; l'harmonie n'est pas complète. L'homme gêne et paraît de temps à autre comprimer le pasteur. Rigides et véhéments, tels luttent avec persévérance, parce que c'est le devoir, parce que l'Esprit de Dieu les y incline, pour s'assouplir, pour parvenir à être bienveillants et doux. Ayant quelque hauteur, gardant un reste d'orgueil tapi dans quelque recoin, tels autres font consciencieusement effort pour se discipliner, pour devenir humbles, parce qu'ils doivent donner l'exemple et qu'ils savent que l'humilité, c'est le vrai et le bien. En M. Dhombres, il apparaissait que le pasteur et l'homme ne faisaient qu'un; le pasteur, c'était tout l'homme.

Sa paroisse était à ce point, pour lui, vivante et présente, qu'elle lui était devenue comme une per-

sonne qu'il étreignait de son amour chrétien. Il la voyait ; il la vit mieux encore quand ses yeux ne purent plus la voir. Il en fut d'elle comme de ces horizons, de ces paysages qu'il aimait à revoir, qu'il décrivait comme s'il les avait, en effet, revus, et que son admiration invitait à admirer. La paroisse du Saint-Esprit ne passant plus sous son regard, sous la forme de tant et tant de visages connus, il la ramassa en lui, il la fonda en une apparition unique, bien chère, charmante, aurait-il dit : n'était-ce pas son expression favorite, par où il se révélait lui-même ? Et ce fut ainsi jusqu'à la fin. M. Dhombres nous a confié son Eglise, à mes collègues et à moi, comme une mère confie ses enfants qu'elle va quitter. Sur son lit de mort, dimanche, il s'est servi d'un mot qui montre combien il l'avait faite sienne : « Je vous renouvelle, me dit-il, mon investiture. » Et tout ce qu'il ajouta signifiait : Aimez bien mon église, veillez bien sur elle, traitez-la avec bonté. J'ai vu souvent mourir ; je n'avais pas encore reçu de vœux de mourants ; mon père et ma mère sont morts loin de moi. Cette Eglise n'est certes point à l'étroit en mon cœur ; mais le vœu que j'ai recueilli sur les lèvres de M. Dhombres, et qui me demeurera sacré, me la fera chérir plus encore.

Affection mutuelle du pasteur et du troupeau, long et fécond ministère, suprêmes recommandations, autant de précieux souvenirs qui nous sont

doux. Mais la douceur s'en changerait en amertume, s'il n'y avait qu'eux pour nous consoler. Il n'y a qu'une consolation qui console : c'est la foi et l'espérance chrétiennes qui la donnent. Mais alors, elles la donnent, suivant le terme de l'Écriture, sans mesure. Devant nous tous, s'ouvrent les perspectives de l'avenir, qui, pour notre bien-aimé pasteur, sont les réalités du présent. Il est entré en possession de sa part d'héritage. Nous nous affligions en le voyant quitter le ministère; nous redoutions pour lui l'inactivité. Ne lui serait-elle pas funeste? Quelle triste fin d'existence! Dieu a pourvu pour lui à de meilleures choses. Il l'a appelé à un autre ministère; le voilà de nouveau en activité de service, là où il n'y a plus d'aveugles et où il n'y a plus d'immobilité forcée. Passées ces heures, ces minutes lentes et lourdes, qu'il faisait sonner à son oreille, que lui comptait son chronomètre, don d'un groupe de catéchumènes. Le temps ne traîne ni ne pèse là-haut. Ainsi, il n'a pas été dépouillé du ministère, mais il a été revêtu d'un ministère nouveau et éternel.

Ce ne sera plus le ministère à deux, chère sœur en Jésus-Christ. S'il est rare que pasteur et troupeau soient aussi intimement unis, il est tout aussi rare que pasteur et femme de pasteur soient associés dans le ministère au point où, du fait de l'épreuve, vous l'avez été avec votre mari. Je ne pourrais rien dire qui pût diminuer votre douleur. Nous soupignons

après des raisons de ne pas désespérer, et nous les avons; nous ne cherchons pas des raisons de ne pas souffrir. Cependant, remarquez-le, il vous est toujours possible d'exercer un ministère, tout en demeurant en communion avec celui qui est désormais ministre du Christ dans le ciel. Tandis qu'il y est en fonctions, il vous reste, à vous, un ministère auguste, une part de celui de Jésus lui-même, dont il est dit qu'à présent il intercède pour nous : le ministère de la prière. Vous priez pour ceux qui s'inspireront de M. Dhombres, avec la résolution de le continuer, pour ceux dont le cœur est serré lorsqu'ils songent qu'ils ne le verront plus, chaque dimanche, avant le culte, venant s'asseoir dans notre petite sacristie, et les encourageant, priant avec eux. Vous priez, autant que jamais, pour cette paroisse, qui n'oubliera ni l'œuvre de votre mari, ni la vôtre auprès de lui. — *Amen !*

Pendant que M. Soulier descend de chaire, — comme après les discours de MM. Louis Vernes et Paumier, — le chœur de la paroisse du Saint-Esprit chante quelques versets de cantiques. MM. Louis Vernes, H. Paumier et Edouard Sautter occupent successivement la chaire.

DISCOURS DE M. LOUIS VERNES

Président du Consistoire

M. le pasteur Louis Vernes, président du Consistoire, en affirmant ce que vient de dire M. le pasteur Soulier sur le dévouement de M. le pasteur Dhombres à sa chère paroisse du Saint-Esprit, parle des sentiments que M. Dhombres éprouvait pour l'ensemble des paroisses de Paris, et cite, à cet effet, la lettre d'adieux que ce vénéré pasteur avait adressée au Conseil presbytéral du Saint-Esprit, lorsqu'il prit sa retraite, au commencement de cette année. Il y exprimait le désir qu'une véritable solidarité entre les paroisses maintint l'unité de notre Eglise :

« Si M. Dhombres faisait des vœux pour la grande paroisse de Paris, il en faisait aussi, et de bien ardents, pour l'Eglise réformée de France tout entière, qu'il aimait passionnément. Aussi, s'intéressait-il vivement à nos œuvres d'intérêt général : à la Société Biblique de France, à la Société centrale, à la Société des Missions évangéliques, à l'Institution des Diaconesses, dont il était le président.

« Tandis que Josué combattait les Amalécites, Moïse priait, et les Israélites étaient victorieux. M. Dhombres ne pouvait plus combattre dans l'arène, mais il priait pour ses collègues, pour ses frères

combattant le bon combat de la foi, et qui sait les victoires que ses prières auront obtenues ?

« Il est inutile de rappeler ici ce qu'était la prédication de M. le pasteur Dhombres, si chaude, si imagée, si vivante ! M. Dhombres était un pasteur complet et qui ne négligeait point la cure d'âmes ; aussi, que de consolations il a pu apporter ! que d'encouragements il a pu donner à ses bien-aimés paroissiens ! Il savait souffrir avec eux ; il savait se réjouir avec eux ; il était vraiment sympathique, et c'est là le secret de son influence.

« Dimanche dernier, après la lecture de passages de l'Écriture que lui fit son entourage, M. Dhombres eut tout à coup la conscience de la gravité de son état. Dès lors, il s'entretint avec les siens de ses fermes espérances ; il parla des mystères de la vie qui allaient cesser, pour lui, d'être des mystères. Il adressa, avec la plus grande sérénité, des adieux à tous ceux qui l'entouraient. Il remercia Dieu des jouissances qu'Il lui avait accordées, appréciant celles qui lui étaient demeurées dans sa cécité.

« Oui, M. le pasteur Dhombres avait connu, il le disait en présence de l'Éternité, ce que la vie humaine, quand c'est la vie du chrétien, peut apporter de véritables jouissances !

« Encore dernièrement, en voyage, il contemplait, par la vue des siens, des paysages nouveaux et les admirait. Il en voit aujourd'hui de plus beaux. Il a

vu avant nous les nouveaux cieux et la nouvelle terre. Dieu veuille que nous puissions tous les voir nous-mêmes ! »

DISCOURS DE M. LE PASTEUR PAUMIER

« Quoique mort, il parle encore par « sa foi ». (Hébreux, ch. XI, v. 4). La voici donc fermée par la mort, cette bouche éloquente qui vous annonçait ici même, il y a si peu de temps, le message du salut.

La voici pour toujours silencieuse cette voix, toute vibrante de compassion pour vos âmes, qui vous pressait de vous donner à Jésus-Christ.

Et pourtant, ici même, en présence de ce cercueil, en face de ce triomphe insolent de la mort, nous pouvons répéter la parole de l'apôtre :

« Quoique mort, il parle encore », et jamais prédication plus saisissante n'est sortie de sa bouche que celle de cette vie fidèle, de cette mort paisible. Oui, « quoique mort il nous parle encore par sa foi ».

La Foi, voilà bien le trait dominant de sa vie, et si j'osais emprunter les deux mots qu'il écrivait lui-même en tête d'un de ses ouvrages, je dirais : « Foi et Patrie », voilà les deux nobles inspirations de son ministère si fidèle et si béni.

Ernest Dhombres avait beaucoup reçu de Dieu,

mais ces dons brillants de l'intelligence et du cœur, qui apprennent à tant d'autres à se passer de Dieu, avaient servi à le rapprocher de Lui.

Il n'avait que vingt-trois ans quand il fut nommé pasteur d'une des grandes Eglises du Midi, cette Eglise d'Alais à laquelle il a consacré les dix premières années de son ministère, années de jeunesse et de saint enthousiasme, années bénies où un réveil magnifique de la foi et de la vie vint récompenser son zèle, et montrer l'éternelle puissance de l'Evangile du salut gratuit pour toucher et convertir les cœurs. — Après une nouvelle période de trois ans et demi consacrée à l'Eglise de Montpellier, il fut appelé, en juin 1860, à Paris, comme suffragant de M. le pasteur Vermeil; en mai 1865, il devenait suffragant de M. le pasteur Juillerat, et, à la mort de celui-ci, il était nommé, le 29 mars 1867, pasteur titulaire de l'Eglise Réformée de Paris.

C'est à Paris que nous l'avons vu à l'œuvre; c'est là, comme son collègue et son ami, que nous avons pu suivre de près les progrès, les bénédictions et la constante fidélité de son beau ministère de *trente-quatre* années.

Il arrivait dans une Eglise encore troublée par les divisions religieuses. C'était une tentation pour un pasteur nouveau, étranger à ces premiers débats, de rester à l'écart, et de s'assurer par cette neutralité, sous ombre de charité, des applaudissements plus

nombreux que ceux qui avaient accueilli ses premiers débuts.

Dhombres avait au cœur une idée plus haute de son devoir et de son ministère.

Je le laisse parler lui-même, dans un de ses sermons de cette époque sur Paul et Barnabas à Lystre :

— « La tentation de Paul et Barnabas se renou-
« velle pour les ministres de Jésus-Christ. Prêcher
« les discours éloquentes de la sagesse humaine au
« lieu de la folie de la Croix, adoucir ou voiler ce
« qui, dans la révélation de Dieu, confond et blesse
« l'orgueil humain, accommoder au goût du jour la
« vérité immuable et éternelle, voilà pour nous le
« moyen de recueillir ici-bas des éloges et des
« faveurs.

« Alors le monde viendra à nous — *avec des tau-*
« *reaux et des couronnes.* — De quel prix aurons-
« nous payé ces hommages ?

« Du prix de la dignité et de la fidélité de notre
« ministère. Ah ! souvenons-nous que nous devons
« à ces âmes, auprès desquelles nous sommes
« ambassadeurs, la vérité tout entière, la vérité
« théorique et la vérité pratique, la vérité qui plaît
« et la vérité qui blesse. Mille fois mieux l'impo-
« pularité, l'isolement, la souffrance que notre repos,
« notre bonne réputation, notre succès, notre gloire

« au prix de la vérité. » — Tel il était alors, tel, et nous en bénissons Dieu, il est resté jusqu'à la fin.

Même foi, même ardent patriotisme dans ces jours si douloureux et si sombres du siège de Paris que nous avons traversés ensemble. — « Au milieu de nos souffrances », écrivait-il, « nous avons senti « notre foi et notre patriotisme, comme deux flammes « trop souvent languissantes, se ranimer et se « confondre au foyer de l'épreuve. »

Il peignait l'aspect de Paris transformé, du vrai Paris qui, selon le mot de Bersier, s'était retrouvé et s'apercevait qu'il était autre chose qu'une ville de plaisir et qu'une vaste hôtellerie. Cette ville dont on faisait la corruptrice du genre humain, tressaillait à toutes les voix qui lui parlaient de devoir, d'honneur et de vertu. — Relisez dans son beau volume, *Foi et Patrie*, les sermons : *Le Noël des assiégés*, et un *Emouvant renouvellement d'année*, prêchés dans cette Eglise, au moment même où commençait le bombardement de Paris assiégé; et, en sentant passer dans votre cœur l'émotion qui l'animait lui-même, vous répéterez : « Quoique mort, il nous « parle encore par sa foi ».

Sa foi! mais c'est surtout à l'heure douloureuse de l'épreuve qu'elle s'est révélée pour nous plus ferme et plus sereine. Quand un mal cruel est venu le priver de la vue, arrêter son activité, le contraindre à la retraite, avec quelle humble et simple résignation

il a, sans résister, accepté cette croix que son Sauveur l'appelait à porter. — Point de plaintes, point de murmures. C'était lui, pauvres amis, qui vous soutenait et vous consolait. Ah! mes frères, écoutez, dans le silence de ce temple où sa voix ne retentira plus, écoutez dans le silence de vos cœurs attristés, et vous sentirez qu'il est bien vrai de dire : « *Quoique « mort, il nous parle encore par sa foi. »*

Il vous parle, pauvres et chers affligés : vous, la compagne si chère et si dévouée de sa vie et de son ministère; vous, parents, enfants, petits-enfants qui étiez sa joie et sa couronne. Il vous parle de la fidélité de Dieu envers ceux qui le craignent, de la réalité des promesses divines pour celui qui suit son Sauveur, quelque part qu'il le mène.

Vous voudrez marcher sur ses traces, en attendant le jour béni du revoir, où Dieu même essuiera toute larme de nos yeux.

Il vous parle à vous aussi, vous qui avez été tout particulièrement les objets de sa sollicitude, catéchumènes qu'il a essayé de conduire au Sauveur; familles chrétiennes dont il a béni l'union, baptisé les enfants, partagé les joies et consolé les deuils.

Ne voulez-vous pas rallumer dans vos cœurs cette flamme de l'amour divin qu'il avait un moment allumée?

Ne voulez-vous pas rendre à son ministère le

meilleur témoignage par votre piété, votre fidélité de tous les jours, vos progrès dans la Sainteté?

Venez, il vous appelle encore, une dernière fois, par sa mort, comme par sa vie; que votre pasteur, que tous vos pasteurs, en paraissant devant Dieu, puissent dire : « Aucun d'eux ne s'est perdu, « Seigneur ; me voici avec tous ceux que tu m'avais « donnés! »

DISCOURS DE M. EDOUARD SAUTTER

Pardonnez-nous, mes Frères, si, avant de vous inviter à vous unir à nous dans une dernière prière, nous sollicitons votre attention quelques minutes encore! Pardonnez-le nous, je vous en prie, vous qui, n'ayant pas eu le privilège de connaître personnellement M. le pasteur Dhombres, seriez peut-être disposés à trouver que nous abusons de votre sympathie et que nous vous retenons bien longtemps autour de ce cercueil.

Mais, vous l'avez compris, il nous est si doux, au sein de notre commune affliction, de prolonger ces moments de recueillement dans cette église, de nous consoler les uns les autres, en nous parlant les uns aux autres de lui, et en restant auprès de sa chère dépouille, de caresser quelques minutes encore l'illusion que nous l'avons lui-même auprès de nous.

C'est une paroisse qui perd celui qui fut si longtemps son pasteur !

Ce sont des collègues qui sont venus rendre un dernier hommage à leur vaillant compagnon d'armes !

C'est une famille qui se sépare de son chef, ce sont des enfants qui disent adieu à leur père !

Et cette famille, ce n'est pas seulement celle qui occupe les premiers bancs de ce temple : vous, la veuve, vous sentez, n'est-ce pas ? que ce qu'il était pour vous, il l'était dans une grande mesure pour beaucoup d'autres, leur appui le plus fidèle, leur conseiller le plus sûr ! Vous vous demandez avec angoisse : « Que vais-je faire sans lui, ô mon Dieu ? » et ils sont nombreux, très nombreux ici ceux qui, faisant écho à vous soupirez, iront répétant eux-mêmes : « Qu'allons-nous devenir sans notre cher pasteur ? »

Vous, ses enfants, ses petits-enfants bien-aimés, vous croyez savoir mieux que personne quel père et quel grand-père il était pour vous ; mais nous le savons presque autant que vous-mêmes, j'ose le dire, nous qu'il a guidés dans notre vie religieuse, depuis le temps où nous venions, enfants, nous asseoir ici même sur les bancs de son école du dimanche.

Ah ! comme nous l'aimions alors !

Comme nous l'aimions durant ces deux hivers d'instruction religieuse, où, dans son salon de la

rue Castellane, et, plus tard, dans une des salles de cette église, il cherchait à nous communiquer quelque chose de sa foi si humble, si claire et si forte ; nous étions tous, je m'en souviens, oui, nous étions fiers de nous appeler « catéchumènes de M. Dhombres ! »

Comme nous l'aimions, quand, dans la suite, nous trouvions toujours un si cordial accueil dans son cabinet de pasteur, et, si parfois nous étions tentés de lui reprocher quelque chose, c'était son extrême indulgence, c'était, comme l'un de vous me le disait un jour, sa disposition presque excessive à nous voir décidément « trop en beau ! »

Que n'auriez-vous pas à nous raconter sur lui, vous qu'il a suivis si tendrement dans la vie ? Je le devine d'après tout ce que j'aurais à vous raconter moi-même, et tous nos témoignages ne seraient que la paraphrase fidèle de ce cri commun de nos cœurs :

Cher M. Dhombres, comme nous vous aimions !

Mais nous avons autre chose à faire qu'à le dire, nous avons à le montrer.

Vous, ses bien-aimés, vous, ses enfants dans la foi, vous tous, les membres du troupeau de ce dévoué pasteur, voulez-vous rendre à sa mémoire le seul hommage véritablement digne d'elle ? Prenez, oh ! prenons tous, à cette heure, l'engagement solennel d'être partout et toujours ce qu'il aurait voulu que nous soyons, de faire en toute circonstance ce qu'il

aurait été le premier à nous conseiller ; contribuons tous, par notre foi, notre zèle, notre amour chrétien véritable, à la prospérité spirituelle toujours grandissante d'une Eglise qui restera toujours nommée : l'Eglise de M. Dhombres.

... Et si un jour, jour que j'appelle de tous mes vœux, comme il l'appelait des siens, l'un de vous deux, ses petits-fils, ou tous deux ensemble, ce qui serait plus beau encore, répondant à une vocation qu'il appartiendra à Dieu seul de vous adresser, s'Il le juge bon, vous vous élançiez dans cette belle carrière pastorale, où votre grand-père vous aurait si noblement devancés, si vous cherchiez alors à faire revivre dans vos vies quelque chose de la sienne ; si, en vous voyant à l'œuvre, nous pouvions nous écrier, avec une émotion toute faite de reconnaissance : « Comme ils nous le rappellent ! » ce jour-là, sachez-le, mes chers catéchumènes, vous ajouteriez le plus beau de tous les fleurons à cette couronne faite de nos tendresses et de nos regrets, que nous déposons aujourd'hui sur son cercueil !

Amen !

M. Ed. Sautter a terminé par la prière et la bénédiction cette émouvante cérémonie qui a fait couler bien des larmes.

Service au Cimetière

Le cortège se transporte ensuite au cimetière Saint-Vincent, à Montmartre. M. le pasteur Bonzon lit le service liturgique, puis il donne successivement la parole à M. Lods et à M. Hollard.

DISCOURS DE M. LODS

Messieurs et chers Frères,

C'est pour moi un privilège vivement senti de répondre à l'appel qui m'a été fait, de représenter, dans ce grand deuil, l'Eglise luthérienne de Paris, et de vous apporter l'expression de l'affection fraternelle qui nous unit à vous.

Nos deux Églises sont sœurs, en effet : nous avons le même Dieu et le même Christ; avec des dons différents, nous faisons la même œuvre, à travers les mêmes épreuves, avec la même espérance.

Il sentait vivement ces liens de solidarité qui nous unissent, le pasteur vénéré que Dieu vient de nous reprendre. Nous nous souvenons avec reconnaissance des témoignages de sympathie qu'il nous a donnés, dans les jours difficiles qu'a traversés notre Église. Aussi, en nous inclinant aujourd'hui

avec vous devant Dieu dans un même sentiment de douleur et de respect, nous sentons-nous pressés d'appeler les plus riches consolations du ciel sur la famille affligée et sur l'Eglise en deuil.

Ces mêmes sentiments, ces mêmes vœux, nous sommes chargé de les exprimer ici, au nom du Conseil de direction de l'Institution des Diaconesses, que M. Dhombres présidait dans un si grand esprit de sagesse et de dévouement, et où son souvenir restera ineffaçable, — au nom aussi du Comité de la Société biblique de France, qui perd également en lui un président respecté et aimé de tous.

J'ai eu le privilège d'être, pendant de longues années, le collaborateur de M. Dhombres dans ces deux œuvres; et je sais quelle place elles tenaient dans son cœur, la première peut-être, après sa grande affection pour l'Eglise, qu'il a si fidèlement servie.

C'est sans doute parce que, dans ces deux œuvres, il retrouvait le fondement essentiel et la manifestation nécessaire de ces deux vertus indispensables à la vie de l'Eglise : la foi et la charité.

La foi, humblement mais fortement appuyée sur la Révélation écrite de Dieu, qui est la Bible, et sur la Révélation vivante de Dieu, qui est Christ, en qui toute la Bible se résume, et en qui seul sont renfermés pour nous les trésors de la sagesse et de la science, du salut et de la vie.

Et la charité, ce fruit divin de la foi, que M. Dhom-

bres aimait à voir représentée d'une manière vivante au milieu de nous par cette Institution de Diaconesses, dont il aurait si ardemment voulu voir les bienfaits s'étendre à toutes nos Eglises.

La foi et la charité, la foi agissante par la charité, ce fut bien là aussi le fond, l'unité secrète de la vie et du ministère de notre frère, ce qui a fait de lui ce prédicateur aimé, dont la parole convaincue et chaleureuse savait si bien trouver le chemin des cœurs, ce pasteur actif et dévoué, ce guide sûr, ce consolateur efficace, qui a été un instrument de bénédiction pour un si grand nombre d'âmes.

Et maintenant qu'il a achevé sa course, confiant non dans sa fidélité, mais dans la grâce de Dieu, comme le dernier des pécheurs, c'est de l'autre côté du voile que notre regard le cherche et le contemple, se reposant de ses œuvres, dans la lumière et dans la paix, au sein de cette immortalité bienheureuse, à laquelle il a cru d'une foi si ferme, qu'il a prêchée près de cinquante ans d'un ministère fidèle, par laquelle il a consolé tant de milliers d'affligés et qui nous console aujourd'hui sur sa tombe.

Et il me semble, en ce moment, l'entendre nous adresser à tous, au nom du Dieu des miséricordes, cette exhortation puissante, dans laquelle se résume sa vie tout entière : « Soyez fermes dans la foi, fidèles dans la charité, patients dans l'affliction, joyeux dans l'espérance. »

DISCOURS DE M. HOLLARD

Je viens, au nom de l'*Union des Eglises Libres de France*, témoigner à la famille de M. Dhombres et à son Église, la profonde sympathie avec laquelle nous ressentons le deuil qui vient de les frapper si douloureusement.

Entre ceux que notre *Union* pouvait charger de ce message, elle aurait pu en trouver de beaucoup plus dignes, mais j'ose dire qu'elle n'aurait pas pu en trouver un qui eût pour l'ami que nous pleurons ensemble une affection plus vive, plus tendre et plus ancienne aussi.

Voilà trente ans que je le connaissais et que je l'aimais; quand j'appris à le connaître, il était pasteur de la paroisse de Sainte-Marie. J'étais pasteur d'une petite Église d'ouvriers toute voisine de la sienne. Jamais je n'oublierai son accueil; jamais je ne penserai, sans la plus reconnaissante émotion, à tout ce qu'il fut alors pour moi, par son exquise et chaude bienveillance et par son exemple, qui était celui de l'un des hommes les plus fermes dans leur foi, les plus généreux dans leur charité et les plus ardents dans leur amour des âmes, que j'aie jamais rencontrés.

Ce qu'il a été pour moi, alors et bien souvent depuis, il l'a été pour un grand nombre. Je ne puis

songer à revenir, surtout à cette heure avancée, sur les dons que Dieu lui avait départis et sur le noble et fidèle emploi qu'il en a fait dans sa longue et belle carrière, pas plus que sur l'œuvre admirable de patience qui a couronné cette carrière et qui a constitué pour lui comme un second ministère, plus obscur que le premier, mais bien grand, et dont Dieu seul a compté les bienfaits.

Quand de tels hommes et de tels pasteurs viennent à disparaître, il se fait dans les cœurs de ceux qui les aiment un grand déchirement, et un grand vide au foyer de leur famille, au foyer de leur Eglise et sur les chemins où il faisait si bon les rencontrer, et trouver auprès d'eux une lumière pour orienter et une force pour soutenir et pousser vers le but !

Que Dieu console tous ceux qui pleurent et qui pleureront notre ami ! Qu'il les console par les fruits qu'il leur donnera de voir de son fidèle témoignage ! Qu'il les console par la puissance qui, lui-même, l'a consolé aux jours et aux années des suprêmes sacrifices ! Qu'il les console par la certitude de la lumière et de la vie dont celui que nous pleurons ici-bas rassasie maintenant et à jamais son cœur auprès du Dieu qu'il a si fidèlement servi !

Quelques-uns ici se rappelleront peut-être le message que lui adressa, peu avant de mourir, un de ses collègues, un de ses plus chers amis, M. de Pressensé, dont la maladie avait éteint la voix

généreuse. Ce message était un adieu et il se terminait ainsi : *Il entend mon silence, Il est votre lumière.* Oui, Dieu a été la lumière de notre ami, sur le chemin sombre où il a dû marcher dans les dernières années de sa vie. Mais maintenant, Il est sa lumière dans un sens plus plein et plus glorieux encore.

Laissez-moi vous rappeler, en terminant, les dernières lignes du dernier discours qu'ait publié M. Dhombres : « Pour que je puisse traverser la vallée de l'ombre de la mort, ô Christ, demeure avec moi!... Et puis ce sera l'aurore d'un jour sans déclin, ce seront les clartés magnifiques d'un soleil qui ne se couchera plus ! » Il le contemple désormais, ce soleil ! Nous ne voudrions pas, alors même que nous le pourrions, le rappeler des clartés où il est, aux ténèbres ou au pâle crépuscule où nous sommes encore. « Il ne reviendra pas à nous, mais nous, nous irons à lui. »

Ainsi soit-il par la grâce de notre Dieu Sauveur !

M. Bonzon donne la bénédiction et, après avoir pris congé de la famille, l'auditoire s'écoule, très impressionné de tout ce qu'il a entendu durant cette journée.

Le Témoignage d'un laïque sur M. Dhombres

J'ai assisté au service funèbre de M. Dhombres et ratifié dans mon cœur tout ce qui a été dit à son sujet.

Qu'il me soit permis de mettre en lumière un trait de sa physionomie morale. Je veux parler de son dévouement, ce rare oubli de soi-même qui lui donnait tant de charme. On peut dire que M. Dhombres a payé de sa personne et de sa parole plus qu'aucun autre pasteur. Il était toujours sur la brèche lorsqu'il s'agissait de rendre service. Il n'a jamais refusé une fonction, une visite de malade, même lointaine, même gênante et qui ne ressortissait pas de son ministère, parmi les plus pauvres, parmi les plus petits qui l'appelaient. Il suffisait qu'on eût besoin de lui pour qu'on le trouvât toujours prêt et debout. Combien le savent qui ne me contrediront pas. C'est ainsi qu'il gagnait les cœurs et qu'en peu d'années il eut conquis, à Paris, la sympathie universelle. Au moment de la division de Paris en paroisses, il était déjà le pasteur d'un nombre incalculable de fidèles qui venaient à Sainte-Marie pour l'entendre et pour lui confier l'instruction de leurs enfants. Il savait si bien parler aux catéchumènes, avec la jeunesse de son cœur et sa vive

imagination ! Quels beaux discours ont été entendus, quelles belles réceptions de catéchumènes se sont passées sous les voûtes de ce joli temple de Sainte-Marie, où la foule affluait !

On appelait M. Dhombres dans tous les quartiers de Paris pour le charger des cérémonies religieuses : baptêmes, mariages, ensevelissements, non seulement à cause de son talent, mais encore pour cette vive sympathie, pour cette onction touchante qui s'échappaient naturellement de son cœur. Les registres de l'Eglise en témoignent : jamais pasteur n'a été appelé à remplir un si grand nombre de fonctions. Les nombreux amis que M. Dhombres possède dans toutes les paroisses affirment assez quelle fut son influence ; cette population, dirai-je, de catéchumènes qui le pleurent, ces familles dont il fut le conseil dans les bons comme dans les mauvais jours, ces enfants spirituels de tout âge, de toute classe, qu'il a enfantés à la foi et à la vie chrétienne, et dont le nombre est *légion*, sont le plus beau panégyrique de son ministère. — La trace qu'il a laissée, parmi les catholiques eux-mêmes, reste profonde. Combien ont retenu le nom de ce pasteur, qu'ils entendaient parler à de jeunes époux avec une grâce, avec un tact exquis qui n'excluaient jamais le sérieux chrétien ! Combien ont été remués par ses discours sur les tombes, discours qu'il ne terminait jamais sans adresser des appels pressants à ses auditeurs ! On n'a

pas oublié le relief qu'il a donné au protestantisme par les services funèbres du ministre M. Boudet, du général de Chabaud-Latour, de l'amiral Jauréguiberry et de tant d'autres personnalités considérables. Il relevait ainsi l'éclat de cette Église réformée de France qu'il aimait avec passion, qu'il rêvait de voir grande, glorieuse, au sein de la patrie française.

Cette popularité du ministère de M. Dhombres est bien comme la récompense de son ardeur généreuse, de ce don inépuisable de lui-même dont j'ai parlé.

Et tout cela, il l'a été non seulement à Paris, mais dans ses diverses Églises, à Alais, à Montpellier, où malgré les années, le souvenir de sa vaillance est encore vivant. C'est là l'explication des affections ardentes qu'il a suscitées partout, c'est le secret des larmes qui coulent aujourd'hui sur son cercueil...

Tel il fut dans le service de l'Église, tel il a été dans sa mission de prédicateur. Au temps où l'Église réformée de Paris se trouva privée, presque coup sur coup, de la parole des Grandpierre, des Coquerel père, des Rognon, des G. Monod, qui donc monta vaillamment dans leurs chaires et se chargea, sans compter, du plus grand nombre de leurs tours de prédication? — Ce fut encore Ernest Dhombres. — Sans souci de la renommée de son talent, il prêcha en temps et hors temps, le plus souvent deux fois par dimanche, tenant bien moins à être admiré qu'à annoncer l'Évangile de Jésus-Christ à ces foules qui

se pressaient dans les temples, et en particulier autour de la chaire de l'Oratoire. Et n'est-ce pas dans ces soirées de préparation aux fêtes de Pâques, à l'Oratoire, qu'il a prononcé ses discours les plus éloquents? Les foules avaient le don de l'inspirer; elles faisaient vibrer son âme; elles le portaient sur les hauteurs. Sa parole, l'accent de sa voix, son geste lui-même, tout devenait pathétique, et les foules étaient frémissantes... Qui ne sait aussi avec quelle chaleur de cœur il plaidait chaque année la cause des pauvres, il dépeignait, devant les riches, l'infortune humaine la plus poignante, celle de la misère, et comme, à ses accents émus les cœurs s'ouvraient; et les mains aussi s'ouvraient?...

Il ne dédaignait jamais les humbles choses. On l'a vu pendant plusieurs années aller faire le soir, tous les dimanches, un service religieux à la chapelle Bellefond, cette pauvre petite chapelle qui a été remplacée par celle de la rue Milton. Il s'arrachait à regret à son dîner de famille, chez M. Barafort, conseiller à la Cour de cassation; il eût désiré jouir de la causerie des siens, à laquelle il apportait tant de charme, mais le devoir était là, et il l'accomplissait avec vaillance et bonne humeur. Les auditeurs peu nombreux de ces réunions lui en conservent un souvenir reconnaissant.

Nul ne dira, en effet, que celui qui avait vécu dans le commerce d'hommes supérieurs, que ce pasteur

qui avait reçu de Dieu, avec la distinction des traits, celle du cœur, de l'âme et de l'esprit, ait jamais méprisé un devoir obscur, ou froissé l'un de ses frères, même le plus humble. C'est que sa bonté n'était égalée que par sa modestie. S'il a eu le succès, il ne l'a jamais cherché : son âme était vraiment trop haute ! Pour l'obtenir, il n'eût jamais consenti à être habile ou diplomate, et l'on peut dire que rien de terrestre n'est venu altérer la candeur de sa nature, la simplicité de son cœur.

Son action fut grande sur la marche générale du protestantisme ! Au temps où les huit Conseils presbytéraux n'existaient pas, et où l'on n'avait pas rompu l'imposante et belle unité du Consistoire de Paris, composé alors d'un nombre considérable d'hommes éminents, M. Dhombres fut très écouté, malgré sa jeunesse, et M. Guizot ne cessait de louer la sûreté de son jugement, la sagesse de ses conseils. — Hors de Paris, Ernest Dhombres était appelé constamment pour des conférences, pour des collectes dans les églises, en faveur de nos œuvres chrétiennes, pour des consécration de pasteurs. On ne sait combien de temples il a inaugurés : je mentionne, en passant, ceux de Versailles, de Vichy, de Brighton, de Rennes, de Châteauroux, de Moulins, de Saint-Ambroix, de Belleville, de Laforce, etc. Partout il apportait l'entrain, la vie, l'éclat de son talent, le charme de sa personnalité ; partout il se créait

des amis, et plus d'une fois il a vu des âmes se donner au Sauveur, même parmi les catholiques. — L'institution du Synode officieux était l'objet de sa plus chère sollicitude. Jusqu'à sa douloureuse cécité, il a fait partie de tous nos Synodes, excepté de celui de Marseille, où il a cependant prêché son beau sermon : « Montre-nous le Père, et cela nous suffit. » Il fut nommé Modérateur du Synode de Nantes, et les journaux de cette ville mentionnèrent avec éloge cette présidence. M. Bois, l'ami de M. Dhombres, le félicitait souvent de la bonne grâce, de l'esprit d'à-propos avec lesquels il avait répondu aux délégués étrangers.

Il avait eu l'honneur de faire partie du Synode de 1872, où il lutta pour la bonne cause, pour cet Evangile de Jésus-Christ, hors duquel il ne voyait que ténèbres et que néant. Mais lorsqu'il a lutté, il l'a fait avec une conviction sincère, avec une loyauté à toute épreuve, avec un respect absolu de ses adversaires. Là se retrouvent sa généreuse préoccupation du bien et cet oubli de lui-même que j'ai tenu à relever.

UN LAÏQUE.

*La prédication de M. Dhombres (1)**Le Christianisme*, 17 avril 1890.

CH. WADDINGTON, membre de l'Institut.

L'auteur connaît bien son temps, et il est loin de le dénigrer. Il en apprécie les mérites ; il loue les conquêtes pacifiques de la science et de l'industrie ; il admire l'art contemporain ; il n'est pas insensible à la diffusion de plus en plus générale du bien-être ; il est reconnaissant de tant d'efforts généreux pour améliorer le sort des classes laborieuses et atténuer autant que possible l'inévitable inégalité des richesses. Mais il ne se laisse pas tromper par des dehors séduisants, ni par ce qu'une nation veut bien montrer d'elle-même dans une Exposition universelle. Il ne s'arrête pas à cette brillante surface ; il regarde plus loin et étudie avec autant de pénétration que de sympathie les maladies dont souffre la société française dans cette fin de siècle. La gaieté proverbiale de notre peuple, par exemple, ne l'empêche pas de découvrir le secret mécontentement qui s'est emparé de tant d'âmes, cette irritation contre les hommes et contre les choses, qui n'est au fond qu'une révolte contre le Créateur ; mal profond, « aussi vieux que

(1) ERNEST DHOMBRES, *Sermons et Homélie*s (troisième série). Paris, Grassart ; 1890, 1 vol., 3 fr. 50.

le monde », mais auquel « le goût du bien-être et l'habitude d'une pénétrante analyse donnent de nos jours une acuité particulière. » Notre légèreté recouvre le plus souvent, sans réussir à la cacher, une indifférence égoïste pour le bien et pour le mal ; la moquerie a remplacé l'enthousiasme, et le vice ne rencontre guère aujourd'hui ces haines vigoureuses dont parle le poète. Le doute règne dans les classes cultivées, au nom d'une prétendue science. « L'orgueil de la conscience », flatté outre mesure, avait attribué à la morale une autorité propre et réclamé pour elle une indépendance absolue de toute notion transcendante. Qu'est devenue la morale dans la philosophie contemporaine ? L'effacement de l'idée religieuse lui ayant enlevé son premier principe et sa véritable force, elle ne repose plus que sur la volonté de l'homme, et manque d'autorité pour lui dicter ses devoirs. Et que devient l'homme lui-même ? Cet homme sans Dieu n'est plus qu'un rouage du mécanisme universel ; on nie sa liberté ; on conteste sa responsabilité ; on tue en lui le sentiment et l'idée même du mal ; on prétend rayer du dictionnaire les mots de péché et de remords. Chose singulière, les plus violents adversaires du péché originel ne parlent que d'hérédité et d'atavisme. De qui donc avons-nous hérité, suivant eux ? L'homme, « dans leurs doctrines de néant », est dépouillé de sa grandeur native : « leur Adam n'est qu'un animal

parvenu. » Qu'on s'étonne, après cela, si le respect a disparu, s'il y a « tant de maisons qui ne sont pas des nids », si enfin « la *bête humaine* » se donne partout libre carrière (1).

En même temps qu'il décrit en termes incisifs les maladies morales de notre temps, l'auteur relève les inexplicables contradictions du cœur humain, oscillant entre l'orgueil et la bassesse, protestant tour à tour contre la place trop petite assignée à l'homme dans la création et contre les obligations attachées à une grande vocation, tantôt révolté contre Dieu, et se prenant lui-même pour règle et pour unique fin, tantôt saisi de je ne sais quelle rage de se ravalier au rang de la brute.

N'oublions pas, cependant, que nous n'avons pas affaire à un froid moraliste, à un juge ou à un accusateur impitoyable de nos défauts et de nos torts, mais à un chrétien, à un frère, à un pasteur plein de charité, qui recueille nos larmes et voudrait les essuyer, qui écoute nos plaintes et y compatit, qui surtout, en sondant nos plaies, s'efforce d'y appliquer le vrai remède, celui dont il connaît l'efficacité ; c'est un ami qui a trouvé le port et qui tâche de nous y conduire. Aux âmes qui souffrent, soit des injustices du monde, soit de leurs propres fautes, il

(1) Pages 55-57, 60, 238, etc.

montre l'exemple adorable de Celui qui s'est chargé de toutes nos langueurs et qui a porté le poids de nos iniquités. Chez ceux qui sont tombés dans l'erreur et dans le doute sur les fondements de la morale, il réveille le sentiment de la liberté, de la dignité, de la responsabilité. A tous, il ouvre la source pure des consolations, du relèvement et du salut.

Voilà, dira-t-on, le thème ordinaire de tous les prédicateurs. Sans doute, et je plaindrais ceux qui ne comprendraient pas que c'est leur premier devoir. Mais, y en a-t-il beaucoup qui s'en acquittent avec cette abondance de cœur et cette chaleur communicative, avec cette fidélité et cette puissance d'édification, enfin avec ces accents de profonde conviction que l'Église réformée de Paris a entendus depuis trente ans, et qu'elle sera heureuse de retrouver dans les discours imprimés de son pasteur ? En est-il beaucoup à qui il ait été donné d'apporter une aussi heureuse variété dans l'expression de cette doctrine toujours vraie et toujours nouvelle d'un Dieu sage et bon, qui sait de quoi nous sommes faits, qui veut nous sauver de notre fragilité, nous relever de nos chutes, réparer nos brèches et nous guider lui-même vers le bien, la perfection et le bonheur ?

Le sentiment de cette admirable vocation anime toute l'œuvre de M. Dhombres : il en est tout rempli et le transmet à ses lecteurs comme à ses auditeurs.

Soit qu'il remonte à notre origine et nous rappelle que « nous sommes de race divine », soit qu'il envisage les luttes que nous avons à soutenir ici-bas, il regarde toujours en avant, toujours en haut, et puise là tour à tour les consolations les plus touchantes ou les plus pressantes exhortations. Autant il blâme et stigmatise l'orgueil de l'insensé, qui s' imagine que tout lui est dû, autant il loue et encourage la légitime ambition de l'enfant de Dieu, qui se souvient de son père céleste et qui met en lui son espérance.

Ce n'est pas d'ailleurs par voie de préceptes ou de raisonnements abstraits que M. Dhombres exhorte et console. C'est plutôt par des exemples empruntés à la Bible, à l'histoire et à la vie contemporaine. Mais il est un exemple, j'ose le dire, plus saisissant que les autres : c'est celui du prédicateur lui-même, supportant avec résignation et sérénité une des plus dures épreuves, privé de la vue au milieu d'une vigoureuse activité et entretenant encore des joies du chrétien un auditoire qu'il ne voit plus, hélas ! mais dont il peut sentir encore l'émotion sympathique. La voix n'est pas tombée ; l'ardeur n'est pas éteinte ; les forces sont entières ; les yeux seuls ne parlent plus ; seuls ils font défaut à l'orateur, quand il trace avec une imagination toujours brillante et

toujours jeune des tableaux où la poésie (1) s'ajoute à une conviction raisonnée pour l'élever jusqu'à l'enthousiasme. Enthousiasme contagieux, lorsqu'il s'appuie sur l'expérience de la vie, lorsque, comme ici, il est le fruit des épreuves. L'auteur, en effet, a expérimenté « l'harmonie du Christianisme avec l'âme humaine ». — « Il a appris », — comme saint Paul, « à être content de l'état où il se trouve ». Après avoir « lutté jusqu'au sang », il peint admirablement « la beauté de la lutte contre soi-même ». Il s'applique le « Dieu le veut » des Croisés, et il lui a semblé, en faisant son devoir, contempler « le sourire du Créateur » (p. 246).

Il m'en coûte, je l'avoue, d'abrégier ce compte rendu. Ne pouvant étudier en détail le nouveau et très intéressant recueil que M. Dhombres offre aux amis de l'Évangile, ne pouvant même louer dignement des sermons tels que ceux qui ont pour titre : *La lutte morale, Les larmes, Les soirs, Monte plus haut, ou De race divine*, qu'il me soit permis, en finissant, de donner, sinon une analyse, au moins une idée sommaire d'un morceau aussi bien écrit que savamment composé, et particulièrement remarquable par l'inspiration élevée, le mouvement soutenu

(1) Sur le côté poétique des *Sermons et Homélies*, il y aurait trop à citer. Voir, entre une foule d'autres, les pages 26, 60, 148, 151, 244 et suiv.

et l'éloquence du cœur. C'est le beau discours intitulé : *Qu'est-ce que la vie ?*

A cette question, l'auteur répond avec l'apôtre saint Jacques (IV, 14) : « Ce n'est qu'une vapeur qui paraît pour un peu de temps », vapeur légère et brillante, plus souvent lourde et sombre ; mais quelle qu'elle soit, elle s'évanouit bientôt. » Cette vie si fragile et si courte vaut-elle même la peine d'être vécue ?

OUI, si l'Évangile est vrai ; — oui, si notre instinct d'immortalité, notre besoin de bonheur, notre foi naturelle à l'idéal et à une loi d'immuable justice ne sont pas autant d'illusions ; — oui surtout, si à « ces pierres d'attente de la conscience universelle » nous ajoutons les réalités chrétiennes : nos péchés effacés par le sacrifice de la Croix, « Jésus rendant à l'homme le cœur de Dieu et à Dieu le cœur de l'homme » et nous assurant par sa glorieuse résurrection la victoire sur la mort.

NON, s'il n'y a pas un au delà céleste, si nous avons pour tout partage une vie resserrée entre un berceau et une tombe, avec des misères physiques dont un être coupable n'a pas même le droit de se plaindre, avec une contradiction aussi douloureuse qu'insoluble entre nos aspirations naturelles et notre destinée réelle, sans autre espérance que de jouir de quelques plaisirs éphémères, dont la somme sera peut-être un peu plus grande pour quelque génération à venir, à supposer que la terre et les

conditions de la vie terrestre durent assez longtemps pour cela.

Non, une vie aussi dépouillée ne vaut pas la peine d'être vécue, et pour ceux qui la voient sous cet aspect, on comprend qu'un philosophe chagrin ait cru pouvoir renouveler le pessimisme indien et conseiller le suicide universel. Mais avec l'Évangile, tout change de face, et « la vie humaine acquiert une valeur immense ». L'âme sans cesse réconfortée par l'amour divin, consolée par la foi, soutenue par les promesses d'en haut, envisage avec sérénité toutes les épreuves qui la préparent à une vie meilleure. La mort elle-même lui apparaît, non plus seulement comme un départ et une séparation, mais comme « un revoir, une réunion au lieu où l'on ne pleure plus, où l'on ne pêche plus ».

Cet optimisme chrétien est le triomphe de l'Évangile : « en dissipant les ténèbres de la tombe, il rend tout son prix à la vie terrestre, et transfigure notre destinée. » — « O Christ », s'écrie l'âme rachetée, « la vie sans toi, c'est le désespoir ; la vie avec toi est assez belle pour faire attendre le ciel, mais pas assez belle pour le faire oublier. »

Le Christianisme, 25 janvier 1895.

CH. DE BOECK, professeur à la faculté de droit de Bordeaux

Je voudrais essayer de retracer et, si possible, de caractériser l'impression profonde que produisait la prédication de M. Dhombres sur la génération qui avait dix-huit ans en 1874. Parmi ces jeunes hommes, et en particulier parmi ces provinciaux que leurs études appelaient et retenaient quelque temps à Paris, de plus autorisés pourraient apporter sur la tombe de l'éloquent et vénéré prédicateur ce témoignage de pieuse gratitude et cet hommage d'admiration sincère. Mais bien peu sans doute sont restés à Paris douze années (1874-1886) et ont été ainsi à même de ressentir aussi longtemps l'influence de cette prédication. Quant aux parisiens de Paris, leurs pasteurs et l'auteur du *Témoignage d'un laïque* ont acquitté leur dette et ont exprimé avec émotion et puissance tout ce qu'ils avaient sur le cœur.

Je connaissais et j'admirais M. Dhombres, avant de l'avoir vu en chaire. Mon oncle regretté, M. Bastie, l'avait entendu assez fréquemment pendant les deux sessions du Synode de 1872. Il aimait beaucoup sa prédication et disait : « Dhombres se dépense, se fatigue, il vous saisit profondément. » Et, le com-

parant à un autre prédicateur (de Paris ou de province, il n'importe!), il ajoutait : « X... compose très bien ses sermons; mais on dirait qu'il est blasé. » Quand je vins à Paris, je m'empressai d'aller m'asseoir parmi les auditeurs de M. Dhombres; je fus saisi à mon tour, et après l'avoir entendu une fois, je ne manquai guère d'occasion de l'entendre encore.

Ce qui frappait avant tout dans l'éloquence du prédicateur, c'était son caractère *chaleureux*. L'orateur était ému et communiquait son émotion, sans effort, sans paraître y prétendre. Il était enflammé de vie et d'amour chrétien, et cette flamme jaillissait spontanément et abondamment, et rayonnait avec intensité sur les âmes les plus réfractaires. On pourrait lui appliquer, sans exagération aucune, quoique sa modestie eût souffert de cette comparaison et que sa piété en eût été peut-être offensée, ce qu'il a dit lui-même d'Asaph : « Quelles flammes Dieu ne sait-il pas faire jaillir d'un cœur d'homme, pour les diriger vers lui!... De tels accents font du bien à entendre, dans nos jours ingrats, au milieu des attaques de l'incrédulité, des souffles de scepticisme qui parcourent les airs, et du faible témoignage de la piété languissante. *Quel autre ai-je au ciel ? Je n'ai pris plaisir sur la terre qu'en toi seul !* Voilà bien le frémissement de la vie divine, voilà bien la palpitation d'un cœur pieux ! Et qui ne

sympathise à ces nobles tressaillements? Qui ne voudrait être la lyre vivante de laquelle s'est échappé cet accord? » (Sermons, 1^{re} série, 2^e édition, 1867. *Le cri d'Asaph ou l'idée de Dieu*, p. 4).

Cette prédication chaleureuse avait encore le mérite de l'actualité : aucune des questions qui, à notre époque, préoccupent les consciences et les cœurs, ne lui est demeurée étrangère. Questions religieuses, questions morales, questions sociales, M. Dhombres les a toutes abordées avec courage et décision, avec piété et fermeté, avec une grande expérience de la vie chrétienne, du milieu contemporain et du cœur humain. Qu'on relise ou qu'on lise, par exemple, ses discours sur *la Croix, Egoïsme et matérialisme* (1^{re} série), *Vivre, c'est Christ, Ingratitude et reconnaissance, Richesse et pauvreté* (2^e série, 1878), *Le mécontentement, La lutte morale, Les hirondelles* (ce discours à la fois poétique et édifiant, qui produisit sur ses auditeurs une si fraîche et si salutaire impression), *Les larmes, Gratitude et charité, Le choix de Loth* (3^e série, 1889) : on sera édifié, reconforté, affermi. Sur nos plaies morales et sociales, sur notre torpeur religieuse, M. Dhombres a porté la lumière de l'Évangile. Il a flétri avec énergie les vices de notre société, depuis « ces façons de s'enrichir, autorisées par notre siècle, devant lesquelles l'antique bonne foi se voile la face » (1^{re} série, p. 236), jusqu'à cette tendance des jeunes

générations « à jouir et à jouir vite » (3^e série, p. 145). Après avoir sondé la profondeur du mal humain, il a exposé la souveraineté du divin remède.

C'est ici que se manifeste le caractère *dramatique* de sa prédication. On ne conçoit pas une prédication chrétienne, qui ne serait pas toute pénétrée de l'incomparable drame du Calvaire, et qui ne s'en ferait pas l'écho frémissant. Mais M. Dhombres a donné à cette note dramatique de toute prédication chrétienne, une puissance et un éclat peu communs. Rarement, le cri de douleur qu'arrache à l'âme humaine le sentiment du péché, a été exprimé d'une façon plus *tragique* : l'orateur affectionne ce mot, qui exprime si bien la chose ; il l'avait souvent sur ses lèvres ; on le retrouve plusieurs fois sous sa plume. « Comprenez-vous, mes frères, s'écrie-t-il dans son *sermon* sur le *Péché* (1^{re} série, p. 48), que le christianisme tout entier tombe ou se relève avec cette notion fondamentale ? Niez cette notion, ou seulement affaiblissez-la, substituez quelque chose d'amoindri à ce *tragique* sens du mot péché, cessez d'y voir le suprême désordre, la révolte de l'homme contre Dieu... Alors, tout est amoindri, tout est altéré dans la religion de Jésus. » Et, dans son beau *sermon* sur *Le cri du péager et la croix*, il insiste encore, en reprenant le même mot, sur cette idée essentielle : « La confession personnelle et accablante de sa faute ne suffit pas au péager ; il y a dans son

cri, quelque chose de plus *tragique*... « Sois apaisé ! » c'est le cri que j'entends sortir des entrailles mêmes de l'humanité. La conscience païenne et la conscience israélite le jettent, comme un appel désespéré, aux profondeurs du ciel... » (3^e série, p. 209).

« Le sentiment du péché, c'est le besoin d'un Sauveur », comme l'a dit Charles Secrétan, et comme le rappelle M. Dhombres. Et le prédicateur expose avec une joie triomphante « le fait historique et fécond de la Rédemption, tel qu'il s'est réalisé pour des millions d'âmes ». Et sur cet inépuisable sujet d'adoration, sur cet insondable « *mystère de piété* », l'orateur chrétien s'épanche en les accents les plus riches et les plus touchants. « Il y a dans l'histoire une date immortelle... où Jésus-Christ s'est offert librement pour expier les péchés du monde... où la réconciliation fut signée entre l'homme et Dieu par le sang de la croix. Et tous ceux qui se sont jetés aux pieds de cette croix dans le sentiment de leur indignité, ont été délivrés du fardeau de la condamnation et régénérés *en nouveauté de vie*. — Et, lorsque dix-neuf siècles auront passé de nouveau sur cette histoire, elle sera aussi jeune qu'aux premiers temps de l'Eglise, aussi actuelle que pour l'Eglise d'aujourd'hui ! — Et, si notre planète doit subsister jusqu'au centième siècle, c'est encore à Jérusalem, sur la

colline funèbre, éternellement baignée du sang du Sauveur, que les hommes du quarantième ou du centième siècle iront porter leurs remords, leurs larmes, leurs désespoirs, pour obtenir le pardon qui descend du Calvaire, pour étreindre de toute la puissance de leur foi et de leur amour, l'arbre de la croix. « O vous, tous les bouts de la terre, vous tous les âges, vous tous les peuples, regardez vers moi et soyez sauvés ! »

Une crainte m'était venue, pendant que je lisais ou relisais les trois volumes de *Sermons* qu'a laissés M. Dhombres : l'épreuve redoutable de la lecture, à tête reposée, n'enlèverait-elle pas à ces discours, dont j'ai entendu un grand nombre, quelque chose de leur charme austère, de leur puissance et de leur éclat ? Cette crainte a été vite et entièrement dissipée. Serait-ce l'effet d'une illusion, qu'expliquerait un enthousiasme de jeunesse ou le souvenir reconnaissant de l'édification ressentie pendant des années ? Serait-ce parce que je vois et j'entends encore celui qui les a prononcés ? Il ne me semble pas. M. Dhombres avait tous les dons de l'orateur, y compris l'imagination ardente et colorée, mais il était maître de cette imagination et ne se servait de l'image que pour exprimer la pensée. Sévère envers lui-même autant qu'indulgent pour les autres, il avait fécondé, par un labeur assidu, les rares et précieuses qualités qu'il avait reçues de Dieu. De plus, ses *Sermons* ont

été sentis et vécus, avant d'être prononcés et imprimés, et l'on sait que l'homme et le pasteur complétaient admirablement le prédicateur. Aussi, resteront-ils et seront-ils en bénédiction à plusieurs.

Le pasteur Dhombres

Le Christianisme, 21 décembre 1894.

J. PÉDÉZERT, professeur honoraire à la faculté de Montauban.

Je revis le passé ; combien de fois n'y ai-je pas retrouvé M. Dhombres ?

Je l'ai retrouvé dans les grandes et réitérées luttes électorales de l'Eglise de Paris. Je l'ai retrouvé dans les mémorables conférences pastorales de 1864 et des années suivantes. Je l'ai retrouvé dans le Synode officiel de 1872 et dans les premiers Synodes officiels. Je l'ai retrouvé dans les colonnes jaunies de *l'Espérance*, avec les Grandpierre, les Bastie et les Rognon.

Et partout, toujours, je l'ai retrouvé pareil à lui-même : ardent, infatigable à défendre sa foi, la même foi. Pendant tant d'années, dans des rencontres si diverses, malgré une si vive nature, je n'ai observé en lui aucun changement, ni doctrinal, ni ecclésiast-

tique. Il n'y a pas plusieurs vies dans sa vie, il n'y en a qu'une. Les luttes extérieures lui ont été imposées ; les luttes intérieures lui ont été épargnées. Grand privilège, enviable bonheur, dans ces jours de trouble. Il avait la paix de l'esprit, comme celle du cœur.

D'autres loueront son beau talent, l'agrément de son commerce, la ferveur de son zèle, les succès de sa parole, le double don d'éprouver et d'inspirer les affections cordiales ; ils diront que ce pastorat a été l'un des plus beaux comme des plus fidèles de notre temps ; dans ces lignes rapides, écrites à l'instant même où j'apprends sa mort, pour moi complètement imprévue, je n'ai voulu louer que la constance de sa foi ; vertu toujours précieuse et aujourd'hui bien rare.

Il fut longtemps heureux, comme il était digne de l'être. Aux jours de sa vieillesse, avant même, il a connu la plus douloureuse des infirmités humaines ; la privation de la lumière. Au Synode de Nantes, parlant de notre Eglise, il lui appliquait cette parole divine : *j'ai vu tes larmes*. On a vu les siennes ; les yeux qui ne voient plus, pleurent encore. Mais dans le temple de Laforce, parmi les affligés, je l'ai entendu dire, avec force, aux auditeurs qu'il ne voyait plus : « Les élus de la douleur sont aussi les élus de la gloire. » La foi qui l'aida à défendre la vérité dans l'Eglise, l'a aidé aussi à conserver la paix et l'espé-

rance dans son âme. A combien de souvenirs le souvenir de M. Dhombres n'est-il pas mêlé ! Elles sont nombreuses, dans l'Eglise de Paris, les familles qui ne pourraient l'oublier sans s'oublier elles-mêmes. Il était là, aux heures les plus douces et aussi aux heures les plus douloureuses de la vie. Nul ne savait mieux se réjouir avec ceux qui se réjouissent, ni pleurer avec ceux qui pleurent.

Il était, à Paris, le dernier survivant marquant de la seconde période du Réveil. Les pasteurs Rognon, Bersier, Recolin étaient partis, ainsi qu'Edmond de Pressensé ; il ne restait que lui. Il vient de les suivre. Leurs successeurs ne les feront pas oublier ; et ils n'avaient pas eux-mêmes fait oublier leur devanciers, mais ils les imiteront dans la mesure de leurs forces. Dieu change d'ouvriers selon ses vues, souvent si différentes des nôtres, mais il continue l'œuvre. Ce n'est pas dans les serviteurs, c'est dans le maître qu'il faut mettre sa confiance.

Le nom de M. Dhombres reste écrit dans bien des cœurs ; j'en connais un d'où il ne sortira pas. Je voudrais pouvoir le lui dire à lui-même ; je le dis à ce qui reste de lui.

Le Christianisme, 14 décembre 1894.

G. MEYER, pasteur à Paris.

Dès longtemps, M. Ernest Dhombres s'était placé au premier rang des prédicateurs parisiens, grâce à un rare ensemble de qualités et de dons remarquables, mis au service de fortes convictions : sa parole claire, chaude, élégante et toujours distinguée, sous l'éclat de laquelle on sentait les tendresses d'un cœur aux sympathies profondes, le sérieux d'une conscience en communion avec le Sauveur, attirait des auditoires toujours plus nombreux. Il nous souvient qu'il y a quelques années, alors que M. Dhombres était dans toute l'activité de son ministère et la maturité de son talent, rien ne faisant alors prévoir la terrible épreuve qui devait ensuite le condamner au repos, nous l'entendîmes, au culte de quatre heures de l'Etoile, commenter le passage célèbre de saint Jacques sur les bienfaits et les méfaits de la langue : derrière nous, un auditeur, qui était certainement un homme cultivé, ne pouvant contenir son admiration, s'écria à demi-voix : « Que c'est beau ! » Cet inconnu avait raison : car l'orateur tenait littéralement son auditoire suspendu à ses lèvres. Mais pourquoi évoquer ce souvenir ? Qui donc oubliera jamais, après l'avoir entendu, le discours

qu'il prononça, pour installer son collègue, M. Soulier, et qu'il termina, en parlant de son épreuve, d'une façon si touchante et si admirable, que nombre d'auditeurs ne purent retenir leurs larmes !

Nos lecteurs savent comment la vue de M. Dhombres se trouva menacée, comment, réduit ensuite à une complète cécité, il édifia l'Église par une soumission complète, sans murmure et sans révolte, à une dispensation qui l'atteignait en pleine force. D'autres auraient songé au repos dès la première atteinte du mal, ou se seraient préoccupés d'un péril trop évident. Mais M. Dhombres n'était pas de ceux qui se ménagent ou s'épargnent. Nous l'avons vu, la veille du jour où il devait subir une opération décisive, présider une consécration, celle de M. le pasteur Gaudard. Nous l'avons vu prêcher souvent et présider des assemblées religieuses, alors qu'il était complètement aveugle. Il y a quelques jours à peine, on l'a vu, malgré sa fatigue, faire effort pour aller consoler la famille de son gendre, affligée par la mort subite de M^{me} Gastambide. Mais, surtout, on l'a vu quitter sans plainte ce ministère actif qui était sa vie, et cela, parce qu'il croyait que telle était la volonté du Père Céleste à son égard. On a dit de M. le pasteur Dhombres que, durant ces années d'épreuve, il a, par sa patience et sa soumission, prêché le plus beau de tous ses sermons : rien n'est plus exact, et l'on peut ajouter que sa patience a

accru, si possible, l'affection et le respect que les fidèles et que ses collègues éprouvaient pour lui.

Cette puissance de sympathie, qui donnait à la prédication de M. Dhombres une saveur particulière et comme son cachet propre, était sa force comme pasteur. Jamais orateur brillant et écouté ne fut d'abord plus cordial et plus simple. Et personne ne jouissait plus que lui des succès de ceux qui l'entouraient. Que de fois ne l'avons-nous pas entendu, le lundi, au Comité de rédaction de ce journal, où il se rencontrait avec M. Bersier, nous parler, en l'absence de celui-ci, et avec la plus vive admiration, d'un discours entendu la veille, tout comme, depuis lors, nous l'entendîmes parler souvent de tel orateur pour le talent duquel il éprouvait la plus haute estime. M. Dhombres, parce qu'il savait entrer dans les pensées, les joies et les tristesses de ses interlocuteurs, était un conseiller recherché et écouté : celui qui écrit ces lignes ne saurait oublier comment, dans un moment où il avait, pour d'autres intérêts que les siens, besoin d'un conseil, il trouva dans le frère vénéré qui vient de nous quitter, un appui et un conseil également précieux. Que d'autres pourraient lui rendre témoignage !

Homme d'Église, M. Dhombres fut ce qu'il était partout et toujours, un homme de foi. On a vu en lui un des types de « l'orthodoxie intransigeante ». Si l'on entend par là que M. Dhombres croyait que

l'Église n'a d'autre fondement que la foi en l'Évangile éternel, on a raison ; il ne transigea jamais sur ce qui était pour lui la vérité même. Mais on se tromperait grandement si on l'avait cru enfermé d'une façon immuable dans les formules théologiques des Pères du Réveil ; on n'a pas assez su quelle influence Vinet avait exercée sur le développement de sa pitié et de sa pensée religieuse. Il le disait pourtant, et volontiers ; mais il ne le disait pas souvent, parce qu'il n'aimait guère à parler de lui-même.

Ce n'est pas seulement le talent du prédicateur, c'est la fermeté des convictions que le Synode officieux, réuni à Nantes, voulut honorer, quand il nomma modérateur M. le pasteur Dhombres. Au Conseil central, dont il accepta de faire partie, bien plus par dévouement que par admiration pour cette création de l'Empire, il fut le défenseur fidèle des droits de l'Église. Nous trouvons, avec des titres divers, mais avec un égal dévouement, M. Dhombres dans le Comité de toutes nos grandes œuvres chrétiennes, dans le Comité directeur des diaconesses unies, dans celui de la Société biblique de France, comme dans la commission du Chant sacré (il était président de ces trois derniers) ; dans ceux de la *Société Centrale*, de la *Société des Missions*, et dans combien d'autres ! Il nous sera permis de rappeler que M. Dhombres a fait, dès l'origine, partie du Comité de rédaction de ce journal, et qu'il en a été

durant longtemps le président. Il y a quelques semaines, il y était encore avec nous, et nous avions sa promesse qu'il nous donnerait bientôt quelques méditations. Pour que M. Dhombres manquât au rendez-vous, il fallait quelque empêchement, et c'est là, plus que partout ailleurs, que nous avons appris à connaître cette bienveillance spirituelle et cordiale qui donnait tant de charme à ses entretiens.

Outre les articles et les études qu'il a publiés dans ce journal, dans *l'Espérance*, dans la *Revue Chrétienne*, dans la *Vie Chrétienne*, dans la *Croix*, comme dans *l'Encyclopédie des sciences religieuses*, M. Dhombres a fait paraître trois volumes de *sermons et homélies*, *Souvenir des fêtes de Pâques*, un volume intitulé : *Foi et Patrie*, qui parut après la guerre de 1870 et qui est épuisé ; des sermons détachés, — « le comte de Pelet de La Lozère », pensées morales précédées d'une notice, et ces volumes ont porté au loin la réputation du prédicateur. Il était, depuis 1875, chevalier de la Légion d'honneur.

Que de vides, hélas ! Pour ne parler que des pasteurs, après M. Bersier, M. de Pressensé ; après M. Mac-All, M. Dhombres, qui était lié avec eux et qui s'était associé au deuil de l'Eglise frappée en leurs personnes. Mais comment ne pas trouver dans ces noms mêmes une lumière et une consolation ?

Il est difficile de se représenter quatre natures plus

différentes que celles de ces fidèles serviteurs de Dieu, avec des tendances à maint égard plus diverses. Et cependant, chez ces chrétiens d'élite, quelle union des cœurs, quelle unité de pensée, quelle communauté dans les aspirations et dans le désir de servir Christ !

Ce qu'il y a d'imparfait dans notre vie vient de nous, ce qu'il y a de vrai et d'éternel subsiste, indestructible. A cet égard, l'œuvre de M. Dhombres ne périra pas, parce qu'elle est bâtie sur le rocher des siècles. Et l'émotion que cause la mort de notre frère, si douloureuse qu'elle soit, est bienfaisante encore plus qu'elle n'est douloureuse ; elle veut dire que notre Eglise se souvient avec gratitude de ce ministère de quarante-six ans et que notre peuple protestant, qui demande tant à ses pasteurs et qui parfois ne se rend guère compte de l'étendue, de la complexité infinie de leur tâche, sait honorer la mémoire de ceux qui font honorer l'Évangile en leur personne, en prêchant fidèlement la Parole de Dieu !

Le Signal.

A. Gout, pasteur à Paris.

La première fois que je vis M. le pasteur Dhombres, c'était à Alais, dans son cabinet de travail. Il avait vingt-huit ans, j'avais huit ans de moins. Il m'adressa affectueusement cette question sérieuse : « Depuis quand connaissez-vous le Seigneur ? »

Le soir de ce même jour, j'assistai chez lui à une réunion de prière et le dimanche suivant à l'un de ses sermons.

Sa parole avait déjà le charme qu'elle a gardé, son imagination cette abondance d'images, ces couleurs vives que nul orateur contemporain n'a dépassées, son discours, cette vivacité d'allures qui le rendait parfois si entraînant.

A Alais, M. Dhombres a laissé un souvenir ineffaçable. A Montpellier, il eut les mêmes succès qu'avaient eus avant lui MM. les pasteurs Grawitz et Rognon.

A Paris, il eut vite conquis une place éminente. Les foules assiégeaient le Saint-Esprit, et si l'on pouvait suivre dans les âmes la trace des paroles de l'orateur sacré, que de larmes il a séchées ! que de blessures il a guéries ! que de sérieuses résolutions il a fait naître ! que de pécheurs il a arrêtés sur la

pente du mal ! Avec quelle puissance il a glorifié cet Évangile qui était sa joie et sa vie !

D'une activité dévorante, il faisait face aux exigences d'une vaste paroisse. Président de l'œuvre des diaconesses, il assistait régulièrement aux séances du conseil de l'œuvre.

Appelé à bénir de nombreux mariages, à présider de fréquents enterrements, il était toujours prêt à prendre la parole, et ses allocutions élevées, parfois fortement éloquentes, charmaient et émouvaient de grands auditoires.

M. Dhombres est parmi les pasteurs de Paris qui ont marqué leur passage dans l'Église réformée de cette ville. Comme on cite au xviii^e siècle les Dumoulin, les Mestrezat, les Daillé, les Claude, on citera pour notre temps les Monod, les Coquerel, les Grandpierre, les Rognon, les Bersier, les Dhombres. D'autres ont eu la pensée plus large et plus théologique, des vues plus neuves et plus profondes ; nul ne l'a dépassé par la fraîcheur exquise du sentiment, la poésie émouvante de ses descriptions, la chaleur entraînante de ses appels.

Son Église le pleurera longtemps ; mais ce qui adoucira la tristesse de ses amis, ce sera la longue action de son ministère. Il est de ceux qui, quoique morts, parlent encore. Ceux qui mettent leur gloire à servir les intérêts de Dieu ouvrent un sillon d'où sort infailliblement une riche moisson. Tout meurt

en ce monde, sauf l'Évangile du Christ et les efforts qui propagent cet Évangile.

Le Protestant de Normandie.

J. BIANQUIS, pasteur à Rouen.

M. Jean Bianquis a pu parler de M. Dhombres et de sa famille en connaissance de cause. Son père fut le suffragant et puis le successeur de M. Dhombres père, au Vigan. Ernest Dhombres s'attacha beaucoup à Alfred Bianquis, à cause de son âme pieuse et délicate, et de sa personnalité si distinguée :

En 1860, M. Dhombres fut appelé à Paris. Dès lors, chaque fois qu'il revenait au Vigan, c'était un écho de la vie tumultueuse de la capitale qu'il rapportait au fond de nos paisibles vallées cévenoles. Le dimanche, la vieille église des Capucins, aux vastes tribunes, qui sert de temple, s'emplissait du haut en bas d'auditeurs avides d'entendre cette voix qui avait retenti, le dimanche précédent, sous les voûtes de Sainte-Marie ou de l'Oratoire. Et quelle action, quelle poésie, quelle flamme dans ses discours, qui firent longtemps de M. Dhombres le prédicateur préféré des auditoires parisiens !

Plusieurs de nos coreligionnaires normands s'en souviennent, pour l'avoir entendu prêcher, soit à Paris même, soit dans nos chaires de la chapelle du Havre ou du temple Saint-Eloi, à Rouen. Pour ma part, je me le rappelle encore, à Rouen, un ou deux ans après la guerre. C'était l'un de ces hivers où le Consistoire avait institué dans le temple des conférences du soir, données sur divers sujets et par divers conférenciers, pour répondre à un besoin généralement ressenti par la population, en ces temps qui furent sérieux, mais qui n'eurent pas le lendemain attendu. M. Dhombres vint nous parler de Port-Royal. Il avait fait récemment une pieuse visite aux ruines de l'ancienne abbaye ; puis, en relisant l'ouvrage de Sainte-Beuve, il avait évoqué la vie des solitaires jansénistes et des grandes religieuses. Je ne sais trop s'il ne faisait pas dans son esprit quelque confusion entre les deux mères Angélique, la tante et la nièce. M. Dhombres n'avait rien d'un érudit, ni d'un généalogiste. Mais c'était un orateur doublé d'un poète, et avant tout un chrétien. Tout noble spectacle, toute forte conception, toute vie sainte faisait vibrer en lui la corde de l'enthousiasme. Et cet enthousiasme était de ceux qui savent se manifester et se communiquer. Sa conférence fut l'un des grands succès de la série.

En même temps, pour nous, qui eûmes le privilège de le recevoir à la maison, quel plaisir de l'en-

tendre raconter, avec cet intérêt qu'il prenait lui-même à tout ce qu'il disait, cette abondance pittoresque de gestes qu'il apportait dans la conversation comme dans la prédication et cet entrain juvénile qu'il a gardé jusque dans la vieillesse et dans la cécité, les anecdotes tragiques ou comiques du siège de Paris, où il avait servi dans les ambulances.

Depuis lors, je l'ai revu très fréquemment : au Consistoire de Paris, lorsque j'étais pasteur à Marseaux ; dans les conférences pastorales, où il défendait énergiquement les principes évangéliques, mais en les rendant parfois solidaires de conceptions dogmatiques que les occupations de son ministère ne lui avaient pas laissé le temps de revoir d'assez près, et surtout dans l'intimité de son cabinet, rue Roquépine. Là, on retrouvait avec bonheur, toujours fidèle à lui-même, l'homme excellent et simple, le pasteur pieux, l'ami fidèle aux anciens souvenirs, et plus tard, quand le voile se fut épaissi sur sa vue, le chrétien résigné à la volonté de Dieu et ferme dans sa foi.

Lui, qui devait passer dans les ténèbres les dernières années de sa vie terrestre, il avait beaucoup joui par les yeux. Je me le rappelle, au retour de ce voyage d'Algérie qu'il avait fait. Il semblait avoir rapporté dans son regard le charme de la lumière d'Afrique ; il s'était comme enchanté lui-même des merveilleux effets de soleil, des chaudes couleurs,

des lignes tranquilles, des parfums et des spectacles, de tout ce que lui avait révélé la patrie des Tertulien et des Augustin. Il n'était pas moins sensible aux demi-teintes vaporeuses des paysages parisiens ; il aimait en particulier les silhouettes des collines, des bois, des vallons qui entourent la capitale. Hélas ! il a fini ses jours en face du Mont-Valérien, détaillant parfois à ses amis le panorama que l'on découvrait de ses fenêtres, mais ne l'ayant jamais aperçu, sinon par l'imagination, qui resta toujours chez lui très riche et jeune comme son cœur.

Maintenant, cette imagination s'est éteinte, ce cœur a cessé de battre. Sa fin, dont le *Christianisme au XIX^e siècle* a raconté les détails, a été calme et confiante. Il a confessé sa foi jusqu'au bout. L'Église de Paris lui a fait des funérailles émues, et ses collègues ont tressé en pieuses couronnes, pour les déposer sur son cercueil, leurs regrets, l'expression de leur reconnaissance, et leur sympathie pour la famille affligée. Il était à Paris, comme on l'a écrit, « le dernier survivant marquant » de toute une période. J'ai connu de près plusieurs de ses contemporains : je les revois encore, Recolin, son successeur à Montpellier, son collègue à Paris, dont j'ai suivi le catéchisme ; Bersier et de Pressensé, ces deux frères d'armes ; mon vénéré père, parti le premier, mais précédé par d'autres, que je n'avais point rencontrés, comme Rognon. Ce fut une forte et saine

génération de pasteurs. Dieu veuille donner à ceux qui leur succèdent, non pas de les faire oublier, mais de marcher sur leurs traces !

L'Évangéliste.

BENOIT, pasteur à Montauban.

Il vient de mourir à Paris un pasteur éminent, aussi distingué par sa piété et les dons du cœur que par son éloquence, M. Ernest Dhombres, dont l'Église du Saint-Esprit regrettera vivement la perte. Après dix ans de ministère à Alais et trois à Montpellier, il devint, en 1860, le suffragant de M. Vermeil, dans la paroisse de Sainte-Marie, et, depuis ce jour, son ministère fut consacré tout entier aux protestants de la capitale. C'est à cette époque que je commençai mes études aux Batignolles. Du jour où j'entendis le suffragant de Sainte-Marie, je fus saisi par cet accent de conviction qui gagnait le cœur, par cette parole chaude et colorée, tout éclairée des feux du Midi, qui présentait avec tant de charme et de poésie les vérités évangéliques ; par cette physionomie mobile, ces yeux pétillant d'intelligence et de bonté, cette action oratoire qui n'avait rien d'étudié et qui trahissait les mouvements impétueux d'un cœur tout

pénétré d'amour pour Jésus-Christ et jaloux de lui gagner des disciples. Ce fut mon prédicateur préféré. M. Bersier, tout jeune encore, que nous rencontrions souvent devant les étalages des bouquinistes, composait alors ses beaux articles littéraires de la *Revue chrétienne*; mais, à Taitbout, il était loin d'avoir les auditoires de M. de Pressensé, alors dans tout l'éclat de sa jeune renommée. A Pentemont, M. Rognon nous étonnait par ses coups d'ailes dignes parfois de Bossuet. Servi par un organe admirable, par une pensée philosophique d'une grande portée, il s'élevait parfois très haut; mais s'il avait plus de profondeur que M. Dhombres, il ne possédait pas son onction pénétrante. Il imposait, il n'attirait pas. Son heureux émule, lui, vous gagnait tout de suite le cœur. Le dimanche, je ne trouvais pas trop grande la distance qui sépare les Batignolles de Sainte-Marie, et quand mon prédicateur favori prêchait à l'Oratoire, je vois encore la place, bien en face de la chaire, que j'occupais avant l'heure, afin de ne perdre aucune de ses paroles. Ses prédications, qui m'allaient au cœur, ont grandement contribué à l'affermissement de ma vocation naissante. Je dépose sur la tombe du vénéré pasteur l'hommage de ma reconnaissance.

L'Eglise libre.

H. D.

Une douloureuse nouvelle nous arrive de Paris : M. le pasteur Dhombres est mort lundi soir. Il avait soixante-dix ans.

On sait que ce distingué et vénéré serviteur de Dieu, atteint depuis quelque temps de cécité, avait dû se résoudre à une retraite qu'en dépit d'un long ministère, la vigueur de son esprit, l'ardent intérêt qu'il prenait à toutes les questions du jour faisaient paraître prématurée. Pendant plus de quarante-cinq ans, il a travaillé à l'édification de ses frères, par la parole et par l'exemple, et son activité a été bénie partout où elle s'est exercée.

Nous en pouvons témoigner personnellement, nous, enfant de sa première Eglise, qui avons entendu toujours prononcer son nom avec un affectueux respect au foyer paternel, et qui avons, dans chacune de nos épreuves, reçu de lui une parole de cordiale sympathie, de consolation chrétienne : nous ne saurions oublier ni les regrets profonds qu'il avait laissés dans cette Eglise d'Alais, dont il fut pendant dix ans l'un des pasteurs aimés, ni sa bienfaisante influence par la prédication et la cure d'âmes à Paris, où il avait été appelé en 1860, après un

ministère de trois ans dans l'Eglise réformée de Montpellier.

Dès son arrivée dans la capitale, il avait su grouper autour de sa chaire d'imposants auditoires; sa parole avait une chaleur, une onction, un certain charme poétique, en un mot des qualités extérieures qui secondaient admirablement la fermeté de ses convictions évangéliques et la richesse de sa pensée.

Dans la retraite, comme en pleine activité pastorale, il a glorifié son Sauveur, démontrant par sa patience et sa sérénité la profondeur de la foi qu'il avait prêchée.

La Voix de la Montagne.

J. BASTIDE, pasteur à Castres.

Ceux qui n'ont pas connu M. Dhombres ne sauront jamais ce qu'il y avait en lui dans sa personne comme dans sa parole, de grâce, dans les deux sens du mot, et de charme. Si on ajoute à l'attrait qu'il exerçait par son aménité, un cœur toujours ouvert et vibrant, une vive imagination, un esprit actif et prompt et une foi qui est demeurée jusqu'à la fin assise sur le roc des Écritures, on aura le secret de l'autorité morale et spirituelle qu'il a exercée pendant

son long ministère. Il a mis au service de l'Église chrétienne les dons si riches qu'il avait reçus de Dieu. Il s'est dépensé en visites et en prédications, consacrant à l'étude les trop rares loisirs que lui laissait sa lourde tâche. Il était l'ami de M. de Pressensé et de M. Bersier, après l'avoir été de Rognon et de Grandpierre. Il était aussi leur égal par le talent, par la foi et par l'influence. Son souvenir restera longtemps vivant dans bien des familles, dont il a été l'âme autant que le pasteur. Il a laissé à l'Église chrétienne trois volumes d'*Homélies*, un volume de *Sermons et discours* prononcés pendant le siège de Paris, et une brochure contenant *trois sermons prêchés aux fêtes de Pâques*. Il revivra dans ces pages, où l'Évangile du salut est présenté avec une fidélité scripturaire qui s'alliait chez lui avec une langue riche d'images et pénétrée d'onction.

Cet esprit si fin et si cultivé avait une simplicité de foi qui rappelle celle de l'enfant. Elle l'a merveilleusement soutenu dans sa pénible épreuve de la *cécité* et dans les derniers jours qui ont précédé sa fin terrestre, qui a été une fin biblique, en ce sens qu'elle a été comme bercée par le souvenir et les textes de la Parole de Dieu. On voudrait redire toutes ses dernières paroles, si riches de pensée et d'espérance. Bornons-nous à celles-ci : « Que c'est « beau la mort ! Jésus la nomme *la vie éternelle*.
« Je crois que Jésus-Christ est mort pour moi. —

« *Tu l'as dit, je le crois.* » C'est un privilège d'avoir connu un tel homme. Ce sera une bénédiction de relire ce qui reste de lui, et une joie de le retrouver dans le ciel.

La Bonne Semence.

S. GOUT, pasteur à Bellevue (Versailles).

Arrivé à Paris en 1860, il donna tout de suite la sensation d'un homme qui trouve le domaine convenant à sa nature. Un de ses anciens paroissiens et amis l'ayant entendu à Sainte-Marie, ne put s'empêcher de lui dire : « Dhombres, vous avez trouvé le champ qu'il vous faut, votre talent s'est élargi, c'était votre voie de venir à Paris. »

Que dire de ce ministère de trente-quatre ans dans la capitale ? Pasteur d'abord de la plus pauvre paroisse, il est devenu ensuite le pasteur de la paroisse la plus riche, ou plutôt il a fait cette paroisse du Saint-Esprit ; c'est lui qui a formé cet auditoire, c'est lui qui a exhorté, conseillé ces familles chez qui Dieu est aimé, mais qui, par leur situation même, sont toujours en butte aux sollicitations du monde. Comme il est arrivé à se faire respecter dans un tel milieu, comme on craignait de lui faire de la peine ;

ses nombreux catéchumènes peuvent en témoigner, il leur avait si bien inculqué la crainte de Dieu !

Sa prédication vibrante, actuelle, trahissait les préoccupations de ce monde enfiévré de Paris ; avec une poésie merveilleuse succédant à une violente et courageuse apostrophe, il enchantait et troublait en même temps ses auditeurs. Il y avait du prophète en M. Dhombres.

Au service funèbre de l'amiral Jauréguiberry, avec un simple fait, un mousse monté dans les cordages, pris soudain de vertige, auquel son capitaine crie : Regarde en haut, il électrisa son auditoire. Avec un autre fait — une petite bouquetière trouvée morte sur un banc des boulevards, il émut à tel point que la collecte des pauvres rapporta ce jour-là seize mille francs. Je me suis demandé souvent si, dans les plus grandes et les plus riches Eglises catholiques de Paris, on a jamais fait pareille collecte. Une activité débordante qui le réduisait, a-t-on dit, à composer ses discours sur l'impériale d'un omnibus, en courant d'un malade à un affligé, était le digne complément de sa prédication. Il se mêlait aussi à ce qui se passait dans la France protestante. A combien de dédicaces de temples a-t-il été appelé à parler ? Que de consécrations de pasteurs et de missionnaires a-t-il présidées ! En même temps, il soutenait le mouvement des protestants évangéliques, il prenait position lorsque les timides conseillaient de se réserver.

Il embrassait et plaidait chaleureusement la cause des synodes officioux.

MESSINES, pasteur à Versailles.

P.-S. — J'étais à Montpellier à l'époque du court ministère de M. Dhombres dans cette Eglise. Je suivais son école du dimanche, ses réunions familiares chez lui et ses prédications au temple. Je n'étais qu'un enfant de dix à onze ans et je me souviendrai toujours de l'impression que sa parole, à la fois si élevée qu'elle remuait les plus grands et si simple que je la comprenais, produisait sur moi. Cette impression était si grande et si profonde que je me disais en l'écoutant : « Oh ! que je voudrais être un jour comme lui ! » et que c'est de là que date ma vocation pastorale. Je tenais à ajouter ici ce témoignage à celui de mon cher collègue.

Journal de l'Évangélisation.

Emile SOULIÉ, ingénieur.

Le deuil qui vient de frapper notre Église en est un aussi pour la Société Centrale. M. Dhombres était l'un de ses plus anciens et plus fidèles amis. Il lui donnait le patronage de son nom ; il s'intéressait à

ses travaux ; il se réjouissait de ses progrès ; il s'attristait de ses difficultés. Il l'aimait pour deux raisons. Il appréciait vivement le service qu'elle rend à notre Église Réformée de France, en lui conservant ses disséminés, en empêchant ses membres isolés d'être absorbés dans les rangs du catholicisme, toujours prêts à les recevoir, ou d'aller se perdre dans les déserts arides de l'indifférence et de la libre-pensée. Il l'aimait surtout pour la foi dont elle fait profession, que ses agents enseignent et prêchent partout où ils vont.

Cette foi, c'était la sienne, celle qu'il a lui-même enseignée et prêchée pendant les quarante-sept années de son ministère. L'on a dit ailleurs combien il lui était profondément attaché, avec quelle conviction et quelle ardeur, parfois juvénile, il a combattu pour la maintenir. L'on a eu raison de nous rappeler ces fortifiants souvenirs ; et cependant, tous ceux qui ont eu le privilège de pénétrer quelque peu dans l'intimité de sa pensée, ont bien vu que, s'il est des hommes qui se plaisent dans la lutte et la recherchent, il n'était pas de ceux-là. M. Dhombres était par excellence un pacifique. Sans doute, il n'hésitait pas, quand il s'agissait pour lui de défendre ce qu'il considérait comme le fondement même de l'Église et l'honneur de l'Évangile : ceux qui l'ont approché de près pourraient dire combien ces luttes lui coûtaient, combien elles lui étaient odieuses. J'ai été plus

d'une fois le témoin de son trouble et de ses angoisses — le mot n'a rien d'excessif — à la veille de tel vote important qu'il était appelé à émettre au Consistoire. Il n'hésitait pas, car il s'agissait pour lui d'un devoir qu'il considérait comme sacré; mais il savait qu'il allait attrister des hommes, des frères, pour plusieurs desquels il avait une vraie sympathie, et il s'en affligeait. Je l'ai entendu parler de tel adversaire, que nul n'a combattu plus résolument que lui, en des termes qui m'ont vivement frappé: je ne pense pas que celui dont il s'agissait ait été souvent traité avec plus de bienveillance par ses propres amis.

C'est qu'en effet j'ai, pour ma part, rarement vu une belle intelligence, une haute culture de l'esprit alliées à tant de simplicité et de bonté. La grande influence qu'il a exercée autour de lui — auprès et au loin, il la devait sans doute en partie à sa parole vibrante, toute colorée et réchauffée, semblait-il, du soleil de ce Midi, vers lequel sa pensée aimait à se reporter; il l'a due surtout — et quel plus bel éloge pourrait-on faire d'un ministre de Jésus-Christ? — il l'a due à sa grande et indulgente bonté, qui ne s'est jamais mieux fait voir que pendant cette cruelle infirmité, si chrétiennement, si simplement acceptée.

Cette légitime influence qu'il avait conquise sur les membres de son Église, M. Dhombres l'a mise plus d'une fois au service de la Société Centrale.

Quand il s'agissait de faire quelque démarche délicate, d'obtenir tel concours jugé précieux, si l'on prévoyait quelque difficulté, l'on s'adressait instinctivement à lui : il parlait ou il écrivait — plus tard il en fut réduit à faire écrire ! — et le résultat désiré était presque toujours obtenu. La Société Centrale a contracté envers M. Dhombres une dette de reconnaissance, et c'est pourquoi elle gardera sa mémoire.

Journal des Missions, janvier 1895.

M. le pasteur BÆGNER.

M. Dhombres, déjà conquis aux Missions, le fut encore davantage par M. Casalis, lors de cette tournée mémorable qui fit voir aux yeux étonnés et ravis de nos Églises, le premier missionnaire français revenu en Europe après un ministère accompli en pays païen. L'impression très forte que ressentit M. Dhombres à cette occasion, fit de lui tout à la fois l'ami des missions et l'ami personnel de M. Casalis. Cette double amitié, il y resta fidèle jusqu'à la fin.

Ce qui le distinguait dans sa coopération à nos travaux, c'est sa fidélité aux principes mêmes de

l'œuvre des missions. Il tenait à son principe spirituel, à l'intégrité du témoignage apostolique qu'elle propage, à la sainte indépendance et à la largeur de son action qui n'admet, en dernier ressort, d'autres limites que l'humanité elle-même. C'est ainsi qu'il portait un fidèle et vivant intérêt à nos œuvres de l'Afrique méridionale et du Zambèze, tout en se réjouissant d'une joie à la fois chrétienne et patriotique de la fondation de l'œuvre du Congo français. Il participa, de sa parole chaleureuse et de son influence, à la création de cette mission, comme il s'associait de cœur à toutes nos entreprises. Preuve en soit l'intérêt qu'il prenait aux conférences données tous les ans, à l'Église du Saint-Esprit, par le directeur de la Maison des missions, qui lui garde un reconnaissant souvenir de son appui ; preuve en soit aussi la belle allocution par laquelle il ouvrit la seconde de nos assemblées de cette année : cette réunion familière du 15 avril qu'il présida avec cet entrain, cette bonne grâce et cette chaleur communicative que l'âge et la cécité n'avaient en rien diminués, et qui laissèrent à tous les assistants un si bienfaisant souvenir.

Le Temps.

A. S.

M. Ernest Dhombres est mort âgé d'environ soixante et onze ans. Il était pasteur à Paris depuis plus de trente ans, d'abord dans la paroisse réformée de Sainte-Marie, puis dans celle du Saint-Esprit. Auparavant, il avait été pasteur d'abord à Alais et ensuite à Montpellier, où sa prédication et son caractère ont laissé, comme ils laisseront à Paris, un long et vivant souvenir.

Elève des Facultés de Genève et de Strasbourg, il était entré dans le ministère pastoral après une crise morale profonde d'où il était sorti comme transformé. Aux qualités aimables et primesautières de sa nature étaient venues s'ajouter des convictions chrétiennes très positives et une ardeur intense de zèle missionnaire. Sa parole chaude, colorée, poétique, pas toujours correcte, mais toujours gracieuse et séduisante jusqu'en ses négligences, s'inspirait d'un cœur généreux et d'une imagination littéraire très cultivée et très féconde. Son long ministère parisien, qui l'avait porté à la tête d'un très grand nombre d'œuvres de charité et de propagande religieuse, comme celles des Diaconesses et de la Société biblique de France, en avait fait aussi le chef de l'orthodoxie protestante, à Paris du moins. Chez lui, toutefois, l'intran-

sigeance ecclésiastique s'enveloppait de formes courtoises, de manières douces et de paroles toujours pleines d'onction et de pathétique. Il était devenu aveugle depuis quelque temps et avait dû prendre une retraite définitive il y a un peu moins d'une année. Même quand il n'y voyait plus et que ses forces affaiblies trahissaient son courage, il se faisait conduire aux séances des divers comités dont il était membre, et à celles du Consistoire ; ou bien il montait en chaire, guidé par une main amie, et c'était souvent un spectacle émouvant que de voir ce vieillard aveugle se lever et de l'entendre exhorter ses amis ou ses auditeurs à rester toujours fidèles à la cause qu'ils avaient défendue si longtemps ensemble. Cette noble et longue existence laisse après elle des sentiments très vifs de regret, de reconnaissance et de respect.

Journal des Débats.

Nous apprenons la mort de M. Ernest Dhombres, l'un des pasteurs les plus connus de l'Eglise réformée de France, une des physionomies les plus sympathiques du protestantisme parisien.

Après avoir occupé différents postes dans le midi de la France, et en dernier lieu Montpellier,

M. Dhombres fut appelé à Paris où son éloquence généreuse le plaça bien vite au premier rang des orateurs protestants. Il attirait la foule au temple du Saint-Esprit, dont il fut durant de longues années l'un des pasteurs, mais jamais sa parole vibrante n'était plus écoutée que quand il plaidait la cause des pauvres et des affligés.

Modérateur du troisième Synode général officieux, président du conseil d'administration de l'Œuvre des Diaconesses-Unies, de la Société biblique de France et de la commission synodale du chant sacré, membre du comité des missions évangéliques, M. Ernest Dhombres mettait au service des diverses Œuvres charitables auxquelles il s'intéressait l'influence qu'il avait sur ses coreligionnaires et qui était très grande. Il y a quelques années, il fut frappé de cécité et continua un certain temps encore son ministère, donnant l'exemple de la plus admirable résignation. Il avait pris, l'an dernier, sa retraite, mais il restait activement mêlé au mouvement protestant. Il est mort hier soir, après une courte maladie. Il avait épousé la fille d'un conseiller à la Cour de cassation, M. Barafort. Il était chevalier de la Légion d'honneur. Il avait publié plusieurs volumes de discours. Sa mort causera, en dehors même des cercles protestants, de vifs regrets à ceux qui ont connu cet orateur éminent qui fut, dans toute la force du terme, un homme de bien.

Presse étrangère.

Plusieurs journaux politiques étrangers ont consacré des articles nécrologiques à M. le pasteur Dhombres. Nommons : la *Perseverenza*, de Milan (n° du 13 décembre), *Het Vaderlond*, de la Haye (15 décembre), *The Daily News*, de Londres (12 décembre), *New-York Herald* (édition de Paris, 13 décembre), le *Times* (14 décembre), etc.

Le *Times*, en rapportant la mort de M. Ernest Dhombres, « un des plus âgés et des plus respectés pasteurs protestants de la capitale de la France », résume sa carrière; il rappelle notamment que M. Guizot avait une haute opinion du talent oratoire de M. Dhombres, et il ajoute « qu'aucun pasteur de la génération présente, en France, n'était doué de plus d'onction. »

A ces fragments, nous pourrions ajouter les articles du *Témoignage*, de l'*Écho de la Vérité*, de la *Polémique*, du *Courrier du Dimanche*, etc., non moins que ceux publiés par les jour-

naux de la Suisse française ; mais ce serait tomber dans les redites.

Nous nous bornons à exprimer le vœu que ces divers témoignages, destinés à conserver la mémoire de M. Dhombres, soient surtout des témoignages en faveur de l'Évangile ; que, loin de glorifier un homme, ils servent à convertir les âmes à Jésus-Christ, le seul digne de toute gloire, celui de qui M. Dhombres tenait tout ce qu'il y avait de bon en lui, le Sauveur qu'il glorifie là-haut avec la multitude des rachetés en s'écriant : *A Celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau, soient la louange, l'honneur, la gloire et la force aux siècles des siècles.* (Apoc. V, v. 13.)

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉFACE.	
INTRODUCTION.	1 à v
Chap. I ^{er} . — Premières années	1
— II. — Ministère à Alais et à Montpellier .	18
— III. — Ministère à Paris (Sainte-Marie) . .	44
— IV. — Ministère à Paris (Chapelle Bellefond annexe du Saint-Esprit). — La guerre de 1870.	68
— V. — Ministère au Saint-Esprit	94
— VI. — Dernières années.	131
APPENDICE. — Les funérailles de M. le Pasteur Dhombres. — Extraits de quel- ques articles de journaux	169

